





W 2

E. g. 40.

8.



Nadal, Augusta
LES

VOYAGES
DE
ZULMA
DANS

LE PAYS DES FÉES,¹

Ecrits par deux Dames de Condition.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. XXXIV.



AVERTISSEMENT

L 407



AVERTISSEMENT.

DEux Dames d'une
haute confideration,
& que le respect qui leur
est dû m'empêche de nom-
mer ici, me confierent il
y a quelques années un
manuscrit qui avoit pour
titre: *Les Voiages de Zulma*.
Je crus reconnoître au soin
qu'elles prirent de me dé-
païser sur l'Auteur de l'ou-
vrage, qu'elles pourroient

IV AVERTISSEMENT.

bien y avoir quelque part ;
je crus le reconnoître en-
core davantage à je ne
fais quelle négligence ,
ou plutôt à une noble sim-
plicité qui y étoit répan-
due , & dont l'effet est sû-
rement plus aimable qu'une
exactitude scrupuleu-
se. Je ne fus chargé que
de voir si les regles de la
Grammaire Françoisse n'y
étoient point blessées ; si
dans les maximes qui s'y
rencontrent il n'y avoit
rien contre la morale ; s'il
ne s'y trouvoit point de

AVERTISSEMENT. V

contradictions entre les incidents. Un de mes amis à qui je communiquai le manuscrit , & qui malheureusement alors travailloit en société à un livre périodique , jugea par ma complaisance à le lui avoir laissé quelque tems entre les mains , qu'il pouvoit sans s'exposer à aucun reproche de ma part, faire passer successivement dans l'espece de Journal dont il étoit chargé , des morceaux qui lui ayant plû infiniment ne pou-

vj AVERTISSEMENT.

voient manquer de faire la même impression sur le public. Je lui ai passé cette infidélité en faveur des sentimens qui nous unissoient depuis long-tems , & la mort de l'une de ces Dames respectables, dont je viens de parler , étant survenuë , je me suis trouvé par-là en possession du manuscrit , & j'ai cru que ce seroit faire au public un larcin plus serieux que celui qui m'a été fait , si je lui dérobois une production aussi ingenieuse , &

AVERTISSEMENT. vij
qui même a été la source
où l'un de nos Auteurs n'a
pas dédaigné de prendre
le sujet d'un divertisse-
ment qui a amusé la Cour
& la Ville. C'est sur ce
principe que l'ouvrage a
été livré à une édition plus
exacte que ce qui en a
été donné à reprises &
subrepticement : non-seu-
lement il ne doit être re-
gardé que comme le fruit
d'une imagination bril-
lante, mais comme le dé-
lassement d'un esprit juste

viii AVERTISSEMENT.
& raisonnable , dont tous
les sentimens sont aussi
purs que la Diction.



LES



VOYAGE DE ZULMA



U N Marchand de Bagdad , nommé Zarucma, retiré du commerce par les pertes qu'il y avoit faites & le mauvais état où elles avoient mis ses affaires , après avoir fait l'ablution & la priere du matin , appella son fils & lui dit : Zulma , voici le tems où je dois vous faire part de votre destinée ; vous sçavez déjà que je n'ai point d'autres en-

A

fans que vous & votre sœur Zulima, mais vous ne sçavez pas encore ce qui m'oblige & vous aussi à vivre dans une austère retraite, pendant que les autres Marchands de Bagdad & leurs enfans vivent dans l'abondance & dans les plaisirs; je vais vous l'apprendre.

J'ai été si malheureux dans les entreprises que j'ai faites, que non seulement je n'ai rien acquis, mais que le bien que j'ai eu de mon pere, qui étoit riche, ne s'est pas trouvé suffisant pour payer mes dettes & me laisser de quoi vivre selon mon état: j'avois épousé votre mere par amour, elle s'appelloit Zulima comme votre sœur; elle mourut de chagrin de l'état de mes affaires; vous n'aviez alors qu'un an; depuis sa perte j'ai vécu dans la retraite où vous me

voïez, & je vous ai fait vivre de même : je n'ai cependant rien oublié, mon fils, pour votre éducation, & si ma pauvreté m'a servi quelque-fois de prétexte pour vous retenir & vous empêcher d'imiter les jeunes gens de votre âge, je ne me suis servi d'aucune raison pour me dispenser de vous donner les Maîtres qui vous étoient nécessaires pour orner votre esprit & former votre corps ; graces à Dieu mes soins ont réussi, j'ai lieu de me flatter que votre destinée sera plus brillante que la mienne.

Après la mort de votre mere, mon affliction jointe à mes malheurs me tint enfermé chez moi pendant un tems considérable.

L'un des Ministres de notre Religion (homme d'un pro-

A ij

fond ſçavoir & d'une réputation au-deſſus de celle des autres, qui avoit toujours eu de l'amitié pour moi) vint à ma maiſon pour me parler. On lui refuſa ma porte, comme on faiſoit à tout autre par mon ordre, mais il voulut me voir, & prit un ton ſi haut, que mon eſclave le laiſſa entrer; il vint juſqu'à ma chambre ſans trouver d'obſtacle, je n'avois d'eſclaves alors que celui qui lui avoit ouvert, vous étiez, mes enfans, encore l'un & l'autre en nourrice.

Il me dit en arrivant: Ne ſoiez point fâché Zarucma de me voir, je ne viens ici que pour vous procurer de la conſolation & du bonheur, ſi vous étiez aſſez ſage pour m'écouter & me croire. Le rang que vous avez ici, lui répondis-je, & le reſpect que j'ai

toûjours eu pour vous, doivent
vous faire juger de mon at-
tention, & de ma docilité,
quelque chose qu'il vous plai-
se de me dire.

Zarucma, continua-t-il,
mettez-vous sur ce sofa au-
près de moi, & suivez exacte-
ment ce que je vais vous dire :
ne songez plus au trafic, vous
avez été malheureux, & vous
le seriez encore.

Quel conseil me donnez-
vous, lui répartis-je ? mes det-
tes excèdent mon bien, & si
mes créanciers me voient
long-tems dans le dessein de
ne rien faire, ils le saisiront :
ils ne me laissent en repos que
parce qu'ils me croient enco-
re trop affligé pour songer à
mes affaires ; ils esperent que
je pourrai les rétablir avec
le peu de bien qui me reste
quand je serai en état de tra-

A iij

vailler : de plus , j'ai des enfans pour lesquels j'ai une extrême tendresse , & auxquels je ne pourrai donner d'éducation , si je me tiens dans l'inaction pendant que je suis encore jeune. Que vos enfans ne vous inquiètent point , me dit-il , ils seront plus heureux que vous ne l'avez été jusqu'ici ; mais vous serez à l'avenir plus heureux qu'eux si vous suivez mes conseils.

Aïez donc la bonté lui dis-je , de me les donner , & je vous jure que je les suivrai aveuglement.

Vendez votre bien Zarucma , continua-t-il , ou l'abandonnez à vos créanciers , j'aurai soin de vous donner tout ce qui sera nécessaire pour vivre en sage : j'aurai soin aussi de l'éducation de vos enfans , à condition qu'ils demeure-

ront dans une retraite pareille à la vôtre, jusqu'à ce que je vous permette de laisser aller votre fils sous sa conduite, & que je puisse établir votre fille.

Ma tendresse pour vous, mon fils, m'obligea de le presser sur le secret de votre destinée; il s'ouvrit enfin à moi, il déchira le voile qui couvre les divers événemens dont votre vie doit être mêlée, & il me quitta après m'avoir donné des Livres.

Au bout de quelque tems je fus assez heureux pour prendre un goût très-vif pour les sciences; & je fis tant de progrès dans celles dont mes Livres & lui m'ont ouvert le chemin, que s'il m'étoit permis, mon fils, de vous parler là-dessus, vous n'auriez pas de peine à croire que je

A iiij

suis le plus heureux de tous les hommes.

Il me vint revoir hier comme à son ordinaire, & me dit: Il est tems, Zarucma, que vous vous sépariez de votre fils: vous sçavez à quoi la sagesse suprême & sa bonne éducation l'ont destiné; vous le sçavez, dis-je, aussi-bien que moi; mais il lui falloit ma permission & à vous aussi pour le faire sortir de Bagdad. Demain après votre priere, parlez à votre fils, il faut le préparer au voïage qu'il doit faire & à vous quitter; vous irez ensuite à Bassora avec lui, vous y trouverez tout ce qui est nécessaire pour son voïage; je me charge de Zulima, nous l'établirons à votre retour.

Voilà, mon fils, ce qui m'oblige à vous parler pour la

iii A

DE ZULMA.

9

premiere fois de mes affaires
& de ce qui vous regarde ; je
partirai demain avec vous à
la même heure , après notre
prière , je vous conduirai à
Bassora , & vous ne sçaurez à
quoi vous êtes destiné , que
lorsque vous ferez embarqué.

Zulma s'attendoit si peu à
ce que son pere lui venoit de
dire , qu'il n'eut pas un mot à
lui répondre ; & lorsqu'il le
vit sortir de sa maison pour la
premiere fois depuis qu'il a-
voit l'âge de connoissance ,
son étonnement redoubla en-
core. Il fit une infinité de ré-
flexions toutes différentes ;
son premier mouvement fut
d'être bien aise de voyager ,
quoiqu'il ne sçut pas où il al-
loit. C'est toujours sortir de
cette maison , disoit-il en lui-
même ; quoique le respect que
j'ai pour mon pere & pour

10 VOIAGE

mes maîtres m'ait empêché de me révolter contre la sévérité avec laquelle j'ai été retenu, je n'ai pas laissé d'en ressentir beaucoup de chagrin, je vais au moins avoir ma liberté.

Il passoit ensuite à d'autres réflexions: il croïoit quelquefois que son pere, à qui il ne connoissoit en effet aucun bien, vouloit se défaire de lui, mais il étoit si bien né qu'il chassoit ces dernières pensées; il étoit même fâché de les avoir eues: il crut ensuite qu'il vouloit éprouver son amitié, & qu'il falloit lui débiter au moins en apparence.

Il étoit dans cette résolution lorsque Zarucma arriva quelque tems avant la priere du soir. Il dit à son fils en l'embrassant: Je suis plus content que je ne suis fâché des

DE ZULMA. II

réflexions que vous avez faites depuis que je vous ai appris votre départ ; mais ne croïez pas que je vetuille me défaire de vous , mon fils , ni éprouver votre tendresse : vous voiez bien , puisque je sçai si positivement ce que vous pensez , que tout ce que je vous ai dit n'est pas sans mystère , & que même il ne vous est pas possible , quand vous le voudriez , de résister à mes volontés ; je ne puis douter de votre amitié , & quoique vous ne m'aïez pas rendu justice , je vous la rends mon fils ; un jeune homme doit sentir le premier moment de sa liberté : il est naturel par la connoissance que vous avez de mes affaires , que vous aïez soupçonné moins de vérité dans ce que je vous ai dit , que de ménagement pour

vous apprendre ma résolution sans vous flatter.

Zulma ne put être en doute que son pere ne sçut tout ce qu'il avoit pensé, mais il étoit encore si loin d'imaginer par où il le pouvoit sçavoir, qu'il crut que ce n'étoit que de simples conjectures que l'âge & l'expérience lui avoient fait tirer fort justes sur les sentimens ordinaires de la jeunesse.

Zarucma fut triste tout le soir, quoiqu'il n'eut pas sujet de l'être par ses connoissances & celles de son ami; il ne devoit pas regarder le départ de Zulma comme un malheur pour lui, mais il le quittoit & il l'aimoit. Quelque élevé que soit un homme au-dessus de la condition humaine, il lui en reste toujours quelque chose.

Le lendemain après la prière du matin , Zarucma qui s'étoit pourvû de chameaux & de tout ce qui étoit nécessaire pour son voïage, mena Zulima à son ami pour la lui confier , & son fils pour lui dire adieu : ils partirent ensuite pour Bassora ; ils y arrivèrent sans aucune aventure digne d'être recitée. Les discours de Zarucma à son fils furent sans doute admirables, mais je n'ai pas prétendu faire ici un Livre de morale ; mon intention n'est que de reciter des faits aussi surprenans que véritables.

Le pere & le fils arrivés à Bassora , Zarucma alla dans le port pour parler à celui que son ami & son sçavoir lui avoient marqué être destiné pour conduire son fils. Le Capitaine sourit , & l'appel-

lant par son nom lui dit: Amenez-moi demain Zulma, je sçai ce que j'en dois faire.

Après la priere, Zarucma dit à son fils de le suivre; il le mena au patron & le laissa sans vouloir lui parler ni lui dire adieu: Zulma se trouva par son faisissement hors d'état de pouvoir rien dire à son pere, & dans le même moment que Zarucma fut sorti, le vaisseau mit à la voile, & il le perdit de vûë.

Zulma fut quelque tems comme une personne qui a perdu connoissance; & lorsqu'il fut revenu de cette espece de léthargie, où le chagrin d'avoir quitté son pere l'avoit mis, il s'aprocha du patron; il fut surpris de l'entendre parler une langue qu'il n'entendoit point, & de n'en être point entendu. Me suis-je

trompé, disoit-il, ne parloit-il pas la même langue que moi ; il voulut s'adresser à quelques autres personnes de l'équipage, mais il trouva partout la même difficulté, & il ne put se faire entendre ; son embarras augmentoit à chaque instant.

Après quelques réflexions sur un accident aussi singulier, il prit le parti d'examiner les actions & la conduite de ces gens pour tâcher de comprendre qui ils étoient, & quelle route ils tenoient. Il étoit tout occupé de cette idée lorsqu'il s'éleva un orage épouvantable ; le vent devint furieux ; la mer extraordinairement agitée portoit le vaisseau jusqu'aux nuës, & le plongeoit aussi-tôt au centre des eaux ; la grêle, les éclairs, le tonnerre augmentoient l'épou-

A iiij

vante. Le Pilote luttâ quelque temps contre la tempête, mais le peril croissant à tout moment la confusion se mit à la fin parmi les Matelots, & la mort parut inévitable.

Zulma résista aux premiers effets de la crainte que lui inspiroit ce desordre affreux ; mais dès qu'il vit que le vaisseau faisoit eau, & qu'il n'y avoit aucune esperance de salut, il s'assit sur un banc le cœur pénétré d'épouvante, il promena ses regards inquiets sur tout ce qui se presenta à ses yeux, & il ne trouva partout que des nouveaux sujets de désespoir.

Un sommeil favorable surprit ses sens agités, & effaça de son esprit pour quelques momens les funestes idées du danger où il se trouvoit. Heureux d'échapper en quelque

iii A

façon à l'horreur de sa situation.

Zulma se réveilla enfin , il ne fut pas peu surpris de trouver une tranquillité parfaite dans le vaisseau ; il le parcourut d'un bout à l'autre , & n'y rencontra personne. Il n'y avoit plus dans tout ce vaste bâtiment qu'un peu de biscuit , & de l'eau douce pour quelques jours. Cette solitude le fit frémir , & il pria humblement le Grand Prophète de lui donner assez de fermeté pour soutenir la mort terrible qu'il envisageoit , ou de lui inspirer les moyens del'éviter.

A peine eut-il achevé sa prière , qu'il vit à ses côtés un vieillard venerable qui lui dit : Zulma, prens des vivres, descends dans la chaloupe , coupe le cable , & t'abandonne au Tout-puissant ; il sçait

B

les desseins qu'il a sur toi. Zulma obéit avec une tranquillité peu ordinaire à un homme sans expérience. Un moment après le soleil qui étoit au milieu de sa course fut obscurci , & le jour se changea tout d'un coup en une nuit si sombre que le jeune Voyageur ne distinguoit plus les objets qui étoient auprès de lui. Un globe de feu qui parut en l'air suppléa à l'astre du jour ; ce globe s'éloignoit avec vitesse , & la chaloupe le suivait avec la même promptitude.

La mer étoit bornée en cet endroit par une chaîne de rochers , dont la cime se perdoit dans les nuës ; ils paroissent si pressés & si ferrés les uns contre les autres , que Zulma n'y voyoit aucun passage pour la chaloupe , qui

pendant alloit se heurter contre, & le globe qui la conduisoit aussi. Sa confiance & son courage le soutenoient au point qu'il regardoit cette aventure de sang froid, & qu'il étoit persuadé qu'il en sortiroit bien. En effet, le globe heurta le premier contre le roc; il y fit une ouverture avec un bruit terrible, que Zulma malgré sa fermeté en fut étonné.

La chaloupe entra sous une voûte dont le globe de feu venoit de lui ouvrir le chemin d'une largeur & d'une hauteur admirable; elle étoit faite de pierres de taille si bien jointes, qu'il sembloit que ce n'en étoit qu'une: elle étoit éclairée par le feu qui marchoit toujours devant lui, qui lui en faisoit distinguer parfaitement toute la beauté;

Bij

après quelques heures de marche il arriva dans une espeece de port où il voïoit très-clair, le jour & le soleil étoient aussi beaux que lorsque la nuit l'avoit pris après avoir descendu dans sa chaloupe : il se trouva donc dans un bassin environ de quatre lieues en quarré, fermé de tous côtés par des murailles de maibre blanc d'une hauteur si prodigieuse que l'on voïoit à peine le ciel par en-haut ; il ne lui parut aucune issue, de quelque côté qu'il put regarder : cependant la chaloupe marchoit toujours, elle s'approcha enfin d'un côté de cette magnifique muraille ; il remarqua avec plaisir qu'il y avoit de gros anneaux d'or qui paroïssent avoir été mis pour arrêter les chaloupes ou les vaisseaux qui entroient

dans ce port ; auprès de chaque anneau il y avoit une petite porte d'or à fleur d'eau : la chaloupe s'arrêta par une chaîne d'or vis-à-vis l'une de ces portes, elle s'ouvrit sans qu'il parut personne qui eût arrêté la chaloupe avec la chaîne, ni qui l'eût ouverte ; il se posa de même un petit pont, qui alloit de la chaloupe à la porte. Zulma passa dessus le pont & entra dans la porte : il y trouva un petit degré de marbre blanc, taillé dans l'épaisseur de cette muraille ; une lampe de crystal très-clair, qui étoit à deux marches dans le degré, monta devant lui, elle le conduisit au haut de la muraille, qui formoit une espece de terrasse qui tournoit autour d'une ville qui lui parut très-magnifique, quoiqu'il ne fut pas

en état d'en juger parfaitement. Une balustrade d'or terminoit la muraille & faisoit le bord de la terrasse qui donnoit sur le port d'où il sortoit, & que l'on voïoit étant appuié dessus. La terrasse étoit large, pavée de marbre de toutes couleurs différentes & de pièces rapportées. Vis-à-vis du degré par lequel il étoit monté, & qui étoit à fleur de la terrasse, étoit une grande rue pavée de même, & bâtie en cimetrie de marbre de toutes couleurs; chaque croisée étoit séparée par des colonnes d'ordre corinthien, qui soutenoient une corniche de marbre comme le reste du bâtiment: un ornement d'or en feuilles de pampre regnoit le long de la corniche, elle terminoit le premier étage; au-dessus de

la corniche il y avoit un ordre de cariathides de femmes posé au-dessus de l'allignement des colonnes de marbre, qui étoit de même couleur que les colonnes; elles formoient un attique qui étoit terminé par une balustrade d'or.

Nul habitant ne paroissoit à Zulma dans une aussi belle ville, sa surprise ne se put exprimer de ne voir personne aux portes des palais & dans les rues. Il disoit en lui-même en marchant : Ce n'est point la chaleur, comme dans mon païs, qui empêche les habitans de sortir, car il ne fait ni chaud ni froid; quoique le jour soit très-clair, l'on ne voit ni l'on ne sent point le soleil : peut-être que le peuple est occupé à quelque grande feste hors la ville; peut-être aussi que

ce n'est là que des maisons de grands Seigneurs, & que je trouverai un quartier de Marchands où je rencontrerai du monde. En faisant ces réflexions, il apperçut au bout de la rue un Dôme d'une hauteur & d'une grandeur prodigieuse; il lui parut couvert d'or comme les balustrades, il se faisoit voir au-dessus des autres maisons: le reste du bâtiment étoit d'une matière si brillante, qu'il en pouvoit à peine soutenir l'éclat; plus il approchoit, & moins il pouvoit le regarder, cela l'obligea de marcher les yeux baissés.

Il arriva enfin dans une place d'une grandeur prodigieuse, bâtie autour de pareilles maisons que celles de la rue dont il sortoit; quatre rues
parallèles

paralleles y aboutissoient: le Dôme & le bâtiment dont j'ai parlé, faisoient le centre de la place; il y avoit quatre portes qui répondoient aux quatre ruës: elles étoient ouvertes; il entra par celle qui étoit vis-à-vis de lui dans ce magnifique bâtiment, qu'il étoit de pierres précieuses si bien assorties par les couleurs & par la façon dont elles étoient posées, qu'il est impossible d'en comprendre la beauté sans l'avoir vûë; le Dôme étoit au milieu de ce bâtiment, il étoit entouré d'une grille d'or qui en défendoit l'entrée de quelque côté qu'on y arrivât. Au milieu de cette enceinte étoit une espece d'autel, soutenu par quatre colonnes d'émeraudes, une figure qui paroissoit endormie étoit couchée

dessus. Lorsque Zulma fut auprès de la grille, cette figure leva la tête & prononça ces paroles : Que tout ce qui est ici paroisse à Zulma, & qu'on lui frotte les yeux de l'eau de verité, dont j'ai privé les Mortels.

Zulma sentit ses yeux pleins d'eau dans le moment; après les avoir essuiés il trouva que tout le temple étoit rempli d'hommes & de femmes d'une beauté singuliere, & habillées très-magnifiquement.

La figure reprit la parole & dit : Zulma, choisissez dans toutes ces femmes celle qui vous plaît le plus, elles passeront toutes devant vous, les unes après les autres.

Elles étoient, comme j'ai déjà dit, en grand nombre; mais elles étoient si belles que la cérémonie ne

devoit pas l'ennuier : après qu'il en eut passé plusieurs, il en remarqua une qui étoit grande, bien faite & pleine de grâces ; elle excita dans son cœur un mouvement inconnu : les autres lui avoient donné de l'admiration, celle-là lui causa une agitation qu'il n'avoit point encore sentie ; il voulut dire qu'il la choisissoit, mais il ne put le prononcer. Il ne fit depuis aucune attention à celles qui passèrent après elle, il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut repris sa place. La cérémonie finie, la figure couchée reprit la parole & dit : votre choix est fait Zulma, je le sçai ; & s'adressant à la personne qui avoit frappé Zulma, elle lui dit : Gracieuse, sortez de votre place, prenez Zulma par la main, condui-

C ij

sez-le à votre palais ; exécutez ce que j'ai résolu pour ce mortel que je favorise.

Gracieuse vint aussi-tôt prendre Zulma par la main , elle le mena à la porte du temple ; un petit char attelé de deux licornes blanches comme la neige avec les crins couleur de feu l'attendoit , elle y monta la première , & dit à Zulma de s'y placer auprès d'elle : le char répondoit à la magnificence de tout ce qu'il venoit de voir , & le goût y surpassoit encore la magnificence.

Quand Zulma fut auprès de Gracieuse , il voulut lui dire quelque chose , mais il ne put l'exprimer. Gracieuse se mit à rire & lui dit : Vous êtes encore si surpris de tout ce qui vous est arrivé depuis votre départ de Bassora , que

je ne suis pas étonnée que la parole ne vous soit pas revenue ; il n'est pas nécessaire non plus que vous me parliez, vous aurez du tems pour reprendre vos esprits ; je suis chargée par un ordre supérieur de vous instruire, il n'est question présentement pour vous que d'écouter.

En achevant ces paroles le char arriva à la porte d'un palais pareil à ceux dont je vous ai déjà parlé, les portes s'ouvrirent, & le char entra dans une grande cour que formoit une colonnade du même ordre, dont le devant de la maison étoit orné, les grilles d'or qui étoient entre les colonnes laissoient voir des deux côtés des jardins admirables : un corps de logis au milieu vis-à-vis la porte par où on venoit d'entrer, & où le char

arrêta , étoit l'habitation de Gracieuse ; ce qui étoit bâti sur la rue n'étoit fait que pour les choses nécessaires à son service.

Un salon au milieu de ce bâtiment ouvert , vis-à-vis de l'entrée , faisoit voir encore ce beau jardin qui tournoit autour du palais.

Le salon distribuoit deux très-beaux appartemens, l'un à droite , & l'autre à gauche ; Gracieuse mena Zulma dans celui qui étoit à droite , elle ordonna qu'on lui servît à manger , (il en devoit avoir besoin) quoiqu'il y songeât peu.

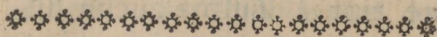
Des domestiques qui ressembloient plutôt à des Dieux qu'à des hommes , servirent une table en un moment.

Gracieuse s'y mit seule avec Zulma sur un sofa , elle

ne tint à Zulma aucun discours que ceux qui conviennent à la table, & ses prières encore plus que la délicatesse du repas l'obligerent à manger.

Quand il fut fini, Gracieuse entra dans une autre chambre plus belle & plus brillante que celle qui la précédait, les meubles répondoient à sa magnificence & aux ornemens; elle fit asseoir Zulma auprès d'elle, comme elle avoit fait en mangeant, & elle commença son discours en ces termes :





HISTOIRE DES FÉES,

& de leur origine.

Vous avez sans doute entendu parler des Fées, mais sûrement vous n'êtes point au fait de leur origine & de leur país; car les Mortels les connoissent peu: vous êtes, Zulma, au milieu de leur país, & je vais vous apprendre leur origine.

Nous sommes toutes sœurs & toutes filles du Destin & de la Terre; la theologie païenne a donné pendant long-tems aux hommes une quantité de Dieux qui n'ont jamais été: il y a cependant quelque chose de vrai dans ce qu'ils ont cru de mon pere;



ies Païens le croïoient fils de la Terre ; ils l'ont nommé Destin , & je me servirai de ce nom-là avec vous, pour m'accommoder à leur façon de parler , & pour être mieux entenduë.

Notre mere est ce que vous nommez la Terre: elle & lui ne nous ont jamais donné connoissance de leur origine ; nous n'imaginons rien avant eux.

Peu de tems après notre naissance ma mere accoucha d'un fils qu'ils nommerent le Tems : il étoit très-joli étant petit , mais en vieillissant ses inclinations devinrent si mauvaises , qu'il donnoit à la Terre toutes sortes de chagrins ; il étoit venu au monde avec des aîles , il alloit & venoit incessamment du palais de ma mere qui étoit sur la Terre ,

dont elle tire son nom , à celui de mon pere qui est le Firmament.

Il devint si cruel , si méchant & si fort , qu'il détruisoit tout ce qu'il rencontroit : à nous-mêmes , il n'y avoit point de jours qu'il ne nous fît quelques malices ; le Destin seul pouvoit le tenir en respect.

Un jour qu'il avoit détruit une maison de campagne de ma mere , & que pour satisfaire son horrible faim il avoit mangé jusqu'aux pierres du bâtiment & bû la riviere , qui faisoit aller les jets d'eau , la Terre s'en plaignit au Destin , il lui répondit : J'ai déjà songé à ce que nous devons faire pour le séparer absolument de nous ; il faut que vous fassiez une boule ronde de tout votre empire , & que vous vous éta-

blissiez dans le centre, j'y ferai porter vos palais, vous y enfermerez le peuple (les Gnomes) que vous aimez le mieux, je ferai sur la surface de cette boule des choses propres à l'amuser & à le nourrir. Mettez-donc, lui dit ma mere, nos filles hors de sa portée; faites un empire pour elles. C'est mon dessein aussi, lui dit-il.

Comme il peut tout ce qu'il veut, il eut en un moment formé l'établissement de ma mere, il nous reserva les terres que nous habitons, que les hommes nomment Australes ou Inconnuës, parce qu'ils ne peuvent y arriver que par le pouvoir & la permission du Destin. Ces horribles murailles que vous avez vuës, cette chaîne de rochers sous lesquels vous avez passé en dé-

fendent l'entrée à tous les mortels & à mon frere. Il fut bien surpris, lorsqu'il descendit du Firmament, où le Destin l'avoit amusé pendant qu'il faisoit ce changement, de trouver qu'il avoit mis sa mere à couvert de ses insultes, & qu'il avoit pourvû aussi à nôtre sureté : il se mit à creuser la terre, manger les rochers, & faisoit des trous si profonds que le Destin craignit avec raison qu'il ne parvînt jusqu'au centre : il voulut lui donner d'autres occupations ; il forma pour lui les hommes, sur lesquels il lui laissa la permission d'exercer toutes ses cruautés.

Quoique nôtre vénération pour ses ordres soit sans reserve, il trouva bon que nous lui dissions quelquefois qu'il est opiniâtre, qu'il est bizarre,

& qu'il est trop dissimulé ; car il nous fait à nous-mêmes des méchancetés dans le tems que nous nous croions le mieux avec lui : pour vous autres pauvres mortels , comme vous n'êtes à son égard que des marionnettes indépendamment du pouvoir qu'il a donné à mon frere le Tems sur vous , il vous fait souffrir une infinité de peines dont il ne fait que rire. J'avoüe que je trouve qu'il a tort ; puis- qu'il a fait des hommes aimables , & qu'il leur a donné de l'esprit , je voudrois qu'il en usât mieux avec eux : à la verité il nous permet quelquefois de leur donner du secours , il en a laissé le pouvoir à nôtre sœur aînée qui est nôtre Reine , mais elle est bizarre comme lui : demain vous apprendrez les mœurs &

la conduite de nôtre Etat, & je compte de vous mener chez la Reine; quoiqu'elle soit nôtre sœur elle nous commande, c'est la volonté du Destin, nous y sommes soumises par son pouvoir suprême & le devoir des filles.

Voilà, dit Gracieuse, votre origine & la nôtre: il me reste à vous apprendre une infinité de choses de ce qui nous regarde & vous regarde aussi, mais cela viendra en tems & lieu; il faut présentement que vous satisfassiez à la nécessité que les hommes ont de dormir, le Destin ne vous a pas encore tiré de l'état de mortel, quoiqu'il vous ait fait une faveur singulière de vous faire conduire ici.

Gracieuse quitta Zulma en achevant ces paroles, & le laissa dans la liberté de dor-

mir s'il avoit pû le faire. Il est aisé de croire qu'un jeune homme qui n'a jamais sorti de la maison de son pere, qui commence un voiage aussi extraordinaire comme celui-ci, a plus d'une réflexion à faire.

Zulma passa la nuit sans dormir & le plus agréablement du monde, enchanté de Gracieuse, surpris de tout ce qu'elle lui avoit dit, impatient d'en sçavoir davantage, & encore plus de la revoir.

Il se leva de très-bon matin, il sortit par une fenêtre de sa chambre dans le jardin: il y trouva plusieurs de ses domestiques qui travailloient aux fleurs, ils étoient tous très-beaux & vêtus fort légèrement, à peu près comme on peint les Zephirs; n'étant point avec Gracieuse il eut le tems de faire des réflexions

sur la nouveauté pour lui de voir des esclaves si aimables & si bien vêtus, car il ne connoissoit point d'autres domestiques que ceux que l'on nomme de ce nom à Bagdad ; il eut même un mouvement d'inquiétude de voir au service de Gracieuse des hommes si bien faits : comme ils en avoient la figure, il ne les soupçonnoit point d'être autre chose.

Il s'approcha de celui qui étoit auprès de lui, il arrosoit un oranger ; Zulma lui fit quelques questions, mais il lui répondit froidement & simplement, qu'il ne se mêloit que des occupations que Gracieuse lui donnoit.

Il augmenta par cette réponse son inquiétude : Tous les hommes que je vois, dit-il, sont les amans de Gracieuse, elle

elle les occupe au travail qu'il lui plaît, ils font tous cent fois plus beaux & mieux faits que moi ; quand elle aura exécuté l'ordre du Destin & qu'elle m'aura instruit de tout ce que je dois sçavoir, elle me traitera selon mon merite, j'aurai l'emploi le plus bas de la maison ; mais je serai encore trop heureux pourvû que je la voie. Zulma demeueroit peu dans des pensées si tristes ; l'esperance prend toujours le dessus avec des gens d'un certain âge, c'est même le premier de leur bonheur : celui de la figure est moins désirable, on en est aisément détaché par l'expérience qu'elle est peu utile & souvent nuisible : il n'en est pas de même de l'illusion de la jeunesse, elle est toujours à souhaiter ; on sent par avan-

D

ce des plaisirs dont la jouissance est quelquefois moins agréable que l'idée qu'on s'en est faite : les plaisirs sont présents, les malheurs sont éloignés; une chimere supplée à une réalité. En un mot, l'on ne voit les choses que telles que l'on les souhaite, jamais comme elles sont; & c'est ce qu'il y auroit de plus solide dans la condition des hommes, si l'on pouvoit le conserver.

Zulma continuoit sa promenade & ses réflexions, lorsqu'il apperçut Gracieuse au bout d'une allée de citronniers avec une personne très-belle; mais par son habit & le respect qu'elle lui portoit, il jugea qu'elle étoit destinée aussi bien que ceux qui travailloient dans le jardin, à la servir, mais que son sexe lui donnoit feu-

lement plus de liberté avec elle que les travailleurs du jardin & les autres domestiques qu'il avoit vû travailler la veille. C'étoit la première femme qui avoit paru à Zulma dans le palais de Gracieuse.

Zulma, lui dit Gracieuse, vous me paroissez avoir envie de sçavoir ce que c'est que les domestiques que vous voiez ; je vais vous en instruire.

Ces jeunes hommes & cette jeune fille sont des esprits de l'air ; le Destin qui a la même autorité sur eux que sur nous, les a attachés à toutes nos volontés : ils ne laissent pas d'être sur la terre où vous vivez, mais vous ne les pouvez voir ; & si le Destin ne vous avoit pas fait mettre de l'eau de vérité dans les yeux, vous seriez encore dans la même ignorance des autres mor-

D ij

tels qui croient que les éléments ne sont pas habités : il faut cependant vous dire qu'il y en a quelques-uns de qui le travail & la science lui ont été si agréables qu'il leur en a donné la connoissance, mais l'on parvient difficilement à ce point-là, & le nombre en est si petit, que c'est comme s'il n'y en avoit point; ces hommes-là même ont peu de commerce avec les autres, ils ne peuvent les éclaircir sur leurs doutes : la condition de laisser les autres dans l'erreur leur est imposée par le Destin, qui ne veut pas que les hommes pénètrent plus qu'il ne veut, & qu'ils passent les connoissances qu'il leur a données, seulement pour les mettre à portée de raisonner sur cette matière, mais jamais de prouver.

C'est la grace que la sagesse de votre pere & son sçavoir lui ont procurée ; c'est par là que lui & son ami ont sçû les volontés du Destin sur vous : en un mot , c'est ce qui fait que vous êtes ici.

Je vais vous apprendre le nom des habitans des Elements : tous ceux que vous voiez devant vous sont nommés des Sylphes, les femmes de l'air des Sylphides ; celles qui habitent le feu, des Salamandres ; celles qui habitent l'eau, des Nymphes ; ceux qui habitent la terre, des Gnomes : pour ceux-là, ma mere les a choisis, elle les a enfermés avec elle & ses richesses : c'est ce qui les met à portée quand le Destin veut favoriser un mortel, de lui fournir par ce peuple tout l'or & l'argent dont il a besoin.

Il est inutile que je vous parle plus long-tems là-dessus, je vais continuer ma promenade.

Elle le vint rechercher après sa promenade pour le mener dîner, (les Fées ne mangent pas par besoin comme les hommes) Gracieuse se mettoit à table pour son plaisir, elle étoit même celle de ses sœurs qui l'aimoit le mieux.

Gracieuse étoit à peine à table, lorsqu'un Sylphe de la part de Belle des Belles, (c'étoit le nom de leur Reine) lui vint dire qu'elle demandoit pourquoi elle ne lui avoit pas encore amené le Mortel que le Destin lui avoit confié.

Gracieuse fut embarrassée du discours de Belle des Belles, elle sortit avec précipitation, prenant Zulma par la

main ; elle répondit au Sylphe , qu'elle y feroit aussi-tôt que lui , & qu'elle feroit elle-même ses excuses à la Reine.

Elle monta dans son char avec Zulma , elle arriva dans le moment au palais de la Reine : trois grandes cours bâties des deux côtés seulement & fermées par des grilles d'or laissoient voir au fond de la dernière un palais surprenant par sa beauté ; l'or, le marbre & les pierres précieuses formoient le bâtiment aussi-bien que les ornemens : un salon d'une grandeur prodigieuse étoit au milieu ; le char de Gracieuse s'y arrêta : il y avoit dans ce salon un nombre prodigieux de Sylphes destinés pour le service de Belle des Belles ; il y avoit quatre portes égales : celle qui étoit vis-à-vis de l'entrée,

donnoit dans un jardin qui parut à Zulma d'une grandeur & d'une magnificence extraordinaire ; celle qui étoit à gauche ouvroit une galerie très-longue & très-large , & d'une hauteur proportionnée : un autre salon au bout de la galerie , au fond duquel étoit le trône de Belle des Belles , terminoit ce côté-là du bâtiment , tellement que de la porte du salon en entrant dans la galerie l'on voïoit la Reine sur son trône , toutes ses sœurs se promenoient dans cette galerie avec les grands Officiers de la Reine : quoiqu'ils ne fussent que des Sylphes comme ceux qui étoient dans le premier salon, ils paroïssent être avec elle en familiarité.

Il en est de même parmi nous : nous sommes tous des hommes , nous ne sommes distingués

stingués les uns des autres que par nos rangs, nos emplois, ou notre faveur ; & tout cela dépend du caprice du Destin qui nous place comme il lui plaît : vous croiez bien que dans son empire même & dans celui de sa fille il donne les mêmes préférences. C'est ce que je puis dire de mieux pour expliquer ce que c'étoit que la Cour de Belle des Belles, & ce qu'elle parut à Zulma.

Les Sylphes & les Sylphides de qualité formoient sa Cour ; les Fées ses sœurs étoient comme les Princesses du Sang sont ici : elles ont assez de bonté pour s'humaniser jusqu'à nous ; la Reine même quand il n'étoit question que de cérémonies, comme les jours d'audience ou d'autres fêtes, étoit au milieu de sa Cour à parler, à jouer, à

E

souper avec ceux qu'elle nommoit & qu'elle distinguoit des autres : quand elle vouloit encore donner des marques d'une faveur plus grande , elle s'en alloit dans son appartement particulier qui étoit de l'autre côté du salon vis-à-vis de la galerie. C'étoit dans cet appartement qu'elle entretenoit ses favorites , dont elle changeoit souvent , tant de ses sœurs que des Sylphes & des Sylphides. Elle apprenoit d'elles toutes les nouvelles de l'Univers ; elle donnoit sa protection aux mortels , fort souvent à la priere de quelques-unes de la compagnie , quand elle étoit entêtée. Elle ne refusoit jamais ce qu'on lui demandoit , elle aimoit même naturellement à faire du bien , il n'y avoit qu'à bien prendre son tems avec elle ;

il falloit lui laisser passer des momens d'humeur & de jalousie qu'elle avoit souvent contre ses sœurs, quand elle les croïoit plus aimées qu'elle.

Elle étoit dans un de ces momens-là contre Gracieuse fâchée de la préférence que Zulma lui avoit donnée; quoiqu'il ne fût qu'un mortel, le Destin lui donnoit des marques de distinction si grandes qu'il n'en falloit pas davantage pour rendre son choix flatteur, & piquant par conséquent pour celle qu'il ne regardoit pas.

Zulma arriva à peine jusqu'au trône de la Reine; il étoit arrêté à tout moment par la foule qui le vouloit voir, ou par celles des Fées qui vouloient lui faire des honnêtetés en passant. Gra-

cieuse de son côté étoit embarassée de la commission que le Destin lui avoit donnée ; elle ne vouloit pas que Zulma s'arrêtât avant d'avoir parlé à la Reine. Vous devez, lui dit-elle, vos premiers hommages à Belle des Belles ; elle nous voit, elle me sçauroit mauvais gré de vous laisser amuser à toute autre.

Il arriva enfin au pied de son trône : il s'y prosterna, la Reine le reçut agréablement ; elle lui fit cependant entendre qu'il avoit manqué à son égard de l'avoir fait attendre. Gracieuse prit la parole, & dit : que c'étoit sa faute, qu'elle avoit commencé par malheur à lui dire quelque chose par l'ordre que le Destin lui avoit donné de l'instruire, en attendant l'heure qu'elle lui avoit marquée,

qu'elle n'avoit pas même achevé. La Reine lui répondit: Vous aurez encore dans quelques momens une nouvelle à lui apprendre; la fille du Roi de Perse que j'ai pris sous ma protection est présentement au pouvoir du Genie Mahouf-maha, il faut l'en tirer si nous pouvons. Cela ne sera pas aisé à cause de la Reine ma sœur qui est fort alerte, comme vous sçavez, pour les intérêts de son fils; mais je vous donnerai mes ordres, car c'est vous que je charge de cette commission. Gracieuse rougit au discours de Belle des Belles, elle n'avoit pas envie de s'éloigner & de laisser Zulma avec elle. La Reine comprit la raison de sa rougeur; elle lui dit: Sans doute vous craignez de quitter Zulma, mais que cela ne vous inquiète pas;

le Destin m'a fait sçavoir sa volonté, il veut qu'il vous suive & qu'il se baigne auparavant dans les deux fontaines. Gracieuse répondit à la Reine, Qu'elle avoit mal interprété sa rougeur, qu'elle venoit de la nouvelle qu'elle avoit apprise, à laquelle elle ne s'attendoit pas, croïant la Princesse fort en sûreté. La Reine ne répondit point à Gracieuse, elle se tourna du côté de Zulma, & lui dit : Comme vous allez faire un voïage, vous ferez peut-être bien aise de voir ce palais avant de partir. Elle descendit de son trône en achevant ces paroles, pour mener Zulma dans son appartement, elle traversa la galerie; quand elle fut au milieu du premier salon dont j'ai parlé, elle lui en fit remarquer la beauté, & les

quatre portes dont la vûë étoit admirable ; l'une faisoit l'entrée de la cour, l'autre du jardin, l'autre de la galerie d'où elle sortoit, & la quatrième celle de son appartement où elle alloit entrer. Toutes les portes s'ouvrirent en même-tems ; rien n'étoit si grand & si magnifique : Zulma fut très-long-tems pour arriver au cabinet de la Reine, qui étoit au bout de cet appartement. Elle y demeuroit ordinairement, elle lui fit beaucoup de questions sur ce qu'il avoit pensé de ses aventures depuis qu'il étoit parti de Bagdad ; il y répondit naturellement & très-bien. La Reine finit par lui dire : Que Gracieuse étoit fort heureuse d'être obligée par son devoir de le mener avec elle, qu'elle se feroit

chargée du soin de l'amuser pendant son absence, si le Destin n'en avoit décidé autrement; mais qu'elle esperoit le voir plus long-tems à son retour. Zulma la remercia de ses bontés, & lui marqua une grande joye de ce qu'elle lui faisoit esperer qu'il reviendrait.

La Reine parla ensuite à Gracieuse en particulier, pour lui donner les ordres qui regardoient la Princesse de Perse.

Gracieuse se retira après la conversation, pour se préparer au voïage qu'elle alloit faire, Zulma la suivit; & toute la compagnie remarqua qu'il n'avoit pas attendu que la Reine le lui eût ordonné.

Gracieuse regarda derriere elle en s'en allant, pour examiner le premier mouvement

de Zulma ; elle fut fort aise de voir qu'il la suivoit. Quand ils furent l'un & l'autre dans le premier salon , Gracieuse dit à Zulma : Vous avez entendu ce que la Reine m'a ordonné ; il faut vous baigner, avant de partir, dans les deux fontaines , suivez-moi dans ce jardin, je vais vous y mener. Zulma lui demanda en riant à quoi cette cérémonie étoit bonne ; si c'étoit l'ablution de leur país ? Non , répondit Gracieuse ; je vais vous dire de quoi il est question.

Les deux fontaines , dans lesquelles vous allez vous baigner , communiquent deux choses nécessaires pour notre voïage à ceux qui , comme vous , ont le malheur d'être mortels ; vous ne pourriez me suivre si vous n'aviez ces deux qualités-là : c'est l'invisibili-

té & l'impaffibilité. Je dois vous mener parmi les mortels; vous aurez le plaisir de les voir, & de n'en être point apperçû; vous entrerez dans les lieux les plus secrets, fans que les portes ni les murailles vous en puissent empêcher: en un mot, vous pourrez me suivre partout. En achevant ces paroles qui mirent Zulma dans le plus grand étonnement où il eût encore été, ils se trouverent au bord des deux fontaines; Gracieuse, après lui avoir dit qu'il falloit qu'il s'y jettât fans rien craindre; mais qu'il étoit nécessaire qu'il y plongeât la tête, le quitta un moment pour aller dire adieu à celle de ses sœurs qu'elle aimoit le mieux: elle venoit la chercher dans le jardin sur ce qu'elle avoit entendu dire à la Reine qu'elle venoit de lui

donner une commission très-délicate, & qu'elle seroit quelque tems sans la voir.

Gracieuse alla au-devant d'Aimable, qui venoit à elle les bras ouverts, elle la pria de venir passer avec elle le tems qu'elle laisseroit à Zulma pour reposer; Aimable y consentit. Et quand Zulma fut sorti du bain, elles reprirent avec lui le chemin du palais de la Reine, pour s'en aller ensuite dans celui de Gracieuse; elles monterent dans son char avec Zulma: Aimable dit au Sylphe attaché à elle, de ne revenir que lorsque Gracieuse seroit partie, qu'elle demeureroit avec elle jusqu'à ce moment-là.

Gracieuse fit servir le souper pour Zulma, & elles se mirent à table toutes deux avec lui: Zulma trouvoit Ai-

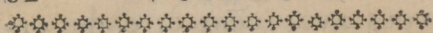
mable telle que son nom la représentoit ; cependant il étoit moins libre qu'avec Gracieuse , il fut triste même de trouver un tiers entr'eux.

Gracieuse prit la parole , & dit à Zulma : Je suis sûre que vous avez envie de sçavoir le sujet de mon voïage ; la Reine vous en a dit assez pour vous donner de la curiosité. J'avois cependant envie , ma sœur , dit-elle , en adressant la parole à Aimable , de ne lui point parler de nos méchantes sœurs : c'est une espèce de honte pour nous que je lui voulois cacher ; mais il n'y a pas moïen de le faire , puisqu'il va être témoin lui-même de la suite de l'histoire de la Princesse de Perse , du Prince des Tartares , & du Genie Mahoufmaha. Epargnez-vous cette peine , lui dit Aimable ,

DE ZULMA. 61

vous avez peut-être des ordres à donner ; & je lui parlerai de meilleure foi que vous sur nos sœurs. Vous me ferez plaisir, répondit Gracieuse : aussi-bien je dois entretenir le courier qui a apporté cette nouvelle à la Reine ; je prendrai ce tems-là pour lui parler.





SUITE DES VOYAGES
de Zulma dans le païs
des Fées.

HISTOIRE de la Princesse de Perse, du Prince des Tartares, & du Genie Mahoufmaha.

AIMABLE prit la parole, & dit à Zulma : Vous sçavez ce qui regarde notre naissance ; mais Gracieuse ne vous a pas dit que nous ne sommes pas les seules filles du Destin & de la Terre. Il y en a encore un plus grand nombre que celui que vous avez vû dans le temple le jour que vous êtes arrivé ici ; mais elles n'habitent point avec nous, leur empire est séparé du nôtre, parce que nos humeurs &

nos figures sont très-différentes : elles partagent en effet avec nous les terres qui ne sont point connues des hommes ; mais elles ne peuvent empiéter sur nous , ni nous sur elles , par la barrière que le Destin a mise entre nous , & par sa volonté plus forte encore que toutes les barrières.

Elles sont laides , méchantes , & de si mauvaise humeur qu'elles ne s'appliquent qu'à faire du mal & à détruire tout le bien que nous pouvons faire : ce n'est pas qu'elles & nous puissions rien changer à ce que les unes ou les autres ont fait ; mais elles sont si alertes qu'elles arrivent presque toujours avant nous dans tous les lieux où le Destin nous commande d'aller : elles se trouvent aux naissances des grands Princes & des gran-

des Princesses , aux mariages
& aux cérémonies des mortels , où nos Reines nous envoient de part & d'autre. Tout ce que nous pouvons faire de mieux , quand elles nous ont devancé , & qu'elles ont dispensé quelques mauvaises qualités du corps ou de l'esprit , c'est d'y suppléer au plutôt ; & nous tâchons de reparer les défauts qu'elles leur ont donnés.

Ce n'est pas que nous ne prenions quelquefois des mesures assez justes pour être les premières, comme vous le verrez dans l'histoire que je vais vous conter ; mais cela est rare : & c'est ce qui fait que les Princes ont souvent plus de défauts que les particuliers , sur lesquels elles se soucient moins de répandre leur venin ; parce qu'il n'est pas d'u-
ne

ne si grande conséquence pour leurs méchancetés qu'un particulier soit bon, soit genereux, soit aimable de sa personne, qu'un Prince qui tourmente les autres par ses cruautés, qui les ruine par son avarice, & qui leur rend par-là les dons, qu'ils ont reçus de nous, inutiles & très-souvent nuisibles par la jalousie qu'ils en ont.

Outre ce que je viens de vous dire, nos sœurs sont sujettes à toutes les passions des hommes, & sur tout à l'amour, à quoi elles ne mettent point de bornes; c'est du commerce honteux qu'elles ont avec eux, que sont venus les Genies. Ils ont de leurs peres la mortalité, & de leurs meres le pouvoir d'être invisible, & de faire une partie de ce qu'ils veulent: ils sont sujets aux passions comme elles, &

n'en connoissent que la brutalité : ils demeurent ordinairement dans leur empire ; mais ils viennent sur vos terres selon que cela leur plaît : outre le pouvoir que je viens de vous dire qu'ils ont par eux-mêmes, leurs meres les aident encore du leur, dont ils ne se servent que pour faire du mal.

Il y a environ seize ans que la Princesse de Perse vint au monde ; le Destin avertit la Reine Belle des Belles d'envoier une de nos sœurs comme à l'ordinaire, & de prendre ses mesures si justes, qu'elle put arriver la premiere ; Gracieuse fut chargée de ce soin ; & comme elle vouloit en sortir à son honneur, elle arriva au pied du lit de la Reine qui accouchoit : comme elle faisoit les derniers cris, elle reçut Amesie la premiere,

& prononça en diligence les dons qu'elle vouloit lui faire ; ce fut la grace, la beauté & tous les agrémens de l'esprit qui peuvent rendre une Princesse parfaite. Ma sœur Disgracieuse arriva aussi dans le moment ; elle étoit envoyée par l'ordre de la Reine Laide des Laidés, comme Gracieuse l'avoit été par Belle des Belles.

Il faut encore que je vous dise que nous sommes toutes jumelles, & que nous avons les noms opposés les unes aux autres ; il est vrai qu'il y en a plus de méchantes que de bonnes, ce sont les derniers venues : c'est ce qui a fait prendre le parti au Destin de n'avoir plus d'enfans ; le dernier est le Tems ; je croi que ma sœur vous l'a dit.

Disgracieuse fut désespérée de voir qu'elle étoit prévenue,

F ij

& de n'avoir point de mal à faire sur la personne de la petite Princesse, elle dit: Que si elle voïoit un seul homme avant seize ans, elle seroit livrée au plus cruel & au plus laid de tous leurs enfans; qu'elle ne pourroit sortir de ses mains par aucun pouvoir humain.

Gracieuse dit dans le même moment: qu'il ne pourroit, quoiqu'elle fût en son pouvoir, attenter à sa personne que par sa permission.

Les choses demeurèrent en cet état. Gracieuse fit semblant de se retirer, pour laisser partir Disgracieuse; elle s'en alla en effet outrée de dépit: c'étoit un coup de partie pour elle. Cette Princesse tenoit au cœur de Belle des Belles & de Laide des Laidés également; l'une pour lui faire du bien,

l'autre pour lui faire du mal.

Disgracieuse fit en s'en allant ces réflexions : J'ai dit, que si la Princesse voïoit un seul homme avant seize ans, elle tomberoit au pouvoir du plus méchant de nos enfans. Dès qu'elle aura les yeux ouverts, elle en verra sans doute, quand ce ne seroit que son pere, que je n'ai pas excepté ; & nous ne pouvons manquer par-là de l'avoir en notre puissance. A quoi lui feront bons les dons de Gracieuse dans ce tems-là : ils ne peuvent servir qu'à la désespérer. Elle partit avec cette espece de consolation.

Mais Gracieuse, qui avoit prévu cet inconvenient, quand elle la crut rentrée dans leurs terres, au lieu de revenir dans les nôtres, retourna sur ses pas pour ne pas

rendre son voïage inutile : elle arriva au palais du Roi de Perse , elle entra dans l'endroit où l'on avoit mis la petite Princeſſe avec ſa nourrice ; tout le monde étoit endormi , elle la prit avec la nourrice , & les transporta avec l'aide des Sylphes dans le lieu le plus déſert de toute la Perſe , & le plus inaccessible par ſa ſituation. C'étoit ſur le haut d'un rocher au bord de la mer ; elle y bâtit une fortereſſe, dont les murailles étoient d'une hauteur prodigieuſe. Elle ne fit ni portes ni fenêtres par le dehors dans l'enceinte de cette muraille ; elle fit conſtruire le palais où elle vouloit que la Princeſſe demeurât enfermée juſqu'à l'âge marqué par notre méchante ſœur : pour rendre encore cette fortereſſe plus ſûre,

elle mit un fossé large profond & plein d'eau, qui faisoit le tour de la muraille en dehors; elle donna ordre aux Nymphes qu'elle y envoïa, de ne laisser mettre aucunes planches ni batteaux sans les renverser.

Ensuite elle ordonna aux Sylphes de servir la Princesse & sa nourrice, de leur donner tout ce qui étoit nécessaire pour vivre, jusqu'à ce qu'il lui plût de les faire sortir. Voilà, je crois, toutes les précautions que l'on peut prendre en pareil cas. De plus: avant que vous soïez venu dans notre empire, il ne se passoit guere de jours que Gracieuse n'allât voir si l'on ne cherchoit pas à tromper les Gardes de la Princesse, ce qu'elle faisoit, & ce qu'elle disoit.

Quelques années après que la Princesse fut sevrée, Gracieuse trouva que sa nourrice lui parloit souvent de sa naissance, elle lui donnoit envie de voir son pere & sa mere; elle lui disoit que, quoiqu'elle ne manquât de rien, la liberté étoit bien douce.

Gracieuse, qui craignoit que cela ne donnât envie à la Princesse de sortir, quoiqu'elle crut la chose impossible, songea à lui ôter sa nourrice; & pour l'empêcher d'aller trouver le Roi, & lui apprendre où étoit sa fille, elle jugea à propos de l'enlever, & de la confier à un Sage de sa connoissance qui demeurait dans l'Arabie; elle le pria de lui rendre la vie si douce, qu'elle n'eût rien à regretter.

La Princesse fut d'abord inquiète de ne la point trouver,

ver, elle la chercha long-tems, mais son chagrin fut bien-tôt dissipé par les soins que prirent les Sylphes de la divertir : cependant malgré toutes leurs attentions Amasie se rapelloit quelquefois sa nourrice , & les douceurs que lui procuroit sa présence; ce souvenir lui arrachoit des soupirs & des larmes. Les Sylphes alors pour la distraire de ses tristes pensées, formoient un concert , illuminoyent les jardins , lui racontoyent des Histoires agréables , la flatoient toujours d'une destinée glorieuse qu'on lui reservoit , & dont elle jouïroit dans peu : c'est ainsi qu'on l'a amusée jusqu'à sa quinziesme année qui vient de finir.

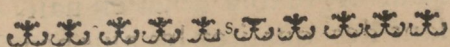
Notre Reine apprit hier, que le Genie Mahoufmaha s'est

G

emparé de cette Princesse : il en est amoureux , & sûrement elle ne sera pas éprise de lui ; car suivant le souhait de Disgracieuse, c'est le plus horrible, & le plus cruel de leurs enfans. Amasie doit passer de tristes momens avec ce monstre , dont la vûë & le regard font horreur. Belle des Belles n'a pas encore déclaré par quels détours nos méchantes sœurs ont réussi dans leurs desseins. Gracieuse qui sort de chez le Destin , en fera peut - être instruite. Ma sœur , lui dit-elle , Zulma n'ignore aucun de vos soins pour la Princesse de Perse ; il voudroit sçavoir quel est ce mortel , qui a détruit dans un moment les sages précautions de tant d'années ? C'est, répondit Gracieuse , Ormosa, ce Prince Tartare , que notre

sœur Agréable dotia en naissant des qualitez les plus propres à s'attirer l'estime & l'amour. Avant de parler des dernières aventures de ce Prince, Zulma seroit sans doute charmé d'apprendre l'heureux hazard qui le garantit en naissant de la fureur de nos mauvaises sœurs : & je vais l'en instruire.





HISTOIRE

DU PRINCE

ORMOSA.

NOTRE Reine deputa
 ma sœur Agréable pour
 assister à la naissance d'Ormo-
 sa. Ermilienne mere du Prin-
 ce est très-cherie dans cette
 Cour, & nous avons toujours
 favorisé ses desseins. La bri-
 gue avoit retardé de quelques
 instans le choix de Belle-des
 Belles, parceque plusieurs Fées
 desiroient cet emploi. Les mo-
 mens sont précieux lorsqu'on
 a des rivales d'un caractère
 aussi vif que les nôtres. Agréa-
 ble fut prévenue par la Fée
 Desagréable, qui étant seule
 en ce fatal instant auprès d'Er-
 milienne, exerça pleinement

sa malice sur le Prince nouveau né. Heureusement pour Ormosa, Agréable comprit à un cri d'Ermilienne qu'elle étoit encore enceinte, elle se tint cachée jusqu'à ce que la Reine fût délivrée; elle reçut ce second enfant, & pour le rendre parfait, elle le doña des qualitez contraires à celles dont la méchante Fée avoit doüé son frere; personne ne s'y opposa, parceque Desagréable empressée auprès du premier né, l'avoit suivi dans l'appartement où on l'avoit porté.

Nos deux sœurs contentes se rendirent dans leurs Empires, & rapporterent à leurs Reines le succès de leurs voïages. A peine les deux Princes se connurent-ils, qu'il fallut les séparer: on craignit les suites d'une antipathie naturelle. L'humeur douce d'Or-

mosa, le porta à dix-sept ans à demander à son pere la permission d'aller voyager. Si le Kam qui n'aimoit que ce fils, ne voulut point s'opposer à son départ de peur que trop de prédilection n'irritât la fureur de son aîné; il ne consentit à son éloignement, que sous le prétexte d'envoyer Ormosa pour apaiser les troubles de quelques Provinces, dans l'esperance que les grandes qualités de ce Prince, lui attireroient l'affection & le cœur des peuples.

En traversant une forêt Ormosa rencontra une bête, dont la tête ressembloit à celle d'un lion, & le corps à celui d'un tigre; cet animal étendu par terre, & les yeux fermez paroissoit endormi: il appuyoit sa tête sur un miroir qu'il tenoit entre ses pattes. Le Prince picqué de curiosité descendit de cheval,

& mettant le sabre à la main, il approcha doucement. Le miroir lui représenta une jeune fille parfaitement belle, qui se promenoit seule dans une chambre magnifique; surpris d'un objet si aimable, il la considéra à loisir sans que la bête fit le moindre mouvement. Ormosa tâchant de profiter de ce temps, leva son sabre & il avança la main pour prendre le miroir: mais l'animal sautant tout à coup en l'air, rompit toutes les mesures du Prince, & mettant le miroir dans sa gueule, il s'enfuit; Ormosa le poursuivit & arriva aussitôt que lui au bord d'un étang bourbeux; le monstre s'y précipita: une force supérieure entraîna le Prince après lui, il tomba au fond sans se troubler, & cherchant toujours cet animal: il pénétra jusques dans une grotte où

une femme l'arrêta par la main & lui dit : Ormosa, vous n'êtes point né pour la crainte, écoutez-moi.

La personne que vous avez vûë dans ce miroir merite votre attachement, elle a besoin de vos services, & je vous assure de toute sa tendresse, si vous avez assés de resolution pour aller à son secours. Madame, répondit Ormosa, rien ne rebutera mon courage, tandis qu'il sera animé par l'espoir, & tout m'est possible lorsqu'il s'agit d'obtenir le prix glorieux, que vous proposez à mes travaux. Ouvrez cette porte, reprit cette femme, & suivez le sentier qui se présentera à vous, rien ne vous manquera dans la route, & votre voyage, quoique long, sera heureux. Au reste, il n'y a plus à ba-

lancer, vous n'avez que cette voye pour retourner sur la terre. Que vous êtes cruelle, Madame! repliqua le Prince, de me rendre nécessaire un voyage qui m'étoit agréable par le seul désir d'être utile à cette adorable fille, dites-moi du moins à qui je dois être redevable des promesses dont vous me flattez? Partez au plutôt, reprit la Dame, vous sçavez mon nom de la personne à qui je vous envoie.

Ormosa ouvrit la porte & suivit un chemin que lui traçoit une infinité de vers-luisans. Il se reposa dès qu'il se sentit fatigué, & aussitôt un lit de gazon, & une table couverte de viandes s'élevèrent devant lui; il mangea, & dormit: à son réveil il trouva de nouveaux mets, & il

en fit provision pour le reste de la journée. Enfin, après trois mois de marche, il entrevit le jour. Il monta un escalier, & entra dans un jardin, où il rencontra sous un berceau, une femme endormie sur un lit de fleurs: il en approcha en tremblant, & la reconnut pour la même personne que le miroir lui avoit représenté. Au comble de ses desirs, il se jeta aux pieds de cette fille avec tant de transport, qu'il l'éveilla. Amasie effrayée à la vûe de ce jeune homme, poussa un cri si vif, que tous les Sylphes l'entendirent. Ils n'avoient pu prévoir ni détourner cette visite. Ce malheur arriva le jour que vous abordâtes ici, Zulma; ainsi ma trop grande attention pour vous, est en partie cause de l'enle-

vement de la Princesse.

Ormofa pour rassurer Amasie, lui dit : serois-je assez malheureux, Madame, pour que ma présence vous déplût ? Je ne sçai, répondit Amasie, ni qui vous êtes, ni d'où vous venez : l'on me sert & l'on me parle ici, sans que je sçache qui c'est, car je ne vois personne ; je demeure dans ce château qui est au bout de cette allée ; si vous voulez y rester avec moi, vous me ferez plaisir, & rien ne vous manquera, vous m'apprendrez quel chemin vous a conduit ici. Je vous suivrai, Madame, reprit Ormofa, partout où il vous plaira, votre absence seule me seroit insupportable. Tant-mieux, repliqua la Princesse, quand nous serons deux, nous nous ennuyons moins : & je n'ai

regretté manourrice que par-
ce qu'elle me parloit , &
que je la voïois. Si le
Prince ne comprit rien à ces
dernieres paroles , l'ac-
complissement d'une partie
des esperances dont on l'avoit
flatté , le combloit d'un
plaisir sensible ; l'air content,
& les entretiens naïfs de la
Princesse, sembloient l'assurer,
que le reste des promesses au-
roit bientôt son exécution. Ils
se rendirent ensemble au châ-
teau. Amasie lui fit toutes les
questions que la curiosité ex-
cite dans une jeune personne,
à qui tout est nouveau : Le
Prince lui raconta par quelle
heureuse rencontre il étoit
parvenu jusqu'à elle. La Prin-
cesse lui dit à son tour ,
qu'elle n'avoit jamais vû que
ces jardins & ce château , &
qu'elle ne sçavoit pourquoi

on l'y tenoit renfermée.

Disgracieuse qui avoit tramé tout ce projet , auroit pu, suivant ses vûes , enlever Amasie dès le premier moment où cette Princesse avoit aperçu Ormosa : mais instruite de mon attachement auprès de vous, Zulma , elle a mieux aimé les laisser quelques jours ensemble, afin que s'enflâmant l'un pour l'autre, leur séparation fût plus douloureuse. Connoissez , à cet horrible trait, le caractère de nos méchantes sœurs. Jen'avois pas prévenu la Princesse contre l'amour ; je n'avois pas même cru devoir lui parler de cette passion avant le temps qu'elle auroit la liberté de voir les hommes ; ainsi Amasie, sans craindre le malheur qui la menaçoit , a suivi son penchant pour un Prince aimable, qui paroissoit formé

& conduit par les mains de l'amour.

Au bout de deux jours , lorsqu'ils cuëilloient ensemble des fleurs , pour se les offrir mutuellement , ils furent enveloppez par un nuage obscur. Ormosa perdit la Princesse ; Mahoufmaha l'enleva , & la transporta dans le Pavillon invisible , suivant le rapport du Sylphe qui les a suivis.

Qu'est devenu Ormosa ? demanda impatiemment Zulma. Il est resté dans la même place où il étoit , répondit Gracieuse , mais le palais & les jardins ont disparu ; car dès que les bâtimens que nous construisons ne servent plus aux desseins pour lesquels nous les avons élevez , ils doivent rentrer dans le néant d'où nous les avons tirez. Au retour de notre voyage nous sçaurons

la suite des aventures de ce Prince. Agreable va à son secours, tandis que je délivrerai Amasie du pouvoir du Génie.

On avertit alors Gracieuse que son équipage étoit prêt, elle embrassa Aimable, & partit avec Zulma dans un char très-leger, attelé de deux aigles invisibles. Ils arriverent au bord d'une forêt, située dans une des Isles de Salomon. N'allons pas plus loin, dit la Fée; examinons de cet endroit comment Mahoufma-ha s'introduit dans le Pavillon où il retient la Princesse. Gracieuse arrêta son char sur la cime du plus haut des arbres, & s'entoura d'une nuée à travers de laquelle ils voïoient tout ce qui se passoit aux environs, sans qu'on pût les appercevoir.

Zulma cherchant à profiter du premier moment où il se trouvoit tête à tête avec cette Fée, alloit lui faire l'aveu de l'amour dont il étoit épris pour elle : Gracieuse qui lisoit jusques dans les moindres pensées de ce jeune homme, tâchoit d'éloigner une déclaration à laquelle elle auroit été embarrassée de répondre, lorsqu'un Sylphe arrivant avec empressement, lui parla à l'oreille, & la tira d'inquietude. Dèsque le Sylphe fut reparti, Zulma demanda à la Fée ce qu'on venoit de lui annoncer. C'est, répondit-elle, une nouvelle commission, que Belle des Belles me charge d'exécuter avant de retourner dans notre Empire. Afin de vous rendre sensible, continua-t-elle, pour le mortel que le destin favorise, je vous apprendrai son
fort

fort déplorable , après que je vous aurai raconté les amours de ceux dont il tient la vie. Gracieuse , sous ce prétexte , vouloit éviter que Zulma ne lui parlât d'amour pendant le tems qu'elle seroit obligée de rester seule avec lui. Le profond respect qu'il avoit pour cette aimable Fée, étoit une assurance certaine, pour elle, qu'il n'oseroit l'interrompre dans sa narration : & sans attendre son consentement , elle parla ainsi.



*****N*****

HISTOIRE

*d'Almansine, d'Attalide, du
Visir Amulaki, & d'Ach-
met son fils.*

SOLIMAN à son avènement à l'Empire, trouva dans le Serrail des richesses immenses, & un nombre prodigieux de Sultanes. Son prédécesseur avoit aimé passionnément les femmes. Quiconque lui offroit une fille d'une beauté rare, pouvoit compter sur la faveur de son Prince, & sur une récompense proportionnée au présent qu'il lui faisoit. Personne n'ignore, que les Empereurs Ottomans mettent, s'il semble, une partie de leur grandeur dans la quantité des femmes réservées pour leurs plaisirs.

Un des premiers soins du

nouveau Sultan, jeune & bien fait, fut de rassembler toutes les femmes du Serrail, esperant dans la multitude en trouver quelqu'une digne de son attachement, il ne put cependant se fixer. Il s'imagina que le trop grand nombre cau-
soit son incertitude; il les vit séparément, & il n'en devint que plus irresolu; il ne sentit pour elles qu'une simple admiration, sans aucun desir. Fâché de son indifférence, il s'en plaignit à Amulaki: Que je suis malheureux, lui dit-il, j'ai vû toutes les Sultanes en général, & chacune en particulier, sans qu'aucune ait touché mon cœur. Seigneur, lui répondit le Vifir, que votre Hauteſſe ordonne à tous les Gouverneurs d'envoyer, selon l'usage, au Serrail, les plus belles filles

Hij

de l'Empire, & si Elle veut
je leur marquerai ses inten-
tions. De pareils ordres, ré-
pondit l'Empereur, trouble-
roient trop la tranquillité de
mes Sujets : ta fille, m'a-t-
on dit, peut inspirer une vé-
ritable passion, amène-la-moi
demain, je sçai qu'elle t'est
chère, ainsi ta gloire & ton
bonheur dependent de l'im-
pression que ses attraits fé-
ront sur mon cœur.

Amulaki étonné, ne repli-
qua pas ; il n'avoit d'enfans
qu'Achmet son fils, & sa fille
Attalide, qu'il aimoit si éper-
dûment, que dans la crainte
de s'en séparer, il n'envi-
sageoit qu'avec horreur l'ordre
du Sultan. Pénétré de dou-
leur, il rentre chez lui, son
fils qui le reçut à la porte,
voyant son inquiétude, lui en
demanda la raison. Je suis

perdu Achmet, lui dit-il, si tes conseils ne me tirent de l'embarras où me met Soliman. Quelle apparence, répondit Achmet, qu'à mon âge mes avis vous soient de quelque utilité dans une affaire où votre esprit & votre expérience vous abandonnent.

N'importe, reprit le Visir, tu es de sang-froid, & le chagrin m'accable. Le Grand Seigneur, continua-t-il, insensible à toutes les Sultanes, me demande ta sœur. Est-ce là tout le sujet de vos allarmes, repliqua Achmet ? Tu raisonnes, reprit vivement Amulaki, comme le Sultan : mais je pense bien différemment ! Si Attalide ne plaît pas à Soliman, elle sera toujours malheureuse ; je l'aime & je la perds ; car dès qu'une fille est entrée dans le Serrail, elle

n'en sort plus , soit qu'elle partage les plaisirs du Sultan ou qu'elle lui soit indifférente. Quand ta sœur lui plairoit aujourd'hui , l'Empereur a si peu de penchant pour le Sexe, qu'il s'en dégoûtera peut-être demain , & je ne reverrai plus Attalide , qui m'est cent fois plus chere que ma propre vie.

Seigneur , répondit Achmet , Soliman est jeune , le recit que vous lui avez fait des beautez d'Attalide a excité en lui l'amour qu'il ressent pour elle , & le mépris qu'il a pour le reste des femmes. Mais puisque l'absence de ma sœur vous paroît si funeste , il faut défobéir. Je ne veux point , repliqua le Visir , refuser l'Empereur, je ne cherche qu'un moyen de conserver ma fille sans irriter ce Prince.

Seigneur, reprit Achmet, Attalide n'est encore connue de personne, toujours enfermée dans ce Palais, elle n'a paru qu'à nos yeux. Cette heureuse circonstance favorisera un dessein que j'imagine. Il faut chercher une Esclave d'une beauté singulière, & la conduire au Palais sous les habits de ma sœur, & couverte d'un voile, pour que vos Domestiques ne la voyent point.

Cette fille charmée de l'honneur où vous l'éleverez, fera autant intéressée que vous à garder le secret. Vous témoignerez au Grand Seigneur combien il en coûte à votre tendresse de vous séparer pour toujours de votre fille, & vous le conjurerez de vous la rendre, si

elle n'est pas assez heureuse pour lui plaire. Par-là vous éviterez l'unique inconvenient qui vous perdrait ; car elle pourroit découvrir votre secret si Soliman n'avoit pas pour elle tous les égards dont elle se flattera ; mais s'il consent de vous la remettre, vous n'aurez plus d'indiscretion à redouter.

Amulaki, charmé de ce conseil, laissa à son fils le soin de choisir une Esclave. Seigneur, lui répondit Achmet, votre confiance m'honore, cependant je suis encore trop jeune pour qu'on me laisse choisir des filles d'un grand prix ; & quand je me ferois connoître, on sçait qu'à mon âge il ne m'est pas permis d'avoir des femmes, il vaut mieux ordonner

ner à un Marchand de mener chez vous ses plus jeunes & ses plus belles Esclaves. Cours, mon fils, reprit le Visir, va lui porter mes ordres; je serai dans mon appartement au fond du jardin, fais les entrer par la porte de derrière, afin qu'on ne les apperçoive pas.

Achmet annonça les volontez du Visir au plus fameux Marchand d'Esclaves; celui-ci les reçut avec respect, & se rendit avec quatre filles au lieu qu'on lui avoit indiqué. Achmet les introduisit auprès de son pere. Dès qu'elles eurent levé leurs voiles, Amulaki fut ébloui de leur beauté; une des quatre qui pleuroit amèrement, lui plut davantage: Il demanda le sujet de ses larmes: Seigneur, lui répondit le Marchand, cette

filles, beaucoup plus belle que les autres, est accablée de sa situation présente, mais dès qu'elle réfléchira sur l'honneur que vous lui faites, son chagrin sera bien-tôt dissipé, & sa beauté reprendra tout son éclat.

Tandis que le Visir & le Marchand s'entretenoient, Achmet, à la vûe des charmes de cette Esclave affligée, s'attendrissoit à ses pleurs, & un regard qu'elle porta sur lui, acheva de le soumettre. Lorsqu'il réfléchissoit qu'elle étoit destinée pour le Serrail & qu'elle y entroit dès le lendemain, il n'esperoit pas dans un espace si court, détourner Amulaki d'un dessein dont il avoit lui-même suggéré le plan, ni l'engager à substituer une seconde Esclave à la place de

celle-ci; & quand même son pere y eût consenti, il n'étoit pas certain qu'il lui voulut ceder ce cher objet de son amour. Cependant le marché se conclut & le Visir amena avec lui cette fille. Almanzine (c'étoit son nom) jetta en partant un coup d'œil si touchant sur Achmet qu'il en seroit mort de plaisir dans un état plus tranquille. Il connut à ce tendre regard , que s'il aimoit cette beauté, elle n'étoit pas insensible.

Les cris & les pleurs de cette Esclave redoubloient à mesure qu'elle s'éloignoit. Achmet ne les entendit que trop, il succomba à sa douleur, & passa la nuit dans le jardin ; le jour seul le rappella à l'appartement d'Amulaki pour revoir encore une fois cette chere Esclave, avant son départ

mais le Visir impatient de hâter le succès de son stratagème, étoit déjà sorti pour la conduire au Sultan. Cette diligence parut déplacée à l'amoureux Achmet, & il la traita de précipitation, dans le desespoir où il étoit de n'avoir pas fait quelque démarche pour retenir cette Esclave, qu'il ne pouvoit trop regretter. Il se ralluma cependant quelque légère esperance dans le fond de son cœur : Soliman disoit il, aussi indifférent pour Almanfine que pour les autres beautés du Serrail, la rendra peut-être au Visir, & en ce cas je l'obtiendrai aisément. La beauté seule d'Almanfine l'allarma. Il fut bien-tôt détrompé ; Amulaki revint seul du Palais. Que je te suis obligé, mon fils, lui dit le Visir en l'embrassant, l'Esclave a plu

malgré ses larmes : l'Empereur amoureux l'a placée lui-même dans le plus bel appartement du Serail. Achmet à cette nouvelle perdit tout sentiment. Laissons-le aux soins que l'on prend pour le rappeler à la vie, & apprenez ce qui étoit arrivé à Almanfine.

Dès qu'Amulaki eut renvoyé le Marchand, il conduisit cette Esclave chez Attalide ; voilà, lui dit-il, une fille que je présenterai demain au grand Seigneur, afin qu'elle touche son cœur; parez-la de celui de vos habits qui relevera le plus ses charmes. Le lendemain le Visir prit Almanfine en particulier, & lui dit, je vous ai achetée pour le plus grand Empereur de l'Univers: vos pleurs & votre beauté vous ont gagné mon affection au point que j'ai déclaré au Sultan que

vous étiez ma fille , afin qu'il eut plus de considération pour vous. Il m'a donné parole de vous renvoyer si vous n'avez pas le bonheur de lui plaire , & si ce malheur arrive , je vous mettrai au nombre de mes enfans , & je vous ferai un fort agréable. Mes bontez pour vous , nous couteroient la vie à tous deux , si Soliman soupçonnoit votre véritable condition, mais vous soutiendrez aisément le personnage de ma fille puisque personne ne l'a jamais vûe , & que je vous présenterai sous son nom.

Ce discours flatteur fit couler de nouvelles larmes des yeux d'Almansine ; si elle avoit conçu du chagrin lorsqu'elle s'imaginait que le Visir l'achetoit pour lui , l'idée de vivre dans le même Palais qu'Achmet calmoit un peu sa douleur :

mais , destinée au Serail , elle perdoit toute esperance de revoir ce cher objet. Elle suivit Amulaki sans répondre ; & l'Empereur , malgré les pleurs qu'elle répandoit en abondance , fut tout à coup si frappé de l'éclat de ses charmes qu'il remercia le Visir & introduisit lui-même Almanfine dans le Serail en amant passionné, & en la priant de mettre des bornes à son affliction. Ah Seigneur, lui répondit-elle, mes larmes coulent d'une source trop juste pour qu'elles tarissent si-tôt. Quel en est donc le sujet , demanda le Sultan ? je pleure , dit-elle , votre malheur & le mien. Mon malheur, reprit l'Empereur, je vous possède , & n'ai rien à craindre. Ne me cachez pas plus long-tems, je vous conjure , la cause de votre douleur, je m'y

interesse d'avance , & je ferai mes efforts pour la dissiper & vous procurer tous les agrémens possibles.

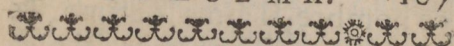
Seigneur , continua-t-elle , votre malheur est de penser que l'amour dépend de votre rang & qu'il doit suivre nécessairement vos ordres. Pour moi , je ne regarde cette passion que telle qu'elle est en elle-même. L'autorité n'a jamais décidé de ces douces préférences qui ravissent. Il vous suffit , Seigneur , qu'une femme vous touche pour que vous vous croyez heureux : certain qu'on ne peut vous l'enlever , vous ne vous embarrassez point de plaire , ainsi vous ne sentez jamais le retour mutuel de tendresse qui fait tous les charmes de l'amour. On vous jure qu'on vous aime ; comment

vous en assurerez-vous lorsque
votre seule volonté décide
toujours des faveurs qu'on
vous accorde?

Vous en sçavez trop , ré-
pliqua Soliman en couroux ,
pour une fille qui n'a dû voir
d'autre homme que son pere ;
sa trop grande complaisance
vous a sans doute facilité l'oc-
casion d'apprendre l'amour
aux dépens de son honneur &
de mon bien.... je ne suis point
fille du Visir, répondit Alman-
sine , il m'acheta hier , & ne
m'a supposée pour sa fille qu'à
fin que je fisse plus d'impres-
sion sur votre cœur. Vous n'ê-
tes pas la fille du Visir , dit
l'Empereur en colere : sa tête
me répondra de son impostu-
re. Pour vous, espérez tout de
votre beauté , si vous êtes as-
sez sincère pour me dire com-
ment , à votre âge , vous con-

noissez si bien l'amour, &
pourquoi vous prevenés mes
sentimens qui sont peut être
très-differens de ceux qu'ont
d'ordinaire les Sultans. Il la fit
asseoir à côté de lui & Alman-
fine lui dit,





HISTOIRE

D'HASSAN & DE ZATIME.

M On pere Hassan & ma mere Zatime avoient l'un pour l'autre l'ardeur la plus vive. Fruit unique de leur tendresse, j'ai toujours été témoin de leur passion mutuelle: ils m'ont appris, Seigneur, le bonheur d'un amour réciproque. Ussin ne m'a que trop fait sentir par les malheurs ou il nous a plongés, combien l'amour est à redouter lorsque l'autorité prétend s'emparer d'un cœur qui s'est déjà donné. Hassan Bacha de l'Isle de Chio assuré du cœur de son épouse se plaisoit à l'admettre dans la compagnie de ses amis & à la faire manger avec eux. Ussin étoit malheureusement de

ce nombre; il aima Zatime, & voulut s'en faire aimer. Il n'épargna rien pour s'en faire écouter; Ma mere, esperant que ses refus le rebuteroient, différera quelque tems de découvrir à Hassan l'insolence d'Uf-
fin; mais enfin lassé de se voir obsédée, elle obligea mon pere d'éloigner cet importun. L'exil de cet amant irrité, augmenta son chagrin, il se rendit à la sublime Porte, où il vint à bout par ses intrigues de machiner la perte de son rival, & d'obtenir pour lui-même le Gouvernement de Chio. Fier de tant de succès, il vint prendre possession de son Emploi, suivi des muets qui avoient ordre de demander la tête du malheureux Hassan, qui n'eut que le temps de se sauver. Ma mere & moi fûmes exposées à l'encan avec tous nos biens:

Ussin nous acheta. Zatime encore plus animée contre ce Tyran a toujours résisté à ses efforts. Le Bacha pour punir ma mere de ses refus m'a vendu à un Marchand de Constantinople où je ne suis arrivée que depuis deux jours.

Si je vous ai prévenu sur l'amour, c'est pour vous instruire de mes sentimens. Sçachez donc, Seigneur, que je suis fille de Zatime & que je n'ai pas moins de résolution qu'elle, & quoique votre esclave, je mourrai plutôt que de vous obéir si vous tentez d'arracher par la force ce que vous ne devez obtenir que de mon consentement. Ainsi, Seigneur, si mes foibles attraits ont pour vous quelque charme, il faut chercher à plaire avant que de commander.

Je n'ai jamais eu d'autre

dessein , répondit Soliman , & j'ai toujours blâmé la folie des Musulmans de renfermer tant de femmes avant de s'assurer de leur cœur. Ma délicatesse m'avoit fait préférer la fille du Visir , parce que j'esperois que son éducation m'inspireroit plus d'attachement , & que cette fille, sensible à mon choix auroit pour moi une reconnaissance qui peu à peu inspire l'amour ; je ne la regrette point , puisque je trouve en vous tout ce qui me la faisoit désirer ; mais je punirai l'insolence de son pere.

Seigneur, reprit-elle, vous dites que vous voulez me plaire, & pour première preuve de votre complaisance vous condamnez à la mort un homme dont tout le crime est de m'avoir procuré le bonheur d'être auprès de vous ? Puisque vous

vous y opposez, répliqua le Sultan, sa vie est en sûreté; mais reconnoîtriés vous sa fille? Oüi Seigneur, répondit-elle, & si vous formez quelques desseins violens contre elle, j'implore de nouveau votre bonté; elle ignore les projets criminels de son pere, j'en suis sûre. Cette aimable fille a passé la nuit dernière à me parer. Ne craignez rien pour ses jours, reprit Soliman, je ne veux quemortifier le pere dans la personne de sa fille. L'Empereur charmé de l'esprit & des graces de cette nouvelle Sultane, ne la quitta qu'avec peine, & en l'assurant d'un veritable amour. Cette belle passa la nuit à se rappeler les complaisances de l'Empereur, elle eût souhaité le payer de quelque retour; mais son penchant pour Achmet

la determina à se donner la mort dès qu'elle perdrait l'espérance de se conserver à ce cher amant.

Le Sultan envoya ordre dès le grand matin au Visir de se rendre sur le champ au Serail. Amulaki partit avec toute l'impatience d'un Courtisan qui attend des faveurs extraordinaires de son Prince. Il ne se promettoit pas moins que d'être le confident des plaisirs de son maître. Son étonnement ne se peut exprimer, lorsque l'Empereur en courroux, lui dit : Amulaki vous m'avez supposé une esclave que vous achetates hier ; votre mort m'eut déjà vengé si cette esclave n'eut retenu ma justice : la peine que je vous réserve ne vous sera pas moins cruelle. Remettez-moi ce matin votre fille, ou vous & toute
votre

vosre famille payerez vos refus du plus cruel des supplices.

Le Visir désespéré se retira chez lui. Achmet vint le recevoir à la porte ; ce jeune homme , qui s'attendoit à expirer de douleur au récit des plaisirs du Sultan , étoit si affligé qu'il ne remarqua pas la tristesse de son pere. Amulaki le tirant à l'écart, lui dit : mon malheur est à son comble , l'Esclave a parlé & l'Empereur demande Attalide. Achmet charmé d'une nouvelle qui reveilloit les esperances presque éteintes de son amour, se persuada d'abord qu'Almansine n'avoit pû plaire au Sultan , puisque ce Prince demandoit qu'on lui remît Attalide ; il eut peine à moderer sa joye & à empêcher que le Visir ne s'aperçût de ce qui se passoit dans son cœur. Amulaki con-

tinuoit cependant à lui exprimer la colere de l'Empereur, & lui rapporta toutes les menaces qu'il en avoit reçu.

Ce tendre fils invita son pere à tranquiliser l'émotion qui l'agitoit, & lui dit : Ma sœur & moi sommes inconnus au Serrail, Seigneur, & nous nous ressemblons assez pour qu'on nous prenne aisément l'un pour l'autre ; donnez-moi ses habits & me conduisez au Serrail. Que feroit de toi l'Empereur ? dit le Visir. Soliman, reprit Achmet, est trop en colere contre vous, pour élever votre fille à la dignité de Sultane favorite ; il ne veut que vous punir. Permettez que je représente ma sœur, j'en sortirai à mon honneur, soit par mon adresse, soit par le secours d'Almanfine, si l'Empereur l'aime. Vous retarderez du moins

de quelques jours le malheur qui menace Attalide. Amulaki aimoit son fils, mais sa tendresse pour sa fille étoit excessive; ainsi quoiqu'il connût tout le risque de cette nouvelle séparation, elle flatoit trop son inclination pour s'y opposer plus long-temps.

Les graces & la jeunesse d'Achmet, sous les habits de sa sœur, rendoient son déguisement si naturel, que le Visir lui-même crut se méprendre. Il le mena au Serrail, & Soliman, pour témoigner plus de mépris au pere, ne daigna pas faire dévoiler la fille: conduisez-la, dit-il à Hally, chef des Eunuques noirs; chez Almanfine, & si elle la reconnoît pour fille d'Amulaki, vous la revêtirez d'un habit d'Esclave. Pour vous, Visir, votre Palais vous

fervira de prison , à vous & à votre fils jusqu'à nouvel ordre : votre fille sera occupée des plus vils offices du Serrail. Sans les prieres d'Almanfine , vous & votre famille auriez déjà subi la peine que merite un Sujet , qui abuse de ma confiance.

Haly presenta la nouvelle Esclave à Almanfine , & lui dit , en levant le voile d'Attalide : Madame , le Grand Seigneur demande si c'est là la fille du Vifir ? Almanfine reconnut Achmet , malgré ses habits ; son trouble pensa la déconcerter , le danger d'un objet si cheri la soutint. Oui , répondit-elle à Haly ; mais dites à l'Empereur , qu'il ne me connoît pas encore , s'il croit flatter ma vanité en m'envoyant cette esclave : si cependant il veut punir le pere

sur la fille, j'en eusse opposé point
 à ses volontez, mais qu'il n'at-
 tendé pas de moi que je serve
 sa vengeance. Haly donna
 un habit d'Esclave à Attalide,
 & rapporta cette réponse au
 Sultan. Almanfine seule avec
 son amant feignit d'abord de
 n'avoir pas reconnu ce dé-
 guisement; & l'amoureux Ach-
 met auroit pensé qu'elle s'y
 méprenoit, s'il n'eût remarqué
 sur son visage des mouve-
 mens embarrassés, qui sem-
 bloient lui promettre quel-
 que événement favorable : il
 attendit en la regardant ten-
 drement, qu'elle parlât la pre-
 mière. Almanfine, les yeux
 baissés commençoit un dis-
 cours qu'elle n'achevoit pas.
 Réveuse & inquiète, elle gar-
 da quelque temps le silence,
 & elle alloit enfin le rompre,
 lorsqu'on lui annonça l'Em-

pereur. Retirez-vous, dit-elle à la fausse Attalide, en la pouffant dans la chambre voisine, votre vûë irriteroit peut-être Soliman; prenez votre nouvel habit, & ne vous présentez que lorsque je vous appellerai. Achmet sortit par une porte pratiquée dans la ruelle du lit, & entra dans la chambre où logeoient les Esclaves destinées au service de la Sultane favorite. Le reste des Esclaves du Serrail obéït indifferemment aux autres Sultanes, sans être attachées à pas une. C'est à cet état humiliant, que le Sultan destinoit la fille du Visir.

Almansine prit un air gai pour recevoir l'Empereur, & elle lui dit: la fille du Visir souffrit sa disgrâce, avec tant de douceur qu'elle a excité ma compassion. Elle

met son bonheur à ne dépendre que de moi ; je lui suis assez redevable pour chercher à adoucir sa condition , accordez-la moi , je vous prie , j'aurai soin qu'elle ne se présente pas devant vous ; cette nouvelle preuve de votre bonté augmentera ma reconnoissance. J'avois résolu , répondit le Sultan , de l'humilier davantage , mais dès qu'elle vous plaît , vous êtes la maîtresse de son fort ; il suffit à ma vengeance que son pere la croye malheureuse , & qu'il n'espere plus de la revoir. Il entâma ensuite une conversation des plus tendres ; Almanfine y répondit avec tant de discretion , que Soliman en conçut une secrète joye , & qu'il se flatta d'un bonheur prochain. Cette belle craignoit qu'il ne prît envie au Sultan

de voir la fille du Visir & de l'entretenir, & qu'il ne reconnût facilement le jeune Achmet caché dans le Serrail sous les habits d'Attalide; pour éviter un coup si dangereux, la Sultane tourna la conversation sur d'autres sujets dont elle amusa l'Empereur jusqu'au moment qu'il la quitta.

Pour comprendre toute l'inquiétude d'Almansine, il faudroit être femme, & que l'ennuyeuse conversation d'un mari que l'on n'aime pas retardât une première entrevue avec un amant cheri, qui pour preuve de son amour a tout hazardé, & qui court risque dans ce moment, sur le plus léger soupçon, de perir par la main d'un jaloux tout puissant. Cette situation est trop rare, & il n'y a que celles qui l'ont éprouvée, qui en peuvent

vent exprimer toutes les alarmes. Achmet colé contre la porte de la chambre écou-
toit leur entretien ; il ne s'i-
maginoit pas qu'on s'en tînt
à de vaines paroles ; tant de
retenue dans un Sultan lui
sembloit un prodige.

Après le départ de Soli-
man, Almanfine apprit à son
Esclave qu'elle resteroit à son
service. Elle avoit pris le par-
ti de continuer de feindre ,
soit pour se conserver plus de
liberté avec lui , soit pour s'é-
viter l'embarras d'une premie-
re déclaration. Une fille dif-
fère toujours l'aveu de sa dé-
faite , & sur-tout lorsqu'elle
ressent pour la première fois
le pouvoir de l'amour. Ach-
met transporté de joye se
jetta à ses pieds : Madame,
lui dit-il, vous me reconnois-
sez. Je ne me flatte pas assez

L

pour me persuader que ma présence vous soit agréable : ma vie est entre vos mains, mais je ne puis plus être malheureux, puisque je n'ai d'autre voye pour sortir du Serrail que la mort. Que votre empressement à me demander au Sultan me combleroit de joye, si un autre motif que la pitié vous portoit à adoucir ma condition !

Je suis trop sincere, lui répondit Almanzine, pour vous dire que je vous ai pris pour votre sœur, quoique vous lui ressembliez beaucoup. J'avois d'abord pensé que j'étois destinée pour vous, & que le Visir m'acheroit dans ce dessein, ne doutant pas qu'il n'eut assez de femmes pour lui.

Dans cette pensée je vous avois examiné avec attention; vous pouvez même vous en

être apperçû. Ma surprise & mon affliction furent à l'excès, quand j'entendis qu'il me retenoit pour lui, & qu'il m'emmenoit sans vous rien dire ; elles augmentèrent encore le lendemain, quand il m'apprit qu'il me destinoit au Serrail : je fais si peu de cas de cet honneur, que je ne trouvois de consolation pour moi que dans l'esperance de ne point plaire au Grand Seigneur, qui avoit promis de me renvoyer, en cas qu'il ne fût point touché de mes foibles attraits. Il en est arrivé tout autrement, le Sultan après m'avoir vûë, a résolu de me garder, & quoi que jusqu'ici j'aye lieu de me flatter qu'il aura pour moi plus d'égard que les Sultans n'en ont ordinairement pour leurs esclaves, il est aisé de prévoir que les choses ne peuvent pas

Lij

subſiſter long-temps ſur le pied où elles ſont. J'avois pris un parti dont j'aurai le temps de vous parler ; mais votre arrivée ici , l'inquiétude qu'elle me donne , & la paſſion que vous me marquez , dérangent entièrement mon projet.

Vous ne me parlez , Madame , que de mes ſentimens pour vous , lui dit Achmet ; j'ai été allez heureux pour trouver une occaſion de vous les prouver, ſans que vous puiſſiez en être offenſée ; mais vous ne me dites point ſ'ils vous ſont agréables , c'eſt de cela cependant que dépendent ma vie ou ma mort.

Le danger que vous courez , répondit Almanſine , & auquel vous vous êtes expoſé ſi courageuſement, ce que vous avez pénétré de mes ſentimens, & ce qui nous eſt déjà arrivé

me persuadent que vous en êtes suffisamment instruit.

Quand j'aurois quelque lieu de me flatter, reprit Achmet, oserois-je le faire sans votre aveu, Madame ? ignorez-vous que l'on doute toujours de son bonheur, quoique l'on ait lieu d'espérer ? Ce que j'ai fait est moins l'ouvrage de ma confiance que de mon désespoir, l'impossibilité de vivre sans vous m'a fait hasarder de vous donner une marque d'amour si convaincante que vous ne puissiez douter de mes sentimens, sans laquelle vous les auriez peut-être ignorés toute votre vie : je voulois en même-temps vous obliger à plaindre mon sort, car il n'est pas possible que je puisse cacher plus long-temps qui je suis.

Ces deux amans employe-

L iij

rent une partie de la nuit à s'entretenir de tout ce qui intéressoit leur amour. Achmet lui rendit compte de ce qu'il avoit fait pour s'introduire dans le Serrail ; elle lui dit la maniere & le moyen dont elle s'étoit servie pour contenir la passion du Sultan. Ils passaient des mouvemens les plus vifs aux reflexions les plus tristes. Le tendre Achmet ne pouvoit deffendre son cœur de quelque inquiétude ; le Sultan étoit jeune & bien fait , les marques d'amour qu'il donnoit à Almanfine par sa retenue & son respect , étoient plus grandes de la part d'un Maître absolu , que tout ce qu'il venoit de faire : de plus, il falloit que ce respect se terminât un jour ou d'une façon tragique, ou d'une autre maniere qu'il trouvoit encore

plus fâcheuse pour lui.

Almansine de son côté étoit dans des allarmes cruelles ; elle achetoit bien cher le plaisir de voir Achmet , par les craintes que sa présence lui donnoit.

Quelques jours se passerent ainsi ; le Sultan amoureux s'accommodoit aux volontés d'Almansine , & elle employoit tout son esprit à adoucir les manieres peu delicates du Serrail. Un jour ce Prince se fit un plaisir de lui faire voir une pêche dont il avoit donné les ordres , & qu'il faisoit faire exprès pour elle. La Mer borne les Jardins du Serrail, & baigne les murs d'une Terrasse qui se termine à un Pavillon magnifique que les Sultans ont fait bâtir pour y venir prendre l'air ; car les Turcs n'ont au-

L iiij

cun goût pour la promenade ; ils prennent seulement le frais assis sur des carreaux , ou sur des bancs aussi bas que leurs Sophas.

Soliman conduisit Almanfine dans ce Pavillon ; il lui fit remarquer la Mer toute couverte de barques de Pêcheurs , dont il y en avoit plusieurs attachées par des anneaux de fer à la muraille de la Terrasse.

Au premier signal toutes les barques se détacherent pour aller à la pêche. Elle fut magnifique , tant par la propriété des barques & les habillemens des Pêcheurs , que par la quantité de poissons que l'on prit. Almanfine parut satisfaite de cette galanterie ; elle admira la situation charmante de ce lieu , & demanda au Sultan la liberté d'y

retourner le lendemain ; elle le pria même de trouver bon qu'elle eût une clef de ce Pavillon , parceque le rivage de la Mer lui faisoit plaisir. Soliman y consentit , & la pria seulement de n'y mener jamais aucune Sultane , parce qu'il vouloit qu'elle seule fût en droit d'y venir quand il y alloit pour se reposer : elle n'eut aucune peine à le lui promettre , ce n'étoit pas là son dessein.

Lorsqu'Almansine fut de retour dans son appartement, elle appella son cher Achmet, & lui dit : je viens de voir une pêche que j'ai trouvée d'autant plus agréable , qu'elle m'a fait imaginer un moyen de sortir d'ici avec vous ; elle lui dit qu'elle avoit remarqué que les barques des Pêcheurs arrivoient jusqu'au

pied de la Terrasse, & précipitément au bas des fenêtres du Pavillon; qu'elle en avoit demandé la clef au Sultan, & qu'elle iroit avec lui, dès la même nuit, visiter les lieux avec plus d'attention.

Achmet ne répondit rien à ce discours; il regardoit comme une chose presque impossible de sortir du Serrail; il ne vouloit pas non plus contredire la Sultane, il avoit pris le parti de mourir quand il seroit temps; sa seule inquiétude étoit pour elle, car il étoit inutile de vouloir détruire ses idées, c'est toujours un plaisir présent que l'esperance.

Almansine en étoit cependant si occupée qu'elle fit un paquet de toutes les pierreries que le Sultan lui avoit donné, & les mit dans une cassette; elle ne garda qu'un

diamant qu'elle enveloppa dans une lettre. Achmet la regardoit avec étonnement ; la gayeté que lui inspiroient les préparatifs d'un voyage qu'il ne croyoit pas possible, & qui cependant pouvoit avancer leur perte, le plongea dans des reflexions tristes ; la Sultane s'en apperçut, & lui en fit des reproches tendres.

Dès qu'il fut nuit nos deux amans sortirent ensemble, & allerent dans le Pavillon ; Almanfine uniquement occupée de son projet gardoit le silence, & s'appuyoit sur le balcon qui donne sur la Mer ; le bruit qu'ils firent en entrant, fut entendu par un Pêcheur qui étoit dans sa barque au - dessous du Pavillon, & il dit aussi-tôt à son fils ; allons - nous en , le Grand

Seigneur doit bien-tôt arriver dans ces lieux, puisqu'on ouvre la porte du Pavillon : comme il ne vient jamais à des heures si indûes, il faut qu'il ait quelque affaire d'importance, il seroit sans doute fâché de nous trouver ici ; nous pourrons accommoder nos filets à la pointe du jour.

La Sultane jugea que puisqu'elle les entendoit, elle en pouvoit être entendue : achevez votre ouvrage, leur dit-elle, & recevez seulement le paquet que je vous jette, ce n'est qu'un échantillon de ma liberalité. Si vous êtes assez courageux pour exécuter ce que je vous propose, votre fortune est faite.

Le Pêcheur ramassa le paquet qui contenoit la lettre & le diamant ; il lut fort distinctement au clair de la Lu-

ne ce qu'Almansine lui mar-
quoit, il y rêva quelque temps,
& lui répondit ensuite : si vous
voulez, Madame, vous trou-
ver ici demain à pareille heu-
re, j'apporterai des cordes &
des perches d'une longueur
assez grande pour les porter
jusqu'à vous ; nôtre Grand
Prophète fera le reste.

Almansine charmée de cet-
te réponse s'en retourna avec
Achmet dans son appartement
elle lui dit en y rentrant : Eh
bien, Achmet, nous sortirons
demain d'esclavage ? il lui re-
pondit avec la même froideur,
je le souhaite plus que je ne
l'espere ; mais quand nous se-
rions assez heureux pour sor-
tir du Serrail par cette voye,
nous n'en serons pas plus a-
vancés, le Sultan nous pour-
suivra, & nous ne pourrons
lui échapper,

N'importe, répondit-elle ; nous n'avons ni le tems ni l'occasion de prendre des mesures plus exactes ; mais le Ciel nous fera peut-être plus favorable que vous ne pensez. Ils passèrent le reste de la nuit à tout préparer pour leur fuite ; leurs projets étoient accompagnés de discours fort tendres , & de toute la fermeté que donne la nécessité de vaincre ou de mourir.

Le Sultan vint prendre Almanfine le lendemain pour lui faire voir une nouvelle pèche ; elle étoit ordonnée différemment que la première , & ne lui cedit ni en magnificence ni en beauté. Après la fête , Soliman se retira plus amoureux que jamais ; il avoit entretenu la Sultane longtemps de l'amour qu'elle lui avoit inspiré ; Almanfine l'a-

voit écouté agréablement , & même lui avoit marqué plus de gayeté qu'à l'ordinaire ; elle lui laissa entendre aussi que les soins qu'il prenoit pour la divertir lui étoient agréables , & lui marquoient des sentimens dont elle étoit contente.

La nuit étant venuë, elle sortit avec Achmet comme la précédente nuit pour aller dans le Pavillon ; mais soit qu'elle fut arrivée de meilleure heure, ou que le Pêcheur n'eût pas encore pris son parti , la barque ne se trouva pas au lieu marqué ; jugez de leur inquiétude ! Achmet se seroit trouvé fort heureux dans ce moment, s'il en avoit été quitte pour la vie ; la crainte que le Pêcheur n'eût trahi Almanfine , & que le Sultan ne tournât son amour en fureur,

ne lui laissoit pas la force de parler.

Il étoit dans cet état lorsqu'Almansine plus accessible à l'esperance , lui dit qu'elle voyoit de loin quelque chose , & que c'étoit sans doute le Pêcheur. Achmet ne regardoit point du côté de la Mer , tant il étoit persuadé que leur perte étoit sûre , il approcha de la fenêtre , & jugea comme elle que c'étoit une barque ; en effet c'étoit le Pêcheur qui venoit remplir sa parole : il arrêta sa barque sous le Pavillon , & leur jetta des cordes , comme il avoit projeté ; Almansine descendit la première avec la cassette qu'elle emportoit , Achmet descendit ensuite. Ils prirent l'un & l'autre en s'éloignant des habits que le Pêcheur avoit apporté pour eux , & ils jetterent les leurs

leurs dans la Mer, de peur que le Pêcheur tenté de la valeur de celui d'Almansine, n'en voulût conserver quelque chose, & que ce vêtement ne les fit découvrir dans la recherche qu'ils ne doutoient pas que l'on feroit d'eux.

Almansine avoit eu la précaution de laisser sur la table qui étoit au milieu du Pavillon, une lettre ouverte adressée au Sultan. Le lendemain ce Prince étant venu voir la Sultane selon sa coutume, & ne la trouvant point dans son appartement, il la fit chercher par tout le Serrail. Il se ressouvint qu'il avoit trouvé bon qu'elle eût une clef du Pavillon, & crut qu'elle y pourroit être; mais il ne l'y trouva pas & il en frémit; son inquiétude augmenta lorsqu'il aperçut un papier sur la table,

M

(c'étoit la lettre qu'Almansine y avoit laissée) elle étoit conçûë en ces termes.

ALMANSINE, à son Empereur
& son Maître SOLIMAN.

Une passion malheureuse que j'ai sentie avant d'avoir éprouvé les bontés de votre Hauteſſe, m'a empêché de répondre à votre amour; il est juste que je prévienne le châtiment que je mérite, & que vous seriez en droit de me faire: cette raison m'a fait prendre le parti de me jeter dans la Mer, trop Heureuse si je puis prouver à votre hauteſſe, parce que je fais contre moi-même, qu'elle ne doit pas condamner des ſentimens involontaires. Attalide de son côté plus ſenſible à l'Eſclavage qu'à la mort, veut ſuivre mon exemple: recevez donc, Seigneur, les dernières marques de mon deſeſpoir, & du regret que j'ai de paroître ingrate au plus

*grand & au plus aimable Em-
pereur qui ait jamais été ,*

ALMANSINE.

Le Sultan après avoir lû
cette lettre plusieurs fois , ne
put s'imaginer qu'Almansine
eût préféré la mort au bon-
heur de lui plaire. La premie-
re chose qui lui vint dans l'es-
prit fut que la fille du Visir
avoit conservé commerce de
lettres avec son pere par le
moyen de quelques Esclaves
noirs, qu'elle en avoit fait part
à Almansine , & qu'elles a-
voient pris des mesures ense-
mble pour sortir du Serrail. Il
fut sur le point de faire mou-
rir tous ses Esclaves dans des
tourmens si horribles qu'ils
fussent obligés de confesser la
verité ; mais trouvant quel-
que chose de trop barbare à
sacrifier un si grand nombre

M ij

d'innocens pour un coupable, il jugea plus à propos d'envoyer à la maison du Visir, avec ordre de l'amener avec son fils. Ces ordres furent executés promptement, mais le Visir toujours inquiet depuis qu'Achmet étoit dans le Serrail, courut à l'appartement du Jardin au premier bruit qu'il entendit, & fut assez heureux pour se sauver, avant que ceux que le Grand Seigneur envoyoit lui eussent fermé le passage. Les émissaires du Sultan ne trouverent que le prétendu Achmet qui étoit couché sur un sofa dans la Salle basse ; il en sortoit pour s'informer du bruit qu'il entendoit lorsqu'il fut arrêté & conduit devant le Sultan.

Dès que l'Empereur apprit la fuite du Visir, il fut confirmé dans sa pensée qu'il s'é-

toit enfui avec sa fille & avec
 Almanfine, & que c'étoit lui
 qui leur en avoit fourni les
 moyens; il ordonna au Chef
 des Eunuques de conduire
 Achmet dans un lieu reserré,
 & de lui faire souffrir tous les
 tourmens imaginables jusqu'à
 ce qu'il eût déclaré où étoient
 son pere & sa sœur.

Haly sortit dans le dessein
 d'exécuter les ordres du Sul-
 tan; mais lorsqu'il voulut
 mettre la main sur le feint
 Achmet: n'approche pas, lui
 dit-elle, je suis une fille, de
 pareils châtimens ne sont pas
 convenables à mon sexe; fais-
 moi parler au Sultan, ou don-
 ne-moi la mort. Elle ôta en
 même temps son Turban, &
 ses cheveux longs & naturel-
 lement frisés se répandirent
 sur ses épaules. L'Eunuque
 interdit retourna auprès du

Sultan pour lui apprendre cette nouvelle , & sçavoir sa volonté.

Ce Prince ordonna avec précipitation qu'on fît venir devant lui cette fille infortunée : je serai bien aise , dit-il , d'éclaircir par moi-même une aventure si surprenante. Haly rentra avec elle dans la chambre du Sultan.

Attalide avoit les cheveux épars , les yeux baissés , l'air noble & modeste. Soliman frappé de sa beauté comme d'un coup de foudre , & saisi d'un mouvement dont il ne fut pas le maître , se jetta à ses pieds pour lui demander excuse. Vous jugerez aisément quelle fut la surprise de cette aimable fille , lorsqu'elle vit dans cet état celui qui l'avoit traité indignement , & devant qui on la faisoit paroître en

criminelle, & dont elle n'attendoit que la mort, quoiqu'elle ne connût point son crime. La seule confiance qu'elle avoit en son innocence lui avoit fait demander de parler au Sultan sans esperer qu'il voulût l'entendre; elle s'en étoit même repentie, quand elle s'étoit vûe conduite devant lui. L'émotion & la frayeur dont elle fut saisie la firent tomber en foiblesse, & répandirent sur son beau visage une pâleur mortelle; elle fut promptement secouru par les soins tendres & empressés du Sultan; les couleurs vives qui réparurent peu à peu sur ses levres firent connoître qu'elle étoit mieux.

Attalide ouvrit enfin ses beaux yeux, après avoir repris entièrement ses esprits; elle témoigna quelque honte d'être

avec l'habit d'un homme ; le Sultan lui fit apporter un habit magnifique , & la mena lui-même dans l'appartement qu'Almansine venoit d'occuper, en la priant de se reposer ; il feignit ensuite de se retirer pour ne pas la contraindre ; mais il resta dans une chambre voisine avec Haly qu'il retint seul.

Qu'elle est belle , lui disoit le Sultan ! que j'en ai été frappé ! Que je crains de lui avoir déplu par l'état où mes ordres l'ont mise ; elle me craindra , l'amour & la crainte ne vont point ensemble. Seigneur , lui disoit Haly , vous n'aimez point en Sultan ; ce sont les ménagemens que vous avez eus pour Almansine qui lui ont donné la hardiesse de vous offenser. Je puis avoir eu tort, reprit le Sultan, à l'égard d'Al-

d'Almanfine ; mais pour celle-ci j'ai raison , elle m'a vû pour la premiere fois comme son persécuteur , je suis cause des plaintes que je l'entends faire , & je tremble que les Noirs n'y ayent donné trop de sujet. Non , Seigneur , elle ne nous a pas donné le temps d'exécuter vos ordres. Mes ordres étoient , reprit le Sultan en colere , pour Achmet , & non pas pour elle. Seigneur, répartit Haly, nous sommes présentement instruits de vos sentimens, notre respect pour elle égalera notre obéissance pour vous.

Le Sultan fit signe à l'Eunuque de se retirer , & lui ordonna de faire sçavoir qu'il coucheroit dans le Serrail & dans la chambre de l'Esclave d'Almanfine. Il ne sçavoit pas encore le nom d'Attalide , &

N

quoiqu'il eût une impatience extrême de l'apprendre, la crainte de l'incommoder en la faisant trop parler, l'avoit obligé de remettre au lendemain à s'éclaircir de sa curiosité.

Il disoit en lui-même : j'étois la dupe d'Almansine, parce que je l'aimois médiocrement, il y a une grande différence du goût à la passion, on ne sçauroit en juger que lorsqu'on a senti l'un & l'autre ; l'on suit un goût de fantaisie, mais une passion nous entraîne ; on est capable de réfléchir quand on n'est point frappé vivement, mais une grande passion est plus forte que nous ; on est forcé de lui obéir, rien ne peut la contredire : il ne dépend pas de moi, par exemple, de ne pas demeurer ici ; la mort me feroit moins cruelle que de m'en

éloigner ; je n'étois pas ainsi pour Almanfine, je la voyois avec plaisir, l'esperance de lui plaire me flattoit, mais je la quittois tous les jours, je pouvois vaquer au soin de mes Etats jusqu'au moment que je devois la revoir. Quelle difference !

Pendant que le Sultan faisoit ces réflexions, Attalide accablée des divers mouvemens dont elle avoit été agitée pendant toute cette journée, n'avoit pû fermer l'œil de toute la nuit. Le Sultan, qu'elle n'avoit vû que dans un moment de frayeur, & qu'elle n'avoit presque pas envisagé, étoit toujours présent à son esprit, elle se rappelloit avec plaisir qu'elle l'avoit vû à ses pieds, & qu'il lui avoit marqué del'inquiétude de son état, elle souhaitoit de le re-

Nij

voir le lendemain, & de le trouver aimable. La nuit se passa dans cette situation de part & d'autre. Dès la pointe du jour le Sultan, qui ne s'étoit pas couché & qui n'avoit pû dormir un moment, entendit Attalide qui sortoit de son lit & marchoit à tâton dans son appartement : il entra aussitôt dans sa chambre. Attalide qui se croyoit seule fut extrêmement effrayée de sentir un homme qui l'arrêtoit ; mais l'Empereur la rassura tendrement, & lui dit : que voulez-vous faire, Madame ? qui peut troubler un sommeil aussi précieux que le vôtre ? voudriez-vous aussi me quitter ? Attalide qui l'avoit reconnu à sa voix répondit à toutes ces demandes, en lui disant : Seigneur, je ne puis dormir, & dans l'impatience de revoir la

lumière, j'allois ouvrir une fenê-
 nêtre pour voir s'il étoit jour
 & faire ma priere du matin;
 mais d'où sortez-vous, ajouta-
 t-elle, je croyois être seule en
 cet appartement? Je n'ai voulu
 confier à personne le soin de
 vous servir, répartit le Sultan,
 & pour ne point troubler votre
 sommeil, je m'étois retiré dans
 la chambre voisine; mais l'a-
 mour que vous m'avez inspiré
 ne m'a pas permis de m'éloi-
 gner davantage. Seigneur, lui
 dit Artalide, je ne devois pas
 me flatter de vous avoir don-
 né de l'amour; l'état où vous
 m'avez vû peut faire com-
 passion, c'est, je croi, le seul
 sentiment qu'il puisse inspi-
 rer. Je vous supplie, lui dit
 le Sultan, d'oublier, s'il se
 peut, tout ce qui s'est passé:
 vous auriez horreur d'un hom-
 me qui vous a donné tant d'in-

quiétude, & qui, peu après ;
vous parle d'amour ; mon
ignorance est excusable, vous
avez été prise avec les habits
d'un homme qui m'a offensé ;
je ne pouvois deviner qui vous
étiez ; je suis même fort cu-
rieux de sçavoir quelle peut
être la cause de votre dégui-
sement. Seigneur, lui dit At-
talide, je n'en ai jamais sçu
la raison, je vous dirai seule-
ment que mon pere m'a fait
prendre les habits de mon fre-
re, qu'il m'a ordonné depuis
plusieurs jours de me servir de
la ressemblance qui est entre
nous pour tromper jusqu'à nos
Esclaves ; que mon frere est
parti de la maison avec mes
habits, sans m'avoir jamais dit
où il alloit.

Vous êtes donc la fille du
Visir ? oui, Seigneur, répondit
Attalide, je croyois que vous

le sçaviez ; les Noirs m'ont demandé, de votre part, des nouvelles de l'Esclave Almanfine, mais je ne l'ai vûë qu'une nuit, je n'ai pû les instruire de son sort. Je reposois dans une salle basse, lorsque les gens que vous avez envoyé à la maison de mon pere m'ont arrêtée & conduite ici en criminelle.

Je suis fort obligé, dit le Sultan, à la fuite d'Almanfine, puisqu'elle est cause que vous êtes ici, Madame ; je souhaite que vous n'en foyez point fâchée ; vous y serez Maîtresse absoluë, tout vous y sera soumis jusqu'à moi-même. Si cela est, Seigneur faites-moi la grace de me dire pour quelle raison j'y suis, & quel étoit le sujet de la colere qui vous a obligé de m'y faire conduire indignement.

Le Sultan lui conta ce qui

N iiij

s'étoit passé à son sujet, les deux supercheres que le Visir lui avoit faites, & la fuite d'Almansine avec la prétendue Attalide; il lui dit ensuite que croyant que le Visir les avoit fait sauver, il avoit envoyé chez lui pour s'assurer de sa personne, & connoître la verité, que l'on n'avoit point trouvé le Visir, & qu'elle avoit été prise & amenée pour Achmet son frere.

Le Visir, lui dit Attalide, n'a point de part à la fuite d'Almansine; il n'est pas sorti de sa maison depuis que vous lui avez donné son Palais pour prison, & je m'étonne qu'on ne l'ait pas trouvé lorsque vous avez envoyé; mais, Seigneur, continua Attalide, vous étiez donc bien amoureux d'Almansine, puisque vous preniez tant de soin pour la

retrouver je ne vous avois pas encore vûë , Madame , reprit le Sultan ; de plus il entroit , dans l'ordre que j'ai donné , plus de colere contre le Visir , que d'amour pour elle : je pensois même au moment que vous vous êtes levée , combien ce que je sens pour vous est different du goût que j'avois pour Almanfine. Seigneur , dit Attalide , passe-t-on dans un moment d'une passion à une autre ? Non , Madame , répondit le Sultan , si elles étoient égales ; on aime pas autant que l'on peut aimer , toutes les fois qu'on le croit ; on est de bonne foi lorsqu'on le dit , mais l'experience apprend que l'on s'est trompé. Vous croyez donc , Seigneur , dit Attalide , m'aimer beaucoup plus que vous n'aimiez Almanfine ? Je fais plus que le croire , Madame , reprit le

Sultan , car j'en suis certain ; c'est l'amour que j'ai pour vous qui me fait connoître que je n'ai point aimé Almanfine. Si ce que vous me dites est vrai , Seigneur , je serai fort heureuse ; je trouvois beaucoup de legereté à changer si souvent , & j'avois tout lieu d'appréhender qu'il ne parût demain un nouvel objet qui m'effaçât de votre esprit.

Je dissiperei facilement vos soupçons , Madame , lui dit le Sultan , si vous voulez bien souffrir que je suive vos pas , & que j'emploie le reste de mes jours à vous prouver les sentimens que j'ai pour vous.

Seigneur , les Sultans ont plus d'une chose à faire , lui répondit Attalide , je serai très-contente pourvû que vous ne donniez point à d'autres les heures que vous pouvez passer dans le Serrail. Le Sul-

tan répondit à un aveu si tendre par les assurances les plus vives. Attalide profitant de ces momens favorables lui parla du Visir, & demanda sa grace. Le Sultan charmé de lui donner cette marque du pouvoir qu'elle avoit sur son cœur, lui sacrifia sans peine toute sa colere, pardonna au Visir & lui accorda la liberté de le voir quelquefois en sa présence : outre cette grace, ce Prince ajoûta à tous les titres du Visir la charge de Grand Jardinier qui donne les entrées du Serrail ; mais laissons le Sultan & Attalide pour parler d'Almansine.

Elle arriva heureusement avec Achmet dans la cabane du Pêcheur, qui les cacha tous deux dans un réduit où il mettoit ses filets, & les autres choses nécessaires à son

ménage ; il leur dit de ne point sortir de-là qu'il n'eût été comme à son ordinaire vendre son poisson à la ville. Il sortit quelques heures après la pointe du jour.

Almansine prit alors la parole & dit : vous aviez raison, Achmet, je ne croi pas que nous soyons plus avancés pour être ici, il me paroît encore plus difficile d'en sortir que du Serrail. Achmet lui répondit : nôtre Grand Prophète & votre courage qui nous a conduit, nous sortirons peut-être de ce mauvais pas.

Almansine rêva quelque temps, ensuite elle prit la parole : je me souviens, dit-elle, d'avoir vû faire chez mon pere une pommade, dont on se servoit pour les Esclaves, elle leur rendoit la peau plus

noire & plus luisante , il faut en faire , elle peut nous déguiser au point de n'être pas reconnus de ceux qui seront chargés de notre recherche , ils ne nous peuvent chercher que sur le portrait qu'on leur aura fait de nous. Cela seroit bon , dit Achmet , si nous étions noirs en effet , & si nous avions les traits faits comme eux , mais la couleur de notre peau ne prendroit qu'une legere impression , & nous donneroit un déguisement qui deviendrait suspect ; pour moi , je suis d'avis que nous nous tenions cachés ; si le Pêcheur voit venir quelqu'un pour chercher chez lui , nous monterons aussi tôt dans sa barque , & nous gagnerons la pleine mer , il faut seulement être alerte , heureusement on découvre d'ici tout ce qui peut y aborder.

Si nous pouvions tenir la mer dans une barque le jour & la nuit , cela seroit assez bien , reprit Almanfine , mais il faut revenir coucher ici , & l'on peut nous y attendre ; si nous ne pouvons pas nous donner la couleur & les traits des Noirs , nous pouvons au moins imiter celle de ces peuples qui sont aux côtes de Coromandel , qui n'ont qu'une demi-teinte , & qui d'ailleurs ont les cheveux & les traits réguliers ; nos habits ne sont pas remarquables , leur pauvreté jointe à ce déguisement , peut nous servir pendant la vivacité de notre recherche. Almanfine appella le fils du Pêcheur pour l'envoyer à Constantinople acheter les drogues nécessaires à son projet. Le pere revint pendant ce temps-là , & leur dit

abbrods ?

qu'il n'avoit entendu parler de rien , & que tout étoit tranquille.

Il avoit apporté des provisions , Almanfine & Achmet mangerent avec lui ; cependant le fils du Pêcheur revint de la ville fort effrayé , & leur conta le desordre qui regnoit dans Constantinople , que la garde du Grand Seigneur s'étoit emparée de la maison du Visir , & qu'il avoit vû son fils qu'on menoit au Sultan , qui étoit , disoit-on , dans une furieuse colere ; qu'il vouloit le faire mourir , s'il ne lui faisoit retrouver une Sultane qui s'étoit sauvée du Serrail par le moyen du Visir. Il se tourna ensuite du côté d'Almanfine : c'est vous , je croi , Madame , que l'on cherche ; si l'on vient ici , nous sommes tous perdus.

Achmet à ce recit fut accablé de douleur , il crut son pere & sa sœur dans des tourmens horribles , pour confesser une chose dont ils n'avoient aucune connoissance ; il se reprochoit d'avoir consenti aux projets d'Almansine, j'aurois péri tout seul , disoit-il , & j'entraîne après moi Almansine , mon pere & ma sœur.

Almansine de son côté pensoit à peu près la même chose. Mon cher Achmet , lui disoit-elle , je ne suis pas surprise de votre affliction , je serois de même si j'étois à votre place ; ce qui me donne le plus de chagrin, c'est que vous allez me haïr à cause des malheurs que j'attire sur vous & sur votre famille ; mais faites reflexion , je vous prie , que tout ce que j'ai fait
n'a

n'a été que pour me conser-
ver toute entière à vous , je
me flattois que le Sultan pour-
roit croire que je m'étois jet-
tée dans la mer comme je lui
ai écrit ; il étoit impossible
de prévoir qu'il auroit du
soupçon du Visir , puisque
nous ne pouvions avoir de
commerce avec lui ; c'est une
chose faite , & s'il ne faut que
me livrer au Sultan pour dé-
tourner ce malheur , je le fe-
rai volontiers , & me donne-
rai la mort en sa présence ,
pourvu que vous me por-
mettiez de sauver vos jours ;
oui je me donnerai la mort
devant lui , car je ne puis me
résoudre de retomber en son
pouvoir sans avoir pris les
précautions nécessaires pour
qu'il ne puisse pas me sauver
la vie & me pardonner.

Je suis si éloigné de vous

O

haïr , Madame , lui dit Achmet , que ce que vous dites me fait frémir ; il faut suivre notre destinée , ne songer qu'à ce qui peut contribuer à votre sûreté , j'y suis lié inséparablement , & je vous jure que je ne suis sensible à la mienne que par l'interêt que vous y prenez ; voyez donc ce que vous voulez faire , car je suis incapable de rien par moi-même , je ne sçaurois me tirer de la douleur où je suis , que par la crainte de vous perdre ; prenez soin de vous & de moi.

Almansine le remercia , & courut faire sa pommade , elle jugea à propos d'en faire l'essai sur elle-même , de peur de n'avoir pas bien réussi , & qu'il n'y eût quelque chose qui pût faire du mal à son amant. Cette drogue lui donna une couleur

bazannée qui la changea entièrement ; charmée d'avoir si bien réussi , elle se hâta d'en froter le visage & les mains d'Achmet , ce qui fit un effet si considérable que le Pêcheur & son fils les méconnurent quand ils les virent. Il n'en falloit pas davantage pour remettre l'espérance dans le cœur d'Almansine qui fit tout son possible pour la faire passer aussi dans celui de son amant.

Le lendemain le Pêcheur alla à Constantinople , comme à son ordinaire , il avoit passé la journée à la pêche , pendant qu'Almansine & Achmet faisoient le guet pour n'être point surpris.

La confiance d'Almansine en son déguisement étoit si grande, qu'elle regardoit continuellement par la fenêtre

O ij

qui étoit du côté de la Ville pour voir revenir le Pêcheur, elle l'apperçut enfin quand il fut dans une distance à pouvoir le distinguer, elle ne trouva rien de triste ni d'inquiet dans sa démarche, & elle dit à Achmet: venez voir notre Pêcheur, il nous apporte de bonnes nouvelles, son visage me l'annonce. Il a sans doute bien vendu son poisson, lui dit Achmet, la seule bonne nouvelle qu'il nous peut apporter, c'est que l'on ne nous a pas encore trouvez, & nous le sçavons sans lui. Le Pêcheur arriva comme il finissoit cette parole, & leur dit: les nouvelles de la Ville sont bien différentes aujourd'hui de ce qu'elles étoient hier. Le Sultan qui croyoit qu'on avoit pris le fils du Visir, parce que sa fille étoit revêtue de ses ha-

bits, l'a voulu voir, il en est devenu amoureux, il a passé la nuit avec elle, & ce matin on a publié la grace du Visir: il étoit caché dans une maison voisine, où on l'avoit déjà découvert avant de sçavoir que le Sultan lui pardonnoit; je l'ai vû passer, il avoit le visage gay & content. L'avez-vous vû lui-même, lui dit Achmet en l'interrompant, & le connoissez vous? Je l'ai vû souvent, lui dit le Pêcheur, dans les ruës de Constantinople, & je le connois très-bien.

O nôtre grand Prophète, dit Achmet, que vous êtes juste! & que vous êtes bon! Almanfine eut tant de joye de voir Achmet hors de l'inquietude qu'il avoit pour son pere & pour sa sœur, qu'elle oublia de s'informer si l'on ne disoit rien d'elle, mais Ach-

met revenu à lui le demanda avec empressement au Pêcheur, qui lui répondit que le Sultan faisoit chercher Almanfine avec beaucoup de soin pour la punir. Almanfine prit sa parole: que cela ne vous inquiète point, mon cher Achmet, sa nouvelle passion ralentira ma recherche; nous n'avons qu'à nous tenir ici quelque tems sans sortir, nous aurons tous les jours des nouvelles de la Ville, sur lesquelles nous prendrons nos mesures.

Quoique nos amans ne fussent pas loin du Serrail, ils étoient ensemble, & rien ne troubloit leurs plaisirs. Il ne leur en falloit pas davantage pour se trouver parfaitement heureux. Ils recevoient tous les jours par le Pêcheur de nouvelles confirmations de l'a-

mour du Sultan pour Attalide ; c'étoit autant de sujets de sécurité pour eux , ils n'ont peut-être jamais passé de plus doux momens. Au bout de quelques jours, Almanfine dit à Achmet , nous ne pouvons pas demeurer ici toute notre vie ; le Pêcheur veut , dit-elle , se défaire de son diamant , depuis hier il m'en a parlé dix fois : il faut que nous soyons partis pour qu'il le puisse vendre en sûreté pour lui & pour nous. J'ai imaginé qu'il faut que nous fassions un pèlerinage à la Meque pour voir le tombeau de Mahomet , & le remercier ; ensuite nous nous établirons dans quelque Isle ; avec ce que nous avons de pierreries , nous aurons de quoi vivre paisiblement.

Achmet approuva ce dessein , & il chargea le Pêcheur

de s'informer s'il n'y avoit point de Vaisseau qui fît voile de ce côté-là ; le Pêcheur en trouva un , & fit marché avec le Capitaine pour deux voyageurs. Lorsque tout fut convenu , ils firent leurs préparatifs pour ce voyage , & après avoir récompensé libéralement le Pêcheur , ils furent conduits heureusement jusqu'au Vaisseau où ils s'embarquerent.

Lorsque le Pêcheur eut vu partir le Vaisseau , il retourna avec grande impatience dans la Ville pour vendre ses diamans ; il s'adressa pour cela aux plus fameux Marchands , qui jugerent à leur beauté qu'ils ne pouvoient appartenir qu'au Sultan , & ne pouvant comprendre par quel hazard ils étoient entre les mains d'un Pêcheur , ils l'arrêterent ;
l'un

l'un d'eux alla porter les diamans à Soliman qui les reconnut pour être du nombre de ceux qu'il avoit donnés à Almanfine. Le Sultan dit qu'il vouloit parler lui-même à celui qu'on venoit d'arrêter; le Marchand alla le chercher & l'amena devant le Grand Seigneur. La crainte & la présence du Sultan firent tout avouer au Pêcheur qui n'oublia aucune circonstance, pas même celle du déguisement; des fugitifs. Sa bonne foi lui sauva la vie, le Sultan lui pardonna, & se contenta de reprendre ses diamans, qu'il porta dans le moment même à Attalide en lui racontant ce que le Pêcheur avoit dit d'Almanfine & d'Achmet; car depuis qu'il s'étoit éclairci avec le Visir, il sçavoit toutes les métamorphoses du jeune Ach-

met, & ne doutoit point que ce ne fut lui qui sous l'habit d'Esclave avoit servi la Sultane, & avoit prit la fuite avec elle.

Le Sultan fit partir en même temps une frégate des plus legeres , pour atteindre ce vaisseau qui venoit de sortir du port , & il chargea le Capitaine de quelques ordres secrets. La frégate joignit bientôt le vaisseau , & après avoir reconnu le Pavillon , & avoir fait les signaux ordinaires , le Capitaine descendit dans sa chaloupe , & vint à bord ; son premier soin fut de faire enfermer tous les passagers, & de les examiner ensuite séparément l'un après l'autre. Achmet & Almansine ne purent échapper à cette recherche malgré leur déguisement ; le jeune Amant fut transporté

aussitôt dans la frégate, & Almanfine renfermée sous une garde assurée dans la chambre du Capitaine de Vaisseau. La frégate reprit ensuite le chemin de Constantinople, & le Vaisseau continua sa route pour Smyrne, avec ordre d'y attendre des nouvelles du Sultan au sujet de l'infortunée Almanfine.

Cette tendre Amante ne put soutenir un si cruel revers, ni voir partir son cher Achmet; sa constance & ses forces l'abandonnerent, & l'on eût beaucoup de peine à la faire revenir. Elle se persuadoit que le Sultan ne les avoit fait séparer que par un reste de bonté pour elle, & pour avoir un prétexte de ne sauver la vie qu'à elle seule; mais elle avoit pris la résolution de se donner la mort, plutôt que de

survivre un moment à son malheureux amant.

D'un autre côté Achmet qui ignoroit l'endroit où on le conduisoit, n'étoit pas plus tranquille ; il arriva bientôt à Constantinople, mais à la vue de cette ville, il sentit augmenter ses chagrins : cependant il avoit peu d'inquiétude pour lui, l'affliction d'Almansine l'occupoit uniquement, & dans l'incertitude cruelle où il étoit de son sort, il craignoit quelque ordre particulier contre elle. Ces tristes reflexions l'occupoient tout entier pendant qu'on le conduisoit au Serrail ; il étoit même devant le Sultan sans le sçavoir tant il étoit occupé de ces pensées funestes.

Le Sultan lui dit d'abord : Achmet, je sçai ce qui est dû à votre insolente temerité,

mais je ne veux pas être votre Juge & votre Partie ; suivez-moi ; vous apprendrez votre sort d'une autre bouche que de la mienne ; il faut que ce soit dans le même lieu où vous m'avez offensé que votre condamnation soit prononcée. En achevant ces mots , il le mena dans l'appartement d'Attalide. Elle étoit assise sur un Sopha ; mais dès qu'elle aperçut son frere , elle courut à lui les bras ouverts , avec une joye incroyable ; le Sultan m'a ordonné , lui dit-elle , de vous apprendre votre sentence , Achmet ; la voici. Ce Prince vous pardonne , il pousse sa bonté encore plus loin ; le Soudan d'Egypte vient de mourir , il vous envoie à sa place , & vous permet d'aller prendre Almanfine qui est à Smyrne , & de l'emmener a-

vec vous. La délicatesse de ses sentimens pour moi l'a empêché de la faire conduire ici, il a cru que sa présence me pourroit donner quelque inquiétude.

Achmet étoit presque sans sentiment, il ne pouvoit répondre à sa sœur, la présence & les bontés du Sultan qu'il avoit offensé lui ôtoient l'usage de la parole. Il se jetta cependant à ses pieds, & les tint long-temps embrassés, & rappelant toutes ses forces, il lui dit : vous connoissez, Seigneur, ma confusion par mon silence, votre bonté & ma reconnaissance feront mon supplice à l'avenir. Si ma sœur n'avoit pas été assez heureuse pour vous faire connoître l'amour, je ne pourrois me justifier; je me flatte que mon respect & mon zele dans l'em-

ploi dont vous m'honorez ,
vous prouveront qu'il falloit
une passion aussi tyrannique
pour obliger Achmet à man-
quer au plus grand & au plus
aimable Empereur de l'uni-
vers ; c'est ce même aveugle-
ment qui m'a conservé le cœur
d'Almansine, elle étoit pré-
venue pour moi avant d'avoir
vû votre Hautesse ; pardonnez-
lui, Seigneur, de vous avoir
préferé un miserable comme
moi.

Le Sultan prit la parole, &
dit : laissez le soin de votre
justification à la Sultane, em-
brassez votre pere que j'ai fait
venir, & partez sur le champ ;
l'inquiétude que doit avoir
Almansine pourroit la rendre
malade ; je vous enverrai mes
ordres pour le gouvernement
de l'Egypte, lorsque vous se-
rez arrivé à Smyrne. Achmet

fortit après avoir dit adieu à la Sultane & à son pere , & s'embarqua sur la même frégate qui l'avoit amené.

Il arriva à Smyrne sans aucun accident , il y trouva Almanfine fort changée par l'inquiétude qu'elle avoit eue. La joye de revoir Achmet, la certitude de ne le jamais quitter, une grande fortune si peu attendue ; tout cela lui rendit aisément son premier éclat. Ils partirent pour l'Egypte peu de temps après & ils y sont depuis vingt-deux ans : leur passion est aussi vive que le premier jour. J'ai oublié de vous dire , continua Gracieuse , qu'Almanfine avoit retrouvé Hassam & Zatime pendant l'absence d'Achmet. Je vous dirai une autre fois par quelle aventure ils étoient venus à Smyrne ; car j'entends du

bruit , & voilà le Genie Mahoufmaha qui vient.

En achevant ces paroles , Gracieuse apperçût en effet le Genie qui arrivoit : foyez attentif , dit-elle à Zulma , à ce qu'il va faire. Ils remarquèrent qu'il entroit par le haut du dôme , qui se levoit comme une calotte ; tout le reste du Pavillon étoit scellé du Sceau de Laide des Laides ; le Genie lui-même n'y auroit pas pû passer.

Gracieuse fit descendre son char à côté des fenêtres, pour écouter ce qu'il diroit à la Princesse ; Mahoufmaha l'accabloit de reproches , & la menaçoit de la faire mourir si elle ne consentoit à l'épouser. Il sçavoit bien cependant qu'il ne pouvoit rien sur sa personne que de son consentement , par les précautions

que Gracieuse avoit prises auprès que la méchante Fée eût dotié la Princesse, mais la Princesse ignoroit ces circonstances, & quoiqu'elle eût une frayeur mortelle, elle résistoit courageusement, & le prioit même d'exécuter ses menaces.

Après quelques momens, Mahoufmaha sortit par le même endroit dans une colere incroyable.

Gracieuse le laissa partir, & lorsqu'il fut suffisamment éloigné, elle leva comme lui la calotte du dôme du Pavillon, prit la Princesse entre ses bras, & la mit dans son char. Elle partit ensuite par une route opposée au Génie, la crainte qu'elle eût que Mahoufmaha ne revînt sur ses pas, lui fit prendre la résolution de ne pas perdre un moment pour la confier aux

Nymphes. Elle éleva son char fort haut , & lorsqu'elle fut au milieu de la mer méditerranée , elle se précipita dedans avec une telle vitesse , que la Princesse crut être perdue.

Le char , Gracieuse , la Princesse & Zulma arriverent au fond de la mer en moins d'un instant. La surprise de la Princesse fut grande de se trouver au fond de l'eau , & d'y voir les plus belles habitations du monde. Pour Zulma il ne pouvoit plus être surpris de rien.

Le char de Gracieuse s'arrêta à une grande porte de cristal , qui fermoit une Ville de même matiere ; elle étoit éclairée , quoiqu'elle fût au fond de la mer , par un beau soleil ; cela n'est pas surprenant , puisque c'est le même

que celui qui brille sur notre horizon.

Je ſçai bien que des Astrologues prétendent qu'il tourne autour de la terre ; d'autre que la terre tourne elle-même , & qu'il éclaire l'autre partie du monde quand il ſe cache pour nous ; mais ils ſe trompent ; les anciens plus habiles convenoient qu'il alloit ſe coucher chez Tétys ; Or Tétys , les Naiades & toutes les Divinités de la mer dont ils ont eû une connoiſſance aſſez imparfaite , n'étoient autre choſe que les Nymphes dont je vous parle.

Je n'ai fait cette digreſſion que pour prévenir de mauvais eſprits entêtés des prétendues découvertes qui ont été faites ſur les aſtres , qui pourroient me taxer d'ignorance , & pour leur faire voir que j'en

ſçai plus qu'eux, puis que j'en parle de ſcience certaine.

Il eſt donc conſtant que le ſoleil rentre dans la mer quand il ceſſe de nous éclairer, & qu'il n'en ſort que pour nous rendre la lumière; c'eſt ainſi que l'a ordonné le Deſtin.

Les peuples de la mer ont des nuits comme nous, auxquelles ils ſuppléent par des lampes de criſtal de même matière que leurs Palais, qui leur donnent la plus agréable lumière que l'on puiſſe voir.

Gracieuſe arriva donc à cette porte, elle deſcendit de ſon char avec Achmet, & la Princeſſe, & elle dit aux Aigles qui traînoient ſon char de revenir le lendemain à la même heure. Elle fut reçûe par un nombre infini de

Nymphes au moins aussi belles que les Sylphides. Elles l'avoient vû descendre, & elles venoient en foule lui demander ses ordres; Gracieuse leur dit qu'elle leur amenoit la Princesse de Perse pour leur en confier le soin jusqu'à ce qu'elle pût en disposer autrement.

Gracieuse se tourna du côté de la Princesse, qui n'avoit point encore parlé, & lui dit: pardonnez-moi la frayeur que j'ai été obligée de vous donner, je n'avois pas le tems nécessaire pour vous avertir de ce que je voulois faire pour vous; je vous avois même ôté l'usage de la voix pour vous empêcher de crier dans le premier moment de votre surprise, & il étoit d'une si grande conséquence d'observer ces formalitez, que le moindre

bruit auroit fait revenir le Genie sur ses pas ; il est aussi prompt que nous à tout ce qu'il fait ; j'aurois eu un combat à livrer avec lui ; votre présence & celle de Zulma m'auroit fort embarrassé : vous êtes présentement en sûreté , & vous pouvez dire & faire tout ce que vous voudrez.

La Princesse à qui Gracieuse venoit de rendre la parole , la remercia avec beaucoup de grace & d'amitié ; elle avoit appris par le Genie ce que c'étoit que les Fées , parce qu'il s'étoit vanté de sa naissance & du pouvoir qu'il tenoit de sa mere ; il lui avoit dit aussi plusieurs fois que le Destin lui avoit donné un souverain empire sur elle , mais il ne lui avoit pas dit qu'elle étoit sous la protection de Belle des Belles , afin qu'elle

n'eût aucune esperance de sortir du lieu où elle étoit.

Cependant ils arriverent dans le plus beau Palais de la Ville , il appartenoit à la Nimphe Meline , qui en fit les honneurs. Elle les reçut dans un appartement magnifique , & après quelques momens de repos , elle fit servir à manger à la Princesse & à Zulma. La Fée & les Nimphe qui l'accompagnoient firent un cercle autour d'eux , & la conversation roula sur l'évenement qui rassembloit une si brillante compagnie. La Princesse rêvoit & paroissoit peu attentive , elle rougissoit , elle vouloit parler , mais elle refermoit aussi-tôt la bouche avec un air embarrassé ; Gracieuse qui étoit auprès d'elle , & qui l'examinoit connut bientôt ses pensées les plus

plus secretes , & lui dit : avoïez , Princesse , qu'on est bienheureuse d'avoir affaire à gens qui entendent sans qu'on ait la peine de s'expliquer, sur-tout quand il est question de certaine matiere ; elle approcha ensuite de son oreille , & lui dit : ma sœur Agréable qui a présidé à la naissance du Prince Ormosa a reçu ordre de Belle des Belles d'aller à son secours , & de le tirer de la peine où l'a mis la douleur de vous avoir perduë ; il ne tiendra pas à nous que vous foyez heureux l'un & l'autre.

La Princesse lui baïsa la main , pour lui marquer sa joye & sa reconnoissance , & la pria de ne la pas laisser aussi long temps dans cette Ville , qu'elle avoit été dans son Palais.

Q

Gracieuse sourit , & lui dit qu'elle y feroit peu , mais qu'elle étoit sûre que le temps lui paroîtroit beaucoup plus long. La Princesse rougit encore à ce discours ; Gracieuse pour la tirer de l'embarras où elle l'avoit mis , adressa la parole à la Nimphe , pour lui apprendre combien cette Princesse étoit chere à Belle des Belles.

Gracieuse passa la nuit à donner les ordres pour la garde de la Princesse , & pour son divertissement ; Meline s'en chargea , mais la Princesse étoit trop occupée d'Ormosa pour croire que toute autre chose que sa présence lui pût être bien agréable.

Quand le Soleil fut de retour , Gracieuse dit aux Nimphe qu'elle vouloit partir sans voir la Princesse , de peur

qu'elle ne lui fit quelques questions sur le Prince Ormosa, à quoi elle ne pouvoit encore lui répondre.

Les Nymphes reconduisirent Gracieuse & Zulma, jusqu'à la porte par où elle étoit arrivée; elle fit remarquer à Zulma l'extrême beauté de cette Ville, la voûte de cristal qui en formoit le ciel, & qui soutenoit ce prodigieux volume d'eau, que nous appellons Mer, les différentes couleurs qui y paroissent attachées par la reflexion des rayons du Soleil qui venoit de se coucher pour nous, & de se lever pour eux; ce peuple qui habitoit sous cette même voûte beau & bien fait; en un mot un peuple nouveau qui n'avoit d'autres occupations que le plaisir.

Gracieuse montra aussi à

Q ij

Zulma une infinité de mortels, que le Destin avoit favorisé dans les naufrages , & qu'il avoit ordonné aux Nymphes de retirer dans leurs habitations , pour leur procurer l'immortalité ; on les distinguoit aisément , parce que leur figure étoit infiniment moins belle.

Ils arriverent cependant à la porte , où ils trouverent le char ; & après avoir dit adieu aux Nymphes , Gracieuse partit avec Zulma , elle perça la voûte & l'eau , avec autant de rapidité qu'elle avoit fait en descendant ; elle prit la route qui lui avoit été marquée par Belle des Belles par le milieu de l'air. En traversant l'Egypte , elle s'arrêta subitement au-dessus d'une des Pyramides , Zulma en fut surpris , & la regarda pour

lui en demander la raison ,
 mais la Fée lui fit signe de se
 taire , en mettant le doigt sur
 sa bouche ; il remarqua qu'el-
 le étoit fort attentive , & sem-
 bloit écouter quelque chose
 d'importance ; pour lui il
 n'entendoit qu'une voix peu
 distincte qui proferoit quel-
 ques paroles d'un ton triste.

Arrêtons-nous ici , dit Gra-
 cieuse , je vois dans cette Pi-
 ramide ruinée deux hommes
 qui ont besoin de mon secours ,
 je veux y descendre ; mais pour
 attirer leur confiance , il faut
 que je ne paroisse pas ce que
 je suis , ni vous non plus.

Elle fit descendre son char
 à la porte de cette Piramide ,
 & passa la main sur le visage
 de Zulma , ensuite sur le sien ,
 & l'un & l'autre prirent la fi-
 gure de deux vieillards très
 cassés.

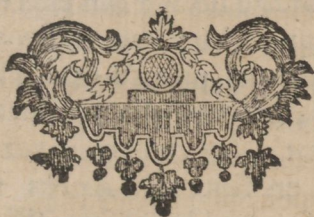
Gracieuse entra la première dans le bas de cette Pyramide, & dit à Zulma de la suivre. Deux hommes étoient assis sur du jonc, dans le fond de cette espèce de cave faite comme un tombeau. Tout le monde sçait que les anciens Rois d'Egypte n'avoient point d'autres Mausolées : le temps en a détruit plusieurs, & ce qu'il en reste est abandonné, comme le sont toutes les vieilles mazes. L'un de ces deux hommes parut à Zulma, beau, bien fait & d'une mine très-haute : l'autre étoit courbé au point d'avoir presque la tête à ses pieds ; son visage étoit difforme, les yeux rouges & chassieux, & les autres traits horribles.

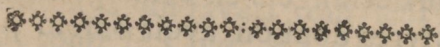
Ils parurent l'un & l'autre surpris de voir entrer quelqu'un dans ce lieu ; celui qui

étoit bien fait prit la parole ,
& dit : Qui que vous foyez ,
sortez d'ici, vieillards, & nous
y laissez seuls ; nous y sommes
avant vous , & vous nous dis-
puteriez la place avec peu de
succès.

Gracieuse prit la parole a-
vec un ton de voix cassée , &
qui n'articuloit presque que
des sons, & lui répondit : nous
ne venons pas , mon frere &
moi , pour vous importuner ;
un orage nous a fait entrer ici,
trouvez bon que nous y de-
meurions jusqu'à ce qu'il soit
fini ; nous ne vous écouterons
point , & vous pourrez par-
ler en liberté. Après avoir
ainsi gagné leur bienveillance,
ils prirent place sur une pier-
re à quelque distance , & ils
entendirent que celui qui leur
avoit parlé, disoit au vieillard
qui étoit assis auprès de lui :

Abensai, recommencez ce que vous me disiez , aussi bien je ne sçai encore que votre nom, & puisque vous êtes malheureux , soyez certain de ma compassion , ainsi que de mon secret ; je vous donnerai la même marque de confiance sur ce qui me regarde , après que vous aurez parlé.





HISTOIRE D'ABENSAI.

LE Vieillard prit la parole en ces termes : je vous ai dit, Seigneur, que je suis fils du Roi de Tombut : j'étois né avec assez de grace , (quoique cela soit difficile à croire par l'état où vous me voyez). Pour l'esprit , vous en jugerez par vous-même.

Mon pere , qui vit encore , est un homme d'un sçavoir profond : il ne se communique à personne , & de son cabinet il gouverne avec sagesse un peuple très-grossier. On ne connoissoit avant son regne à Tombut aucune des commodités de la vie ; les bâtimens , & les habillemens y étoient negligés. On vendoit les enfans comme des esclaves

R



aux étrangers en échange des vivres dont on avoit besoin ; depuis soixante & dix ans qu'il regne , il a défendu cet usage sous des peines rigoureuses , & il a réussi à faire observer cette loi , en fournissant par lui-même à chacun ce dont il a besoin. Il a fait faire des habitations ; il a réglé l'Etat de façon que le travail fournit présentement avec abondance aux besoins des habitans , & que ses ordonnances en arrêtant la barbarie & le libertinage ont adouci & policé les mœurs. On ignore cependant d'où ce Prince tire tous les secours qu'il donne journellement à ses peuples. On ne lui voit aucune femme, quoiqu'on soit assuré qu'il a plusieurs enfans parmi lesquels il y en a de très-jeunes, dont il confie l'édu-

cation à un favori, qui seul de toute la Cour, a son logement dans le Palais.

Les premières années de ma vie se sont écoulées très-heureusement. Mon pere du milieu de son cabinet gouvernoit sa maison de même que le Royaume de Tombut. Son favori nous présentoit à lui tous les matins dans une salle qui précède le cabinet du Roi. Ce Prince nous embrassoit avec tendresse, & après quelques discours sur la sagesse, il passoit dans une chambre voisine où il avoit coutume d'entretenir seul son favori, & de lui donner ses ordres pour la journée. Après cet entretien le Roi nous renvoyoit dans notre appartement, & le favori assembloit les Ministres du Roi, à qui il répétoit tout ce que mon

R ij

pere lui avoit dit. On admire la sagesse & la prudence de ses loix. C'est dans ce conseil que l'on distribue l'or & l'argent que le Roi envoie à tous ceux qu'il juge en avoir besoin. Les choses étoient sur ce pied lorsque je suis sorti de Tombut ; je suis persuadé qu'elles subsistent de même.

J'avois environ dix-huit ans lorsqu'un accident , ou plutôt ma curiosité , me précipita dans une abyme de maux. Mon pere prevenu en ma faveur , sur le récit de son favori dont j'avois gagné l'amitié , peut-être aussi à cause que j'étois blanc , quoique lui-même & tous ses enfans soient noirs ; mon pere , dis-je , me témoignoît beaucoup plus d'amitié qu'aux autres , & il me parloit souvent en particulier , quoique toujours

en présence de mes autres freres, pour lesquels il n'a jamais eu cette distinction. Son cabinet, ainsi que je vous l'ai dit, étoit à côté de la salle où nous le venions voir tous les jours, & la porte en restoit ouverte quand il en sortoit pour venir à nous, & pour entretenir son favori. La confiance que j'avois en son amitié, & la curiosité ordinaire à la jeunesse, m'y firent entrer un jour; je n'y trouvai qu'une table de bois fort simple, une chaise de paille, & beaucoup de livres; j'en pris un qui étoit sur la table, je l'ouvris au hazard & je prononçai deux mots que je n'entendois point. Dans le moment un petit homme parut à mes yeux; il étoit haut environ de deux pieds, habillé d'une veste de Satin vert bor-

R. iij

déed'or; son visage étoit charmant, sa tête blonde, ses cheveux courts & frisés, & il portoit sur l'oreille un bonnet bordé d'or comme son habit. Il avoit la taille, les jambes & les pieds proportionnés à sa grandeur, enfin c'étoit une très-jolie poupée. Il monta sur la table d'un air fort étourdi, & me dit : que me voulez-vous, mon Maître ? Il avoit monté apparemment sur cette table sans me regarder, croyant que c'étoit Orma (c'est le nom de mon pere) qui l'avoit appelé. Mon silence lui fit connoître qu'il s'étoit trompé; il me lança un regard furieux, en me disant avec colere: jeune homme, qui vous a rendu si téméraire, d'entrer ici, & de m'appeller ? J'allois lui répondre, mais il ne m'en donna pas le temps :

vous en ferez puni de façon à vous en repentir long-temps , ajouta-t'il , d'un ton de voix effroïable; ensuite il sauta légèrement sur mes épaules, & alors il me parut si pesant que je fus obligé de me courber comme vous voyez. Il me passa ensuite sa méchante petite main sur le visage , & je devins tel que je suis aujourd'hui: Va , me dit-il ensuite , te montrer à ton pere & à tes freres dans l'état où tu es. Quand il fut descendu de dessus mes épaules, je me mis à ses pieds pour le prier de me pardonner , & je lui dis que je n'avois fait cette faute que par ignorance & par hazard ; il me répondit qu'il falloit instruire la jeunesse à ses dépens , & disparut en finissant ces paroles.

Je pris le parti de me ca-

R iiiij

cher , & de fuir pour toûjours
de la présence de mon pere ,
& de celle de mes freres ; mais
je fus très - embarrassé pour
exécuter cette résolution , &
je ne vis aucun moyen de les
éviter qu'en me jettant par la
fenêtre ; elle donnoit sur un
jardin fermé par de grandes
muraillles , qui empêchoient
qu'on ne pût voir Orma quand
il s'y promenoit. Je fis le tour
de ce jardin deux ou trois fois ,
afin d'en chercher l'issue , &
m'en aller ensuite si loin que
je ne pusse revenir dans la
maison paternelle ; mais ne
trouvant point de porte , je
revenoisdésespéré à la fenêtre
par laquelle j'étois descendu ,
lorsqu'une femme à-peu-près
de même grandeur que le pe-
tit homme qui m'a mis dans
l'état où je suis , sortit de ter-
re à mes yeux ; elle me prit

par la main en pleurant , & frappa du pied deux fois ; auf-
 sitôt il parut devant nous un
 abîme, dans lequel elle se pré-
 cipita en m'entraînant après
 elle. Je ne sçai quelle fut la
 suite de cette aventure , car je
 perdis connoissance à l'instant.
 Lorsque je revins à moi je me
 trouvai seul au milieu d'un
 grand chemin ; je parcourus
 des yeux tous les environs , &
 je ne pûs les reconnoître, quoi-
 que j'eusse très-souvent chas-
 sé dans toutes les campagnes
 de Tombut. J'apperçûs de très
 loin une Ville , & je pris le
 parti d'y aller , mais il étoit
 nuit quand j'arrivai , & ne
 pouvant aller plus avant , à
 cause de l'accablement & de la
 lassitude où j'étois , je restai
 sous la porte de la Ville où
 je m'endormis jusqu'au lever
 du Soleil, Il entroit déjà beau-

coup de monde , & je me hâ-
tai deles suivre; je demandai à
ceux que je pûs joindre le nom
de la Ville où j'étois , mais
personne ne me répondit , &
quelques uns se mirent à rire
en me voyant , d'autres re-
tournoient la vuë avec com-
passion. J'arrivai de cette façon
à la porte d'une Mosquée, dans
le temps qu'un Yman étoit
prêt d'y entrer. Il marchoit
d'un air grave , & il étoit sui-
vi d'un nombre infini de peu-
ple qui paroissoit lui por-
ter beaucoup de respect. Je
me mis sur son chemin , &
soulevant ma tête autant qu'il
étoit en mon pouvoir , je lui
fis la même question que j'a-
vois faite jusques-là inutile-
ment au peuple de la Ville.
Il s'arrêta , & m'ayant fait
une profonde reverence , en
mettant la main à son turban,

Il me dit : Seigneur, vous êtes à Bagdad. A ce mot de Bagdad, Zulma tréfaillit ; mais Gracieuse lui fit signe de se contenir. Je fus surpris, continua Abensai, & avec raison de ce que cet homme m'appelloit Seigneur, avec la figure que j'avois. Je lui répondis de mon côté avec respect, & je lui fis encore quelques questions ; mais au lieu d'y répondre précisément, il me dit : Seigneur, si vous me jugez digne de vous recevoir chez moi après la priere, je pourrai vous satisfaire sur ce que vous avez envie de savoir. Il entra en même temps dans la Mosquée, je le suivis, & j'assistai à la priere, après laquelle l'Yman vint droit à moi, & m'ayant encore salué, il me conduisit chez lui, & me fit donner à

manger ; il se mit à table avec moi , & me servit avec beaucoup de respect. Je le priai de me dire à quoi je devois attribuer tant de marques de son attention ; & il me répondit : Seigneur , vos malheurs ne m'empêchent point de reconnoître le Sang dont vous êtes sorti ; vous n'en sçavez pas encore toute la grandeur, mais il ne m'est pas permis de vous l'apprendre ; je vous dirai seulement que vous vous appelez, Abensai , que vous êtes fils du Roi de Tombut, & que votre imprudence vous a mis dans l'état où vous êtes, & vous n'en pouvez sortir qu'en recevant une pièce d'or de la main d'un homme ruiné ; il doit vous la donner par un pur motif de compassion , sans que vous la lui demandiez. Si vous pouvez trou-

ver cet homme genereux ,
vous reprendrez votre premie-
re figure , & vous serez aussi
heureux que vous êtes à plain-
dre.

Je le remerciai de son avis ,
& l'esperance de trouver quel-
que jour un adoucissement
favorable à mes maux, rallu-
ma dans mon cœur quelques
ressentimens de joye. Où trou-
ver , disois-je en moi-même ,
un homme assez charitable
pour se priver d'une pièce
d'or par un pur motif de com-
passion , lorsque lui-même en
aura un besoin extrême; j'en
dois pas desesperer cepen-
dant , continuois-je , puisque
l'Yman sçait que je dois re-
prendre ma figure par ce
moyen. Après ces réflexions
interieures , je dis à cet hom-
me venerable que j'avois re-
solu de demeurer quelque

temps à Bagdad , pour y chercher celui de qui je devois espérer la guérison & le soulagement à mes maux , & je le priai de me permettre de me retirer tous les soirs chez lui pour y prendre le repos dont j'aurois besoin. L'Yman me marqua qu'il consentoit avec plaisir à toutes mes demandes.

J'avois déjà passé quelque temps à Bagdad , lorsqu'un jour je rentrai de meilleure heure qu'à l'ordinaire , parce qu'il avoit fait une extrême chaleur , & que j'étois très-fatigué ; je cherchois un lieu frais & tranquille pour y reposer , & par hazard je pénétrai jusqu'à la porte du cabinet de mon hôte , où je l'aperçus debout parlant à l'oreille d'un homme qui avoit la physionomie agréable , &

qui paroïssoit âgé d'environ quarante ans. L'Yman parloit avec action , mais celui qui l'écoutoit ne s'en échauffoit pas davantage. Pour ne pas les interrompre , je tournai d'un autre côté , & j'apperçus une jeune fille assise dans un coin du cabinet ; sa beauté me frappa. Je m'en approchai avec respect , & la saluai humblement , mais elle ne fit pas semblant de me voir. Ma figure est si extraordinaire que je n'avois encore trouvé personne qui pût me regarder sans quelque émotion. Après lui avoir fait mon compliment, je lui fis excuse d'oser l'aborder malgré la frayeur que ma figure pouvoit lui inspirer ; j'attendois sa réponse , mais elle garda encore un silence obstiné. Ma surprise fut extrême , & je ne pûs concevoir

pourquoi elle ne faisoit aucun mouvement. Mon Hôte tournant alors la tête, & me voyant parler dans cette posture respectueuse à une personne immobile, se mit à rire, & me dit : Abensäi, vous perdez votre temps ; cette statuë ne peut vous voir ni vous répondre ; tout autre que vous s'y méprendroit, & la croiroit vivante : elle est faite par un ouvrier si habile que l'on peut s'y tromper.

La statuë à laquelle je parlois, est pareille à celle à qui vous adressez votre compliment ; elle représente un sage avec lequel je suis en grande liaison, & par ce moyen, sans sortir de mon cabinet, quand je parle à l'oreille de cette figure, mon ami m'entend, il répond pareillement à une autre figure qu'il tient de

de moi, & je l'entends de même. Celle que vous voyez assise représente la fille de ce sage ; il m'a chargé de son éducation , & sans qu'il soit nécessaire que je sois auprès d'elle , je lui donne des préceptes de sagesse.

Ce discours augmenta encore ma surprise ; je le priaï de m'instruire du nom du père & de la fille , mais il me répondit qu'il ne lui étoit pas permis de satisfaire ma curiosité là-dessus , & il m'invita à cacher avec plus de soin les empressements que je ressentais. Il avoit raison ; dans le triste état où j'étois , & accablé de maux , je devois me trouver trop heureux de pouvoir parler à cette belle par une voye qui ne m'obligeoit pas à montrer mon infortune. Cependant je continuai de

S

parcourir la Ville tous les jours , moins pour chercher la personne charitable qui devoit me rendre ma premiere figure, que pour rencontrer le pere de la beauté que j'adorois , & faire connoissance avec lui pour m'introduire ensuite dans sa maison. C'étoit tous les soirs un chagrin nouveau pour moi de ne l'avoir point rencontré ; je rentrois dans la Maison avec une tristesse mortelle , & ne manquois pas d'en faire part à ma statuë ; car l'Yman m'avoit laissé la liberté de la voir tous les jours, de l'entretenir de mon amour & de chercher auprès d'elle quelque consolation. Je passai quelque tems dans cette yvresse d'amour qui ne laisse pas de donner du plaisir , quoique les objets n'en soient pas réels ; j'étois sûr que cette personne

m'entendoit , qu'elle étoit persuadée par mes discours que j'étois infiniment amoureux ; il est vrai qu'elle ne me répondoit pas , & que je ne pouvois sçavoir si mon amour lui étoit agréable ; mais d'un autre côté je pensois que nul homme n'avoit la liberté de la voir. Je me flattois quelquefois que l'Yman vouloit la préparer par mes soins & mes discours à me voir sans horreur ; il me trouve peut-être , disois-je en moi-même, un assez bon parti pour cette fille , malgré le triste état où le sort m'a réduit ; le temps m'éclaircira de tout , ne songeons maintenant qu'à jouir du plaisir de la voir , & de lui parler.

Au bout de quelques mois , le Sage me dit : Abensäi , vous perdez ici votre temps ;

Sij

vous aviez dû trouver dans Bagdad la personne qui vous tirera de l'état où vous êtes , vous l'auriez rencontrée; vous vous amusez à parler d'amour sans qu'on puisse vous répondre ; il faut être en état de plaire lorsqu'on est amoureux. Faites vos réflexions sur ce que je vous dis ; je ne veux pas vous presser de partir , mais je ne veux pas aussi que vous ayez à me reprocher de ne vous avoir pas dit ce que je pense.

Je vous suis fort obligé , lui dis-je , je me suis fait la même leçon , mais j'avois besoin de votre conseil pour m'arracher à une image si parfaite.

Je pris aussitôt la résolution de fortir de Bagdad , & dès le lendemain à la pointe du jour j'allai trouver le Sage, pour prendre congé de lui,

& parler encore une fois à la personne dont j'étois charmé. Je me jettai ensuite à genoux devant cette statuë , je lui dis les raisons de mon départ ; je l'assurai de l'excès de mon amour , & j'employai les termes les plus vifs pour la persuader qu'il n'y avoit que la mort qui pût changer les sentimens que j'avois pour elle.

Le Sage avoit passé dans la chambre prochaine pour me laisser la liberté de parler sans témoin , il en avoit usé de même tout le temps que j'avois demeuré chez lui. Je ne pus m'empêcher, en lui disant adieu , de lui témoigner mon inquiétude sur le peu de moyens que j'avois pour faire mon voyage ; je le consultai ensuite sur les lieux où je devois aller : à cet égard , me dit-il , c'est à vous , Abensai ,

à vous déterminer, la Puissance suprême vous inspirera. Vous ne devez pas avoir moins de tranquillité sur vos besoins; avez-vous manqué depuis que vous êtes sorti de la maison paternelle? Je compris qu'il avoit raison, je le priai d'oublier mon peu de confiance, & après mille protestations d'amitié & de reconnoissance, je l'embrassai tendrement, & je sortis de Bagdad à la pointe du jour. Je ne vous ennuyeraï point, Seigneur, du récit de mes derniers voyages, & de tous les maux que j'ai souffert. Je vous dirai seulement qu'il ne m'est rien arrivé de remarquable depuis quatre ans que je n'ai cessé de marcher. Je suis arrivé ici après avoir fait le tour de l'Afrique, en suivant les côtes. J'ai coutume de passer les nuits, ou la

grande chaleur du jour dans le premier lieu que je trouve commode , & j'y séjourne quelquefois quand l'extrême lassitude m'ôte le pouvoir de marcher. Cette pyramide que j'ai trouvée dans mon chemin m'a paru propre à me retirer ; je vous y ai trouvé , Seigneur, c'est le premier bonheur que j'ai senti depuis que je suis sorti de Bagdad ; vous avez eu plus de compassion de moi que de frayeur , & j'ai senti pour vous tout le respect que vous imposez par votre présence. Le plaisir d'apprendre les raisons qui vous obligent de vous cacher dans un endroit si peu convenable , me donnera une seconde consolation ; je vous supplie , Seigneur , de ne me point faire languir dans cette impatience,





HISTOIRE D'ABULMER.

JE m'appelle Abulmer, Seigneur, je suis fils du Soudan d'Egypte qui commande dans le pays où vous me voyez dans un état si malheureux, que vous conviendrez que vous êtes moins à plaindre. Il vous reste la flateuse esperance de voir changer votre état ; vous aimez, & vous ne sçavez point si vous êtes haï, moi je n'en puis douter, & ce qui augmente mon désespoir, c'est que je serois heureux si j'avois été aussi sage que je suis amoureux.

Je suis né, continua-t-il, avec toutes sortes d'esperances ; mes parens avoient pour moi une amitié qui égaloit l'amour

l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre ; jamais passion n'a été plus constante , puisqu'elle subsiste encore. Ils m'ont élevé avec beaucoup de soin , & j'ai été assez heureux pour réussir dans tous mes exercices , & répondre aux esperances qu'ils avoient conçues de moi.

Ma passion dominante a été la chasse ; j'étois moins flatté des applaudissemens que je recevois dans mes exercices publics, que d'avoir tué quelques bêtes ferores.

Un jour que la poursuite d'un taureau sauvage m'avoit éloigné de mes gens , glorieux de l'avoir vaincu , j'en rapportois la tête , & je revenois au petit pas , le long des bords du Nil ; j'apperçus de loin une femme qui fuyoit , & qui étoit poursuivie par

T

un de ces animaux dangereux , qui ne sortent du Nil que pour chercher une proye. Mon cheval étoit presque rendu ; mais ne pouvant refuser le secours que je devois à cette femme , je le poussai de vitesse sur la bête , & je la fis rentrer dans le fleuve avec épouvante. La femme qu'elle avoit poursuivie courroit toujours , quoique je lui criasse de toute ma force qu'elle n'avoit rien à craindre ; elle arriva à l'entrée de cette pyramide où nous sommes présentement. Je la suivis , & je la trouvai couchée à terre , comme une personne à qui les forces avoient manqué , & presque évanouie de frayeur & de lassitude ; mais cet état n'avoit rien diminué de sa beauté , & j'en fus si vivement touché que

je ne pus prononcer un seul mot. Cependant les forces lui revenant peu - à - peu , elle souleva la tête , & me regardant avec un air fort doux , elle me dit : je vous dois la vie , Seigneur , & je ne ferai aucune façon de vous dire que l'on est heureuse d'être engagée par reconnoissance à aimer une personne comme vous. Ces paroles étoient prononcées avec tant de grâce , & sortoient d'une bouche si charmante , qu'elles allèrent jusqu'à mon cœur.

L'amour commence toujours par nous flatter , il ne fait sentir ses peines que lorsque nous ne sommes plus à portée de l'éloigner : il n'y a que l'expérience qui puisse nous apprendre à nous tenir sur nos gardes contre des commencemens qui sont si sédui-

T ij

sans : hélas ! je n'avois encore aucune connoissance des effets cruels de cette passion.

Le commerce des femmes est interdit aux jeunes gens parmi nous , & je n'ai jamais eu de goût pour celles qui sont trop communes ; mon éducation m'en avoit éloigné. Je sentis tout le charme de ce premier moment qui nous porte à aimer , & mon cœur se livra tout entier à cette passion qui cause aujourd'hui tous mes malheurs : cette personne étoit parfaitement belle ; ses discours étoient flatteurs ; & quoiqu'ils fussent un peu trop libres pour un homme qu'elle ne connoissoit point , la magnificence de ses habits ne me permettoit pas de croire qu'elle fût une femme du commun.

Je lui presentai la main

pour la relever sans lui rien dire, elle la reçut avec une politesse noble qui me confirma dans les reflexions que je venois de faire; sa beauté s'augmenta à mes yeux; ses graces & la liberté de sa taille, y donnoient encore un nouvel éclat.

Mais, Seigneur, admirez mon innocence; je disputois tous les jours avec succès contre les plus sçavans du Caire, & cependant il me fut impossible d'exprimer ce que je sentoie, tant j'étois agité. Cette aimable personne fut encore obligée de reprendre la parole, & me dit: je juge à votre habit & à votre turban que je dois vous nommer Seigneur; le secours que vous venez de me donner, me fait esperer que vous serez assez genereux pour me remener ici.

T iij

près dans une habitation qui m'appartient, & où l'on est sans doute en peine de moi. Vous avez raison, lui répondis-je, Madame, de croire que je ferai tout ce qu'il vous plaira de me commander; mais si le lieu où vous voulez que je vous conduise est assez loin pour ne pouvoir pas y aller à pied, je ne puis vous offrir qu'un cheval hors d'haleine, qui peut-être expire à cette porte. Puisque cela est, me répondit-elle, il vaut mieux passer ici la nuit, à moins que vous ne craigniez de déplaire à quelqu'un qui vous attend sans doute ce soir avec impatience. Je ne crains, Madame, que de vous quitter, & si vous le trouvez bon, je demeurerai non seulement cette nuit, mais tout le reste de ma vie auprès de vous. Je me trou-

verois trop heureuse, Seigneur, me dit-elle, mais je serois bien fâchée de vous mettre à une épreuve si rude; je sçai distinguer un discours poli de ceux qu'on doit prendre à la lettre. Non, Madame, lui répondis-je, celui-ci ne vient point de ma politesse, & puisque vous scavez si bien connoître la vérité, vous devez démêler mieux que je ne sçaurois faire moi-même, ce que je pense dans ce moment. Je vous avoüerai, Seigneur, me dit-elle, que je dois être surprise du tems que vous avez été sans parler, car il me semble que vous n'avez point sujet d'être timide.

N'en devinez-vous point la raison, Madame, lui répondis-je? mon peu d'expérience m'empêche d'en juger, & je vous serois infiniment

T iiij

obligé de me la développer :
la crainte de vous dire quel-
que chose là-dessus que vous
n'approuveriez peut-être pas..
Je vous entends Seigneur, me
dit-elle en m'interrompant,
vous ne me connoissez point ;
vous vous trouvez seul avec
une femme qui vous a dit
sans doute trop prompte-
ment qu'elle vous trouvoit
aimable ; je n'avois point eu
le tems d'y faire réflexion ,
& vous avez jugé un peu trop
legerement sur une verité que
je n'ai pû retenir dans le pre-
mier mouvement de ma recon-
noissance ; mais , Seigneur ,
je ne suis pas en peine, avec le
tems, de vous donner meilleu-
re opinion de moi. Si vous con-
tinuez une connoissance que
le hazard a commencée , je
suis sûre que vous concevrez
pour moi l'estime que je merite.

J'ai pour vous, Madame, lui répondis-je, tout le respect que l'on doit au sexe, lorsque l'on est bien né; cela ne m'empêche pas d'admirer votre beauté: je pretends vous marquer mes sentimens par ma retenue, vous reglerez mes actions, & si je ne puis regler ma pensée, je prendrai soin de vous la cacher. Je veux à l'avenir n'avoir d'autre dessein que celui de vous plaire; j'en fais mon unique bonheur. En quelque lieu que vous vouliez que je vous conduise, pourvu que je ne vous quitte plus, les deserts de l'Arabie n'auront rien d'affreux pour moi.

Quoi, Seigneur, me dit-elle, si vous ne pouviez me voir que dans cette mesure, vous y viendriez avec plaisir, & vous quitteriez pour moi le Caire & votre Maîtresse? car

sans doute, vous n'avez point encore de femmes à vous. Je n'ai jamais souhaité d'en avoir, lui repondis-je, je meprise celles qui se plaisent avec le premier venu, & je ne compte point sur le cœur de celles que l'on enferme après les avoir achetées. J'approuve fort ce sentiment, me dit-elle; & puisque vous avez de la délicatesse, Seigneur, vous êtes capable d'une vraie passion: je ne veux pas cependant que vous demeuriez ici sans en sortir; mais j'exige de vous d'y venir tous les jours: j'aurai soin de m'y rendre, je serai avertie quand vous partirez du Caire. Vous feindrez d'aller à la chasse, vous quitterez vos Gens, comme vous faites quelquefois, & vous reviendrés sur vos pas me trouver ici.

Tant que ce commerce vous conviendra , il ne finira pas ; mais si vous êtes capable de me faire la moindre infidélité, vous ne me reverrez jamais ; je suis bien-aîsé de vous avertir aussi que je ne bornerai pas là ma vengeance , & qu'il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour vous marquer combien cette offense me sera sensible. Songez-y bien avant de me répondre , & de vous engager avec moi.

J'étois si déterminé à me conformer à toutes les volontés de cette aimable personne , que je n'eus aucune peine à lui faire tous les sermens que je crus capable de la rassurer sur la crainte qu'elle paroîssoit avoir de quelque inconstance de ma part.

Nous passâmes la nuit en conversation , sans qu'elle

voulût me dire son nom, ni sa condition, quoique j'en pressasse extrêmement. A la pointe du jour elle me dit : voilà l'heure qu'il faut que nous nous séparions, Seigneur; conduisez - moi seulement jusqu'à une avenue de palmiers qui est devant ma maison, je ne veux pas que mes Esclaves vous voyent; comme je puis disposer de moi, je suis libre de sortir seule pour me promener, j'en use de même tous les jours, & il ne m'étoit encore arrivé aucun accident.

Elle se leva ensuite, & je sortis avec elle, pour l'accompagner par un petit sentier jusqu'à cette allée de palmiers, dont elle m'avoit parlé, au bout de laquelle j'apperçus en effet une maison qui me parut très - belle, & que je ne pus reconnoître, quoique j'eusse

chassé souvent de ce côté-là. Elle me dit adieu, & m'ordonna de me trouver le lendemain dans cette pyramide : elle voulut, je crois, me donner plus d'impatience de la revoir, par la défense qu'elle me fit d'y revenir le même jour, sous prétexte de le donner tout entier à rassurer ma famille qui auroit sans doute trouvé mauvais que j'eusse passé la nuit dehors.

Je la quittai avec peine, & voulois la conduire plus loin, mais elle s'y opposa ; je la suivis des yeux tant que je pus la voir. Si elle m'avoit paru belle à la lueur sombre qui est ici, elle m'éblouit au grand jour ; sa démarche legere & la grace qui étoit repandue dans toute sa personne, acheverent de me charmer.

Je demeurai quelque tems immobile après l'avoir perdue de vûë ; mais enfin , lorsque mes esprits furent plus tranquilles je repris le chemin du Caire ; mon cheval, que je n'avois pû trouver en sortant de la pyramide se presenta devant moi à cent pas de là ; il étoit couché au pied d'un arbre , & sembloit m'attendre.

Un moment après , je rencontrai plusieurs Esclaves dispersés qui me cherchoient par ordre de mon Pere ; je leur dis que mon cheval s'étoit rendu trop loin de la ville , & que j'avois trouvé à propos de le laisser reposer pendant quelques heures ; ils me crurent & l'un d'eux courut annoncer mon retour.

Mon pere me fit quelques tendres reproches , sur ma fureur pour la chasse ; je m'ex-

eusai le mieux qu'il me fut possible, & je lui promis de la modérer. Sa réprimande servit de prétexte à l'inquiétude qui m'agita pendant toute la journée ; je ne pouvois demeurer un moment dans la même place ; je repassois dans mon esprit jusqu'aux moindres paroles de la personne que j'avois vûë. Je croïois dans des momens que le rendez-vous qu'elle m'avoit donné pour le lendemain, n'étoit qu'un amusement, & que se voïant seule avec un jeune homme dans un lieu aussi retiré, elle avoit voulu me tenir dans le respect, en me donnant une espérance qui me fit remettre au lendemain ; ce qu'elle avoit peur que je ne tentasse dans la même nuit, si j'avois crû ne la revoir jamais ; l'affectation qu'elle avoit eue

de cacher son nom , après
m'avoir fait dire le mien , me
rendoit la verité suspecte :
enfin je passai cette journée &
la nuit suivante dans des agi-
tations que je ne puis expri-
mer ; mais l'heure étant ve-
nuë où j'avois accoûtumé
d'aller à la chasse , je partis
du Caire , & je disperfai d'a-
bord mes gens , de façon que
je me trouvai en liberté de
venir ici. J'attachai mon che-
val au palmier qui est auprès de
la porte , & j'entrai , Seigneur ,
avec un battement de cœur
qui faisoit trembler mes jam-
bes , & qui me mettoit hors
d'état d'avancer. Je fis cepen-
dant quelques pas , & je tom-
bai dès l'entrée de la voute ; la
personne qui devoit m'atten-
dre étoit ici : elle fit un grand
cri en me voyant à bas , &
vint

vint promptement à moi pour me relever.

Rien ne peut exprimer, Seigneur, ce que je sentis dans ce moment par le plaisir de la revoir, & par l'interêt qu'elle paroissoit prendre à ce qui venoit de m'arriver : non, Seigneur, on ne meurt point de plaisir, puisque je suis encore en vie; je demeurai à ses pieds, je les tins long-tems embrassés sans répondre aux questions qu'elle me faisoit sur ma chute; mon transport étoit trop grand pour qu'elle en ignorât la cause; toute autre que l'amour, & l'amour le plus violent, ne sçauroit produire un si grand effet.

Je ne vous ennuierei point, Seigneur, de nos conversations: je venois ici tous les jours, il me paroissoit qu'elle n'avoit aucun doute sur la vérité de

ma passion ; elle me donnoit toutes les marques que je pouvois souhaiter, que celle qu'elle avoit pour moi , étoit aussi vive ; j'étois par conséquent , Seigneur, le plus heureux de tous les hommes , puisque j'étois , sans doute , le plus amoureux.

Un jour venant ici à mon ordinaire , je m'égarai & ne pus jamais trouver un chemin que je faisois tous les jours. Je tournai & retournai très-long-temps sans voir cette pyramide. Le soleil étoit si violent que ne pouvant plus le soutenir , & me trouvant auprès d'une maison , je frappai à la porte : un Esclave me vint ouvrir ; je lui dis que je m'étois égaré à la chasse , & je lui demandai la permission d'entrer pour prendre quelques momens de repos , & rappeler

mes forces , parce que je sentoie que je m'affoiblissois ; il me répondit que j'étois le maître ; que je pouvois me reposer dans une salle basse où il n'y avoit personne , & que pendant ce temps il auroit soin de mon cheval ; je le remerciai , & lui dis que je ne resterois que le moins qu'il me seroit possible , parce que j'avois une affaire pressée qui m'appelloit au Caire.

Au Caire , Seigneur ? reprit l'Esclave ; sçavez vous qu'il y a plus de vingt lieues d'ici ? je ne crois pas que vous ni votre cheval y arriviez aisément d'aujourd'hui. Je fis un cri horrible à ces paroles , & me laissai tomber sur un sofa , pénétré de douleur. Vous n'aurez pas de peine à croire , Seigneur , que j'étois au désespoir ; jecroiois ne m'être égaré que

par ma faute & j'apprehendois
que la personne qui m'atten-
doit ne me soupçonnât de lui
preferer quelqu'autre plaisir ;
je me ressouvenois qu'elle m'a-
vois dit que si je lui faisois la
moindre infidelité, je ne la
reverrois jamais. Qui pourra
lui persuader, disois-je en moi-
même, que je me suis perdu
dans un chemin que je fais
tous les jours depuis un mois ?
quoique cela soit vrai, cela
n'est pas vraisemblable. J'étois
dans ces tristes reflexions lors-
qu'une jeune fille très-belle,
ayant une couronne de fleurs
sur la tête, un habit blanc
bordé de fleurs, pareilles à
celles dont elle étoit coëffée,
entra avec des rafraîchisse-
mens dans la chambre où j'é-
tois; elle me dit en m'abordant,
Seigneur, ma Maîtresse vient
de vous voir entrer ici, elle

est dans le bain, elle m'envoie vous présenter ces rafraîchissemens, & elle va venir tout à l'heure faire elle-même les honneurs de sa maison.

Je lui suis fort obligé, répondis-je, mais il faut que je sorte d'ici dans le moment; j'ai une affaire pressée qui m'empêche de profiter de l'honneur qu'elle veut me faire. Seigneur, me répondit cette fille, vous ne commetrez pas une si grande impolitesse. Je me levai cependant sans lui répondre, & je demandai mon cheval à l'Esclave qui m'avoit ouvert. Comme j'entrois dans la cour, j'aperçus la Maîtresse de la maison qui venoit à moi: je voulus faire semblant de ne l'avoir point vûe; mais elle m'arrêta & me dit: je suis sortie de mon bain, Seigneur, pour vous voir;

je me flatte que vous voudrez bien me donner un moment d'audience , j'ai quelque chose d'important à vous dire : je lui répondis que j'étois très fâché d'être obligé de la quitter , & de ne pouvoir l'entendre ; elle m'arrêta encore & me dit en colere ; vous pouvez sans doute ne me pas écouter , mais il ne dépend plus de vous de sortir d'ici. Que l'on ferme les portes, dit-elle, à cet Esclave qui m'avoit ouvert, je veux voir si ce brutal mettra le sabre à la main contre des femmes & un vil Esclave. Ces paroles me firent rentrer en moi-même , je lui fis des excuses de mon peu de politesse ; je l'assurai que si elle sçavoit les affaires que j'avois , elle me pardonneroit.

Quelles affaires peus-tu avoir à ton âge , me dit-elle ? tu ne

dois songer qu'à l'amour; si c'est un rendez-vous on peut t'en dédommager. Elle me dit ensuite beaucoup de choses fort pressantes pour m'arrêter: mais j'avois si peu envie de l'entendre, que je ne faisois aucune attention à ce qu'elle me disoit. Elle s'en apperçut & s'en fâcha. Elle passa plusieurs fois de la colere à la tendresse: elle étoit belle, elle parloit très-bien, elle me marquoit une passion très-vive, mais rien ne pût me retenir; je persistai à lui demander en grace de me laisser sortir: ma résistance la choqua de telle maniere qu'elle s'évanouit; & je profitai du moment où l'on étoit occupé à la secourir pour monter à cheval, & sortir de cette maison fatale. Quand j'eus fait environ quatre ou cinq cens pas, je crus recon-

noître le pais où j'étois , & y avoir chassé , mais il étoit directement opposé au lieu où je voulois aller ; je poussai vivement mon cheval , & quelque diligence que je pus faire , je n'arrivai ici que lorsqu'il fut entierement nuit. Je trouvai la personne qui m'y avoit attendu qui en sortoit : je mis pied à terre pour lui conter mon aventure , mais elle ne voulut point m'entendre. Elle ceda cependant à mes prieres , & m'écouta froidement , & ensuite elle me dit , vous m'avez fait rentrer ici , Abulmer , pour me conter une fable ; si vous n'avez rien autre à me dire , je ferai mieux d'en sortir : vous sçavez ce que je vous ai dit , songez-y. Elle me quitta en achevant ces paroles ; je voulus la retenir , mais elle s'échappa de mes mains , avec tant

tant de legereté que je la perdis de vûë en un moment. Je retournai au Caire dans un desespoir incroïable ; je revins le lendemain ici , elle n'y étoit point ; je fis plusieurs jours de suite le même voïage inutilement. J'ignorois son nom , & je ne pouvois imaginer aucun moïen d'apprendre de ses nouvelles , & de lui donner des miennes ; cependant mon innocence ne pouvoit me rassurer, parce que toutes les apparences étoient contre moi. Ces reflexions me causerent un chagrin si violent , que j'en fus très-dangereusement malade, & je serois mort sans doute , si elle n'avoit pas trouvé le secret, de me faire tenir un billet où il y avoit ce peu de mots.

Je ne pousse pas la colere jusqu'à la mort, songez à rétablir vôtre santé : la premiere fois qu'elle vous permet

*trade sortir du Caire, vous trouverez
votre amie dans le même lieu où
vous l'avez cherchée inutilement.*

Ce billet me rappella à la vie ; cependant je doutois qu'il vint de la personne qui possédoit mon cœur : en effet , je n'avois vû entrer dans ma chambre que des gens attachés à mon pere ; je m'imaginai qu'il avoit fait épier mes actions depuis la nuit que j'avois couché dehors ; qu'il avoit appris mes rendez-vous à la pyramide ; qu'il avoit pénétré le secret de mon amour en observant ma conduite ; enfin qu'il avoit conclu de toutes ces circonstances ramassées , que ma maladie provenoit de chagrin , & qu'il avoit résolu de me donner quelque esperance : j'étois d'autant plus confirmé dans cette pensée que je trouvois la lettre trop courte & trop

froide pour une personne qui m'avoit donné tant de marques d'une sincere passion.

Malgré mes raisonnemens, l'esperance prit le dessus & ma santé se rétablit ; mon impatience ne me permettant pas d'attendre qu'elle fût parfaite, je me fis mettre à cheval trois jours après pour venir ici, & j'eus le plaisir d'y trouver ma maîtresse, qui pleinement convaincuë de mon innocence, calma mes chagrins par les plus tendres caresses. La satisfaction qui brilloit dans mes yeux à mon retour, persuada mon pere & ma mere que la chasse étoit absolument nécessaire à ma santé.

Je passai encore quelque temps dans cet état heureux ; je venois ici tous les jours, elle y étoit avant moi, mon bonheur

X ij

& mon amour remplissoient tout mon cœur & croissoient à chaque visite.

Un jour que je retournois au Caire au petit pas mon cheval s'arrêta & recula comme s'il avoit eu peur; je le piquai de l'éperon pour le faire avancer, il se cabra si brusquement qu'il me desarçonna & me renversa à terre sans me faire aucun mal. Dès qu'il se vit en liberté, il partit comme un trait, & je le perdis de vûe. Ma chute m'étourdit un peu, mais je repris bientôt mes sens & je me levai pour achever ma route à pied; j'avois déjà fait quelque chemin lorsqu'un Esclave noir se jeta à mes pieds, en versant un torrent de larmes: Seigneur, me dit-il, que vôtre valeur & vôtre generosité vous engagent

à venir avec moi délivrer une jeune Princesse de la tyrannie d'un monstre qui lui fait souffrir tous les jours mille maux ; vous avez peu de chemin à faire , elle n'est qu'à un mille d'ici : je lui repondis que je tenterois volontiers une pareille aventure , si je la pouvois croire veritable , mais qu'il étoit difficile de me persuader , qu'il se passât si proche du Caire, quelque chose d'injuste & de tyrannique sans que le Soudan en fût informé, & qu'il en fût informé , sans y avoir mis ordre. Il le sçau- roit sans doute, Seigneur , me dit l'Esclave , si on avoit pû le lui apprendre ; mais nous sommes arrivés hier en ce pays & nous changeons de demeure presque de jour à autre. Nôtre tyran est un Genie qui trans- porte la Princesse d'un lieu

dans un autre, comme il lui plaît; nous avons déjà parcouru l'Afrique & l'Asie, sans qu'on ait jamais sçû où nous étions; il n'y a qu'une Gouvernante & moi qui soyons attachez à la Princesse, & l'on nous retient avec beaucoup de précaution; le Palais est gardé par des bêtes féroces qui ne laissent approcher personne. Je lui demandai comment il avoit pû faire pour en sortir, & me venir trouver? Seigneur, me répondit l'Esclave, ce fabre a le pouvoir d'éloigner les bêtes féroces; je suis sorti par son moyen, & je me suis caché pendant le jour dans ce petit bois où vos gens chassoient; l'un d'eux m'a assuré que vous passeriez par ici, & je vous y ai attendu; ce qu'il m'a dit de la bonté de votre cœur, m'a donné quelque espoir que vous

voudriez bien venir avec moi délivrer la Princesse, & je vous ai reconnu, Seigneur, quoique vous fussiez à pied, à l'extrême beauté dont ils m'ont dépeint votre personne.

Je vous trouve trop flatteur pour être véritable, lui dis-je, mais je ne veux pas que vous me soupçonniez de feindre quelque incréduité à dessein de fuir une aventure aussi extraordinaire que celle dont vous me parlez; montrez-moi seulement le chemin que je dois tenir, & je le suivrai.

L'Esclave marcha devant moi sans me répondre. Après avoir traversé une partie du bois dans lequel il m'avoit conduit, j'apperçûs de la lumière à quelque distance de nous; l'Esclave se retourna & me dit: Seigneur, voilà le Pa-

lais dont je vous ai parlé ; vous trouverez à la porte des animaux de toutes espèces qui en défendent l'entrée ; mais vous les dissiperez facilement avec ce sabre que j'ai dérobé au Genie. Quand je fus muni de cette arme , le Noir me conduisit à une porte qui me parut de fer ; deux lions d'une grosseur prodigieuse étoient couchés en travers vis-à-vis l'un de l'autre ; je marchai à eux le sabre à la main , ils firent des rugissemens affreux & vinrent se coucher à mes pieds ; l'un d'eux frappa la porte avec sa queue , & à l'instant elle s'ouvrit ; un grand nombre d'autres animaux , & de bêtes féroces sortirent de plusieurs petites loges de bois pour venir à moi ; je levai le sabre en l'air pour les frapper , ils s'abaisse-

rent à mes pieds de même
 que les Lions , & je traversai
 ensuite sans autre difficulté
 une très-grande cour fort
 bien éclairée par des lumie-
 res qui paroissoient des qua-
 tre côtés du bâtiment , qui
 me parut d'une beauté sin-
 gulière. Vis-à-vis de la por-
 te par où j'étois entré , je
 trouvai quatre marches qui
 conduisoient dans un salon
 éclairé de mille bougies jau-
 nes ; une porte ouverte oppo-
 sée à celle par où j'entrois ,
 me laissa voir un appartement
 tendu de noir comme le sa-
 lon, & éclairé de même. J'en-
 trai dans cet appartement qui
 étoit fort long , je traversai
 toutes les chambres sans y
 trouver personne : l'Esclave
 qui m'avoit conduit avoit dis-
 paru sans que je m'en fusse
 apperçu ; je trouvai au bout

de cet appartement lugubre un autre salon qui n'étoit point tendu de noir, il étoit éclairé par des bougies blanches, des colones de marbre blanc soutenoient la voûte, entre chaque colonne il y avoit une niche, & sur un pied d'estal une figure noire comme l'Esclave qui m'avoit conduit; elles avoient toutes le sabre à la main, mais elles n'avoient aucun mouvement. Je m'arrêtai quelque temps à les examiner, & les voyant toujours dans la même attitude, je jugeai qu'elles étoient de marbre. Au bout de ce salon il y avoit un tombeau de marbre noir élevé de terre par trois marches de marbre blanc; au bas de la première marche étoit assise une vieille femme, la tête dans ses mains, & les coudes appuyés sur ses

genoux ; elle pleuroit amere-
ment , & quoique j'appro-
chasse près d'elle , elle ne pa-
rut pas y faire aucune atten-
tion. Je montai jusques au
tombeau , & je soulevai un
tapis de drap d'or qui
couvroit une femme d'une
beauté singuliere , dont le
cœur, percé d'une flèche , pa-
roissoit encore répandre quel-
que goutte de sang. Je me
doutai que c'étoit la malheu-
reuse Princesse pour qui l'Es-
clave m'avoit demandé du se-
cours. Il faut , dis-je en moi-
même , qu'il ait appris que le
Genie l'a tuée & abandon-
née , puisqu'il m'a quitté ;
c'est sans doute ce qui est cau-
se que je suis arrivé dans ce
lieu sans y trouver d'obsta-
cles : dans l'état où le Genie
a mis cette beauté , il ne
se soucie point de la garder

puisqu'elle ne sçauroit plus
lui donner de jalousie. Je vou-
lus lui prendre la main pour
juger à peu près du temps
qu'il y avoit qu'elle étoit mor-
te, elle fit un mouvement qui
me fit juger qu'elle vivoit en-
core. Quoique je ne dusse pas
me flatter de lui sauver la vie
en lui donnant du secours,
je voulus essayer de lui ôter
la flèche qui lui perçoit le
cœur; je la pris par le bout,
je la tirai de toute ma force,
& je l'arrachai; la personne
couchée fit un soupir, & ou-
vrit les yeux. La vieille fem-
me qui étoit assise sur le de-
gré se leva avec un visage gai,
& me cria: courage, Sei-
gneur, que votre valeur ache-
ve cette aventure; je retour-
nai la tête pour regarder cel-
le qui me parloit, j'apperçus
en même temps toutes ces fi-

gures que j'avois crû de marbre , qui étoient descenduës de leurs pieds - d'estaux , & qui venoient m'attaquer : j'allai à eux le sabre levé pour les combattre , mais dans le même moment elles se jetterent à mes pieds , & demanderent grace. La personne qui étoit dans le tombeau se leva sur son seant , & s'écria en m'adressant la parole : quoi ! ce n'est point mon persecuteur qui me tire aujourd'hui du malheureux état où il me met tous les jours ? non , Madame, lui répondis-je. Si vous êtes en état de vous lever , je vous fortirai d'ici avec l'aide de cette femme qui me paroît prendre intérêt à ce qui vous regarde ; vous êtes en Egypte , mon pere y est le maître , & nous ne sommes pas loin du Caire.

Seigneur, me répondit-elle en sortant du tombeau d'une manière fort legere, nous n'avons plus rien qui nous presse ; vous avez dû juger par tout ce que vous avez vû, qu'il y a quelque chose qui n'est pas naturel dans une guérison aussi prompte que la mienne. La flèche que vous m'avez arrachée, & le sabre que vous avez me tirent des mains du Genie ; vous êtes presentement en droit de commander dans ce Palais ; vous vous en appercevrez même par les changemens que vous trouverez dans l'appartement tendu de noir : elle me prit ensuite par la main, & repassant par les mêmes chambres, je les trouvai magnifiquement meublées, & éclairées par d'autres bougies & des lampes de cristal. Ma surprise fut

trop grande pour la cacher ; elle s'en apperçut, & me dit, en continuant son chemin : ne soyez point étonné , Seigneur , de ce que vous voyez ; vous trouverez encore des choses plus extraordinaires dans mes aventures , que je vous conterai quand nous serons arrivés au lieu que je vous destine cette nuit. J'ose me flatter que vous voudrez bien demeurer avec moi plus d'un jour. Si je vous étois encore utile à quelque chose, Madame, lui répondis-je , j'y demeurerois avec plaisir, mais il me semble que vous m'avez dit que vous êtes sortie du pouvoir du Genie, & que vous êtes la maîtresse ici ; dès que vous m'aurez fait la grace de me dire vos aventures , je recevrai vos ordres , & je partirai pour retourner au Caire.

Je suis dans une situation que je ne sçaurois m'en absenter , sans livrer des personnes, à qui je dois beaucoup , à des inquiétudes fâcheuses.

Il me parut à ce discours un chagrin fort marqué sur le visage de la Princesse ; elle ne me répondit rien : je la suivis dans le lieu où elle avoit dessein de s'arrêter ; elle s'assit sur un sofa , & m'invita d'y prendre place auprès d'elle.

La vieille qui nous avoit toujours suivi , se mit à genoux devant elle , & lui dit : ma belle Princesse , laissez-moi conter vos aventures à ce genereux Prince ; il y a mille choses que vous ne lui direz point par modestie , & je suis bien aise qu'il les apprenne. La Princesse y ayant consenti, la vieille se leva , & me parla ainsi. La

La Princesse que vous voyez, Seigneur, est fille du Roi de Congo ; elle s'appelle Mélissienne. Son extrême beauté vient de sa mere qui étoit Européene ; vous voyez qu'elle est blanche , & vous sçavez que les peuples parmi lesquels elle est née sont ordinairement noirs. Outre la beauté dont elle est pourvue , elle a toutes les vertus que l'on peut desirer même au plus honnête homme : le courage , l'esprit , le secret , la droiture , l'amitié , la moderation , la generosité , toutes ces qualitez sont en elle dans leur plus grande perfection.

Le Roi son pere, qui a beaucoup d'esprit , a toujours reconnu en elle toutes ces qualitez dès sa plus tendre jeunesse , & moins en pere préoccupé , qu'en homme habile ,

il lui a toujours confié ses secrets , & ne l'a point tenuë enfermée comme les autres femmes. Elle vivoit au milieu de sa Cour avec une grande liberté ; elle avoit des amies à qui elle procuroit la même satisfaction : elle dispoſoit preſque de toutes les graces , parce que le Roi n'en accor- doit aucune ſans la conſulter , & que ſon avis le déterminoit toujours ; elle les distribuoit avec tant de juſtice & de diſcernement , qu'elle ne s'eſt jamais fait un ennemi. Il y a environ deux ans qu'il parut à la Cour un homme extraordinaire , tant pour ſa figure que pour ſes mœurs ; il ſe diſoit Prince d'une Souveraineté en Europe , & il n'eut pas de peine à le perſuader : la couleur de ſon tein prou- voit qu'il étoit de cette par-

tie du monde dont le Roi a
toujours aimé les habitans,
par rapport à la Reine sa fem-
me.

Ce Prince fut long-temps
à faire sa cour, & à donner
des fêtes à la Princesse, sans
en déclarer le sujet : un jour
que le Roi tenoit conseil
pour répondre à plusieurs En-
voyés des Royaumes voisins,
qui, de part & d'autre, venoient
demander du secours pour
une guerre qui s'allumoit en-
tre eux, le Prince entra dans
la chambre du Conseil, & dit
au Roi qu'il venoit offrir de
soutenir celui des concurrens
que le Roi voudroit favoriser,
qu'il lui fourniroit autant
d'hommes & d'argent qu'il en
auroit besoin; mais il deman-
doit la Princesse pour récom-
pense, & la permission de l'em-
mener dans ses Etats. On lui

Y ij.

répondit qu'il falloit du temps pour délibérer sur une affaire si importante, & après cette réponse le Roi sortit du Conseil, & alla chez la Princesse pour lui faire part de ces propositions. La Princesse en fut effrayée; cet homme ne lui plaisoit pas, & elle n'avoit pas dessein d'abandonner le Roi ni le Royaume. Elle remercia le Roi des bontés qu'il lui marquoit en cette occasion, & après lui avoir témoigné qu'elle consentiroit à cette demande avec plaisir, si le salut de l'Etat en dépendoit en quelque chose; elle lui fit voir qu'en cette occasion il n'y avoit aucun intérêt pressant qui pût l'obliger à un pareil sacrifice, & que son inclination n'étant pas d'accord avec les sentimens du Prince, elle osoit es-

perer qu'il ne vouloit pas la contraindre à ce mariage. Le Roi sur les instances de sa fille resolut de remercier le Prince, & de le congédier, afin d'éviter les suites de cette démarche ; mais la Princesse craignant que ce refus n'attirât un puissant ennemi à son pere, le supplia de lui accorder la permission de s'expliquer elle-même avec le Prince, afin de lui faire agréer plus aisément les raisons qui s'opposoient à ses desirs. Le Roi y consentit, mais la Princesse fut bien surprise d'entendre cet amant parler en maître, & la menacer des malheurs les plus terribles, si elle ne consentoit à l'épouser : il lui fit valoir sa moderation & sa retenue depuis qu'il étoit à la Cour ; les attentions qu'il avoit eues pour lui plai-

re ; en un mot , il lui dit tout ce qu'il falloit pour l'intimider en cas qu'elle le refusât , & tout ce qui pouvoit la flatter si elle l'acceptoit : la Princesse outrée de cette insolence , lui ordonna de sortir, & lui défendit de paroître jamais devant elle.

Le Roi nous apprit que le Prince avoit pris son parti plus honnêtement que l'on ne devoit attendre de la violence de son temperament & des menaces qu'il avoit faites , & qu'il étoit enfin parti ; mais peu de jours après , le Roi étant avec la Princesse dans sa chambre, l'endroit du plancher où étoit le Roi, s'enfonça , nous fûmes transportés en l'air, l'éfroi & la crainte nous saisirent , & nous perdîmes connoissance. Lorsque la Princesse revint à elle, elle

se trouva dans ce Palais ambulans avec ce prétendu Prince, qui lui dit : vous êtes présentement en ma puissance, Madame ; vos refus ne peuvent m'allarmer, puisque rien ne peut sortir d'ici, & que j'y suis le maître. La Princesse encore effrayée & incertaine de ce qu'elle devoit répondre, aima mieux garder le silence ; vainement il la pressa de s'expliquer, il ne put en tirer un seul mot. Il la mena ensuite promener par tout le Palais, & lui fit voir des richesses immenses, il lui apprit sa véritable condition, & lui dit qu'il étoit un Genie. Il nous fit voir les précautions qu'il avoit prises pour la garde de la Princesse, & pour lui ôter disoit-il, toute esperance de recouvrer la liberté que par lui-même ; vous jugez bien

qu'un pareil traitement ne pouvoit qu'augmenter l'aversion que Mélisienne ressentoit pour le Genie. Enfin outré de tant de refus , le cruel a fait depuis quelques jours l'appartement d'où vous sortez, & tous les soirs avant de se retirer, il perce le cœur de la Princesse avec cette flèche, il la couche dans le tombeau où vous l'avez trouvée, & nous laisse l'une & l'autre sous la garde de ces esclaves noirs. Le lendemain il retire la flèche, la blessure est aussi-tôt guérie, & la Princesse revient à elle; alors il la persécute jusqu'au soir qu'il la remet dans le même état, pour lui faire souffrir, dit-il, une partie des maux que sa beauté lui cause, puisqu'il lui est défendu d'user de toutes ses forces pour la soumettre.

La

La vieille ayant fini son recit, je rendis compte à Mélisfienne de la façon dont l'esclave m'avoit parlé, & des motifs qui m'avoient engagé à le suivre, malgré le peu de confiance, que j'avois en lui. La Princesse, qui n'avoit point parlé depuis que nous étions dans cette chambre, me remercia de nouveau & me fit un long discours sur le pouvoir des Genies & sur celui des Fées; elle me parla aussi de la subordination des Esprits élémentaires envers ceux du premier ordre, & du caractère de ces Genies. Je trouvai dans ce qu'elle me dit beaucoup d'esprit & des connoissances fort au dessus de celles que les femmes de sa nation ont ordinairement.

Après cette conversation la vieille me conduisit dans

Z

une chambre richement meublée & me laissa en liberté de reposer. J'avois tant de choses dans la tête que je ne pus dormir ; je souhaitois le jour avec une impatience extrême pour pouvoir me retirer ; la crainte de manquer encore une seconde fois à mon rendez-vous, & de fâcher la personne que j'aimois, me tourmenta toute la nuit. Le jour arriva enfin, & je me préparois à partir, lorsque la vieille me vint avertir que Mellissienne demandoit à me parler. Je suivis cette femme avec empressement jusques à la chambre de sa maîtresse, dans l'idée de profiter de ce moment pour arranger mon départ avec elle, & en prendre congé. La Princesse étoit levée ; le jour sembloit ajouter un nouveau lustre à l'éclat de

sa beauté , ses yeux paroissent plus vifs & plus brillants & sa taille plus legere & plus majestueuse. Elle me reçut avec un visage riant & me fit asseoir sur un Sopha où elle-même prit place auprès de moi.

Après les premières civilités réciproques, la Princesse ouvrit une conversation où elle s'efforça de faire briller tout son esprit & toute sa délicatesse ; elle y réussissoit à merveille & m'auroit charmé sans doute si mon cœur n'eût été prévenu pour un autre objet ; le sujet de notre entretien étoit intéressant & bien plus agréable que celui sur lequel nous avions si long-tems parlé la veille. Melissienne donnoit à ses pensées un tour libre & naturel qui plaît infiniment, même dans les bagatelles.

Zij

Quoique cette conversation méritât toute mon attention, la Princesse s'aperçut aisément que j'étois fort distrait; elle me demanda ce que je voulois faire pendant la journée? je veux vous mener au Caire, Madame, lui répondis-je, si voulez bien y venir, & vous confier au Souverain jusqu'à ce que vous puissiez retourner dans vos états.

Quoi! dit-elle, n'avez vous pas encore souhaité une seule fois de passer ici quelques jours avec moi? Cette demande m'embarassa, elle étoit très opposée à mes sentimens. Je tâchai de lui faire entendre que j'aurois profité avec plaisir du bonheur que le hasard m'avoit procuré, si des devoirs indispensables ne m'appelloient ailleurs. La Princesse ne se rebutta point;

elle me sollicita de nouveau de demeurer quelque jours dans ce Palais; elle prit mon silence pour un consentement, & se tournant du côté de la vielle, elle demanda des rafraîchissemens, & ordonna que tout se sentît de l'absence du Genie, & de la présence de son libérateur. Les Esclaves noirs nous servirent des liqueurs qui furent accompagnées d'une symphonie très-agréable: mais comme je rêvois perpétuellement à la façon dont je pourrois obtenir mon congé de la Princesse, elle s'en apperçut, & me dit qu'elle étoit étonnée qu'une musique aussi parfaite ne pût me tirer de ma distraction.

Je pris occasion de ce reproche pour lui dire naturellement le sujet de mon inquiétude. Ma réponse la cha-

grina : elle prit la vieille en particulier & lui parla longtemps à l'oreille. Je voulus profiter de ce moment pour sortir ; mais toutes les portes étoient fermées , & je fus obligé de revenir sur mes pas prier la Princeſſe de me faire ouvrir : elle ne me répondit point , ſon chagrin parût augmenter ; elle ſortit avec cette vieille & me laiffa ſeul. Je demeurai quelque temps à me promener à grands pas.

J'étois dans cet état lorsque la vieille rentra , & me dit en m'embrassant : avez-vous bien reſolu, Seigneur, de vous en aller ? Oui , lui répondis-je. Quoi ! reprit-elle , la beauté ni l'eſprit de la Princeſſe ne peuvent vous retenir un ſeul jour ? Si j'étois neceſſaire à ſon ſervice , repliquai-je , je demeurerois ; mais la

Princesse m'a dit elle-même qu'elle n'avoit plus rien à craindre ; & je m'en apperçois , puisque ses ordres sont si bien exécutez , que je n'ai pas la liberté de sortir de cette chambre , par le soin que l'on a eu d'en fermer toutes les portes.

Le motif qui fait agir la Princesse n'a rien d'offensant pour vous , reprit la vieille , vous n'êtes pas assez novice pour ne pas vous appercevoir qu'elle vous aime plus qu'elle ne veut , & peut - être plus qu'elle ne doit ; c'est le moins que vous puissiez faire que de sacrifier quelques jours à sa tendresse.

Si ce que vous me dites est vrai , lui répondis-je , je ne puis partir trop tôt , il ne faut point la tromper ; ni l'entretenir dans ces sentimens , &

qu'il seroit inutile de fortifier. Mais, ajouta la vieille, si vous vous en alliez aujourd'hui, je vous jure, de l'humeur dont je la connois, qu'elle se donneroit la mort; & si vous demeurez, cette maque d'attention & de complaisance, aidera peut-être à la guérir. Si elle est capable de se guérir en si peu de tems, repris-je, son amour est leger; l'absence la guérira mieux que ma présence. J'ai oui dire que les années affoiblissent les passions, mais que peu de jours ne servent qu'à les augmenter. Cependant malgré toute ma résolution, je ne pus refuser aux empressements de cette femme, de passer le reste du jour avec sa maîtresse & de ne partir que le lendemain. La vieille charmée d'avoir obtenu cet article, ajouta, en me baisant la

main , au nom de ce que vous avez de plus cher , Seigneur , parlez naturellement à la Princesse sur l'état de votre cœur ; ne la flattez pas & ne paroissez pas triste ; c'est le seul moïen de lui rendre sa tranquillité.

Nous allâmes ensuite rejoindre la Princesse dans son appartement où elle attendoit ma réponse ; elle parut embarrassée en me voyant , & de mon côté je ne l'étois pas moins. Nous nous entretenîmes de différentes choses pendant la journée : la Princesse contente de me voir auprès d'elle avoit repris tous les agrémens de son esprit , & l'esperance de sortir de captivité en peu de tems avoit tranquilisé mes craintes.

Nous nous trouvâmes seuls sur la fin du jour , sans autre lumiere que celle de la Lune ,

qui donnoit sur les fenêtres de cette chambre : la musique avoit recommencé dans le jardin , je l'écoutois avec plaisir & ne pensois plus à l'inquiétude que mon absence devoit causer à ma maîtresse. Cet état tranquille me plongea dans une douce rêverie ; la Princesse étoit sans doute dans le même état, car elle fit un grand soupir ; j'y répondis par un autre : Seigneur, me dit-elle , nous soupirons tous deux , mais la différence est grande dans la cause qui nous fait soupirer : je lui répondis avec plus de sensibilité que je n'avois fait toute la journée. Abulmer s'arrêta en cet endroit , il passa la main sur son visage pour en cacher le trouble & la rougeur & demeura un moment sans parler. Il reprit ensuite son discours.

Je ne veux point, Seigneur, vous faire un détail de ma foiblesse; la Princesse me marqua une tendresse si vive qu'à la fin j'y fus sensible, & je lui en donnai des marques réelles malgré mon indifférence: mon cœur y eut moins de part, que la compassion qu'il est naturel d'avoir pour une passion malheureuse. Aussi-rôt un éclat de tonnerre se fit entendre, le Palais me parut en feu, j'apperçûs des flammes qui sortoient des lambris, & du plancher, je crus que je n'avois pas un moment à perdre pour me sauver & pour dérober la Princesse, au feu qui embrasoit la maison. Je voulus la prendre entre mes bras, mais elle me repoussa avec violence; regarde moi, dit-elle, tu peux me reconnoître, nous sommes mieux éclairés que par la lune.

Qu'elles furent ma douleur & ma surprise de trouver au lieu de la Princeſſe, celle que j'adorois & que je venois d'offenſer ! elle me laiſſa quelques momens dans la confuſion ou ſa preſence me jettoit ; & voïant que je ne parlois point , elle prit la parole , & me dit : tu me vois , Abulmer, pour la derniere fois ; juge de la grandeur de la perte que tu fais par le pouvoir que tu me connois. Elle ſe precipita dans le moment au milieu des flammes ; mon premier mouvement fut de la ſuivre & de perir ; mais une main inviſible plus forte que moi , me ferma les yeux & m'arrêta. Lorſque je fus en liberté de les ouvrir , je me trouvai au bord du même bois dont je vous ai parlé. Je me laiſſai tomber à terre

accablé de douleur; & je passai le reste de la nuit en cet endroit. Je fus tenté cent fois de me donner la mort; mais, outre que je n'avois point d'armes, je me souvins que ma Maîtresse m'avoit dit plusieurs fois qu'elle ne borneroit pas sa vengeance à ne la plus voir, & je voulus lui laisser le plaisir de se venger à son gré.

La lueur du Soleil me tira de mes reflexions: il falloit prendre mon parti sur ce que j'avois à faire, puisque je n'avois personne pour me donner conseil. Je ne pus me résoudre à retourner au Caire & je formai la résolution de venir m'enfermer ici, & de me laisser mourir de faim. Je crus que ce lieu, souvent témoin de mon bonheur, me donneroit encore plus de remords & de desespoir, & qu'il avanceroit ma mort,

J'en pris le chemin & j'y arrivai sans rencontrer personne. Il y a plusieurs mois que j'y suis, dans une ferme résolution de n'en jamais sortir.

La mort, unique secours des malheureux, auroit terminé depuis long-temps mes chagrins, si une voix pareille à celle de la personne que j'ai offensée ne m'avoit ordonné de vivre. Depuis ce tems, une main invisible me sert à manger tous les jours.

Abulmer avoit achevé cette histoire & Abensäi alloit prendre la parole, lorsqu'un bruit éclatant attira toute leur attention, & les fit lever l'un & l'autre. C'étoit Gracieuse qui avec une petite trompette de diamant, appella d'une voix haute & claire Olindine, trois fois de suite: elle ajouta: venez, Olindine recevoir les

ordres que je vous apporte de la part du Destin. Ces paroles furent suivies d'un coup de tonnerre & d'une flamme très-brillante qui parut à l'entrée de la Pyramide. Gracieuse reprit sa figure ordinaire & rendit à Zulma la sienne. Toutes ces merveilles ne surprenoient pas peu les deux vieillards. Le Destin vous ordonne, ajouta la Fée en parlant à Olindine, de pardonner à ce Prince, la faute qu'il a commise; elle est excusable, les hommes ne sont pas faits d'une essence aussi pure que la vôtre, il faut leur passer les défauts où le cœur n'a point de part.

Il sortit de cette flamme une voix qui répondit: la faute de ce Prince est aussi grande qu'elle puisse être, puisqu'il étoit persuadé que j'étois la Princesse Melissienne; mais je

suis soumise aux ordres du Destin, & je n'en murmure point. Il pouvoit même, répondit Gracieuse vous imposer une peine plus rude pour avoir trompé un Prince qui vous aime, & qu'il vous avoit donné lui même: vôtre histoire apprendra à toutes les Salamandres à ne pas hazarder leur bonheur si legerement, & à ne pions tenter la fidelité des hommes.

Gracieuse, après cela, changea la Pyramide en un Palais magnifique, & ordonna à Olinde d'y demeurer, & d'y recevoir Abulmer comme elle faisoit auparavant dans la Pyramide. Ensuite elle se tourna du côté d'Abensäi & lui dit: Prince, je laisse le soin à vôtre mere de vous tirer de l'état où vous êtes; recevez seulement cette canne de ma main;

elle vous conduira, & elle soulagera la peine que vous avez à marcher, vous n'avez qu'à la suivre; toutes les fois que vous aurez besoin de quelque chose, enfoncez là dans la terre, & vous aurez aussi-tôt tout ce que vous voudrez. Je suis bien fâchée de ne pouvoir rien faire de plus pour vous présentement. Abulmer, pendant que Gracieuse parloit au Prince de Tombut, étoit à genoux devant Olindine, & lui baisoit les mains avec un transport qui ne se peut exprimer. Gracieuse le fit lever, & conduisit tout le monde dans le Palais. Elle permit à Abulmer de faire part de son aventure à son pere, & à sa mere seulement; elle convint qu'il viroit au Caire comme auparavant & qu'il viendrait voir O-

A a

lindine tous les jours , & lui seroit fidele à l'avenir. Elle ordonna aussi à Olindine de lui rendre son amour & sa confiance. Olindine assura la Fée qu'elle lui obéiroit d'autant plus volontiers qu'elle avoit été punie elle-même de l'épreuve malheureuse à laquelle elle s'étoit engagée.

Après cela toute la compagnie songea à se separer ; Gracieuse monta dans son char avec Zulma ; Abensai prit le chemin que la canne lui marquoit, & Abulmer & Olindine demeurèrent dans le Palais.

Gracieuse, en continuant son voïage, rencontra Agreable ; elles s'arrêterent toutes deux & descendirent dans une Isle où elles s'affirent sur l'herbe au bord d'un ruisseau , qui couloit au milieu d'une prairie très - agreable , entre deux

rangs de grenadiers couverts
de fleurs & de fruits

Gracieuse demanda à sa sœur
Agréable ce qu'elle avoit fait
pour le Prince Ormosa; Agréa-
ble alloit le lui dire, & Zulma
lui prêtoit une attention, qui
marquoit l'interêt qu'il pre-
noit à ce malheureux Prince,
lorsqu'une musique ravissante
attira leurs regards d'un autre
côté. C'étoient plusieurs per-
sonnes de sexe differens qui
parurent dans la prairie & qui
chantoient cet hymne.

O Destin, quelle puissance

Ne se soumet pas à toi ?

Tout flechit sous ta loi,

Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance:

O Destin, qu'elle puissance

Ne se soumet pas à toi ?

Malgré nous tu nous entraines

Où tu veux ;

C'est toi qui nous amenes

Tous les événemens heureux ou malheureux.

A a ij

Tu les a liez entr'eux
 Avec d'invisibles chaines ;
 Par des moiens secrets
 Ton pouvoir les prepare,
 Et chaque instant déclare
 Quelqu'un de tes Arrêts.
 C'est envain qu'un mortel pleure, gemit,
 soupire,
 Un Roi voudroit envain t'opposer sa fierté,
 Rien ne change les loix qu'il te plaît de
 prescrire.
 Ton inflexible dureté
 Fait la grandeur de ton empire,
 Ton inflexible dureté
 En fait la majesté.

Malgré la curiosité que Zul-
 ma avoit de sçavoir la fin de
 l'histoire du Prince Ormosa, il
 ne pût s'empêcher de deman-
 der à Gracieuse quel étoit ce
 peuple. Ces hommes, lui ré-
 pondit la Fée, ne sont point
 comme les autres hommes ;
 ils peuvent nous voir com-
 me vous les voiez.

Cette Terre est une Isle

inaccessible à tous les mortels; le Destin l'a réservée pour la demeure de ceux dont le travail, la sagesse, & le commerce qu'ils ont eu avec les esprits élémentaires, ont mérité l'immortalité.

Il les laisse plus longtemps que les autres hommes sur la terre qui leur est commune, parce qu'il ordonne au temps de les respecter jusqu'à ce qu'il lui plaise de les délivrer de leur dépouille mortelle, & de transporter ici leurs âmes dans des corps faits exprès poureux, & auxquels il donne tous les sens qui sont agréables, & retranche tous ceux qui provoquent la douleur: ils ne sont sujets à aucune nécessité humaine, & cependant leurs plaisirs n'en sont pas moins vifs. C'est une erreur très commune parmi les hommes de croire

que les besoins augmentent la satisfaction; le desir est un besoin qui n'a point de bornes; il manque aux hommes le pouvoir de le pousser plus loin que la satiété. Vous concevrez aisément, parce que je vous dis, le bonheur de l'immortalité. Ces hommes épurez revivent ici dans la plus parfaite union; ils y sont tous égaux, parce qu'ils arrivent ici tous par la sagesse qui ne souffre aucune ambition; leur conduite est égale, quoique leurs plaisirs soient diversifiés: en un mot vous êtes dans le lieu de la suprême félicité, où vous serez après le nombre d'années que le destin vous a marqué pour demeurer sur la terre, si vous continuez à mériter par votre conduite les faveurs prématurées dont il vous a honoré jusqu'ici. Zulma répondit à Gracieuse, qu'il

n'avoit besoin, pour devenir parfait, que de l'extrême envie qu'il avoit de lui plaire. Il alloit continuer, mais les ames bienheureuses appercevant les deux Fées approchèrent avec respect. Une grande levrette blanche, que les Fées n'avoient pas remarquée, vint les flatter, & se coucher devant elles avec des plaintes qui attendrirent Zulma; un jeune homme beau & bienfait la tenoit en lesse.

La suite de cette Histoire n'est point encore parvenue jusques à moi, j'espère que je pourrai un jour en faire part au public.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit qui a pour titre *Les Voyages de Zulma dans le País des Fées*. Et j'ai cru que cet Ouvrage pourroit plaire au Public, & l'amuser comme les autres Livres de cette nature. Fait à Paris ce 16 Décembre 1732.

DANCHET.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT: Notre cher & bien amé le Sieur Abbé NADAL, de nôtre Academie Royale de Belles Lettres; Nous ayant fait remontrer qu'il souhaitteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public *L'Histoire des Vestales, &c. autres Dissertations Academiques. Les Voyages de Zulma dans le País des Fées*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire réim-

primer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Sr. Exposant, & lui donner des marques de nôtre estime, & de la distinction que meritent ses talens & ses applications qu'il s'est donné depuis plusieurs années, & au Public des Ouvrages qui y ont toujours été reçus avec applaudissemens; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformément à ladite feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel, & de les faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmen-

tation , correction , changement de
titre , ou autrement , sans la permis-
sion expresse & par écrit dudit Sieur
Exposant, ou de ceux qui auront droit
de lui , à peine de confiscation des
Exemplaires contrefaits, de trois mille
livres d'amende contre chacun des
contrevenans , dont un tiers à Nous,
un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre
tiers audit Sr. Exposant, & de tous dé-
pens , dommages & intérêts ; A la
charge que ces Présentes seront enre-
gistrées tout au long sur le Registre
de la Communauté des Libraires &
Imprimeurs de Paris , & ce dans trois
mois de la date d'icelles ; que l'im-
pression de ces Livres sera faite dans
notre Royaume & non ailleurs ; &
que l'Impétrant se conformera en tout
aux Réglemens de la Librairie, & no-
tamment à celui du dixième Avril
1725. Et qu'avant que de l'exposer en
vente , les manuscrits ou imprimés
qui auront servi de copie à l'impres-
sion desdits Livres, seront remis dans
le même état où les Approbations y
auront été données ès mains de notre
très-cher & féal Chevalier Garde des
Sceaux de France le Sieur CHAUVÉLIN;
Et qu'il en sera ensuite remis deux
Exemplaires dans notre Bibliothèque
publique , un dans celle de notre Châ-
teau du Louvre , & un dans celle de no-
tre très-cher & féal Chevalier Garde
des Sceaux de France le Sieur CHAU-
VELIN. Le tout à peine de nullité des

Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sr. Exposant ou ses aïans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donnë à PARIS le trente-un jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent trente-trois, & de notre Règne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N^o. 485. fol. 474. conformément au Règlement de 1723. qui fait défenses art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'art. CXLIII. du même Règlement. A Paris le 1 Février 1733.

G. MARTIN. Syndic.

us
ir
e,
f-
le
ie
ée
à
ur
es
&
oi
n-
ou
i-
,
&
re
es.
à
de
nt
x-
il.
N.
re
ri-
r-
é-
ue
es
re
rs
oit
E-
is
3.
r.

112 787

HB 112 787
S

DE 4400 w









Nadal, Augustin
LES

VOYAGES
DE
ZULMA
DANS

LE PAYS DES FÉES,

Ecrits par deux Dames de la Cour

colorchecker classic

calibrite

07/22

mm

